

Dominique Bertrand

Le pot au rose

roman



Dominique
Bertrand

Le pot au rose

roman



OceanofPDF.com

*Au docteur Martin Thibodeau
À maître Daniel S. Drapeau*

Expression datant de la fin du Moyen Âge,
le pot **au rose** faisait référence à la boîte
contenant le produit rare et précieux
servant à faire illusion sur la fraîcheur
du teint des femmes fortunées de l'époque.

OceanofPDF.com

*C'est toujours ce qui se passe dans la vie:
on s'imagine jouer son rôle dans une certaine pièce,
et l'on ne soupçonne pas qu'on vous a discrètement changé les décors, si
bien que l'on doit,
sans s'en douter, se produire dans un autre spectacle.*

MILAN KUNDERA, *Risibles amours*

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Si vous voulez tous les détails, je vous les donnerai. Ce n'est pas tout à fait comme si j'avais le choix, après tout, vous êtes de la police. Mais ne me demandez surtout pas où j'en serais aujourd'hui si je n'avais pas écopé de cette contravention, il y a trois mois, parce que je n'en sais trop rien.

Et entre vous et moi, je n'ose même pas y penser. La seule perspective d'avoir pu vivre ma vie en marge de la vérité plus longtemps que je ne l'ai déjà fait me glace le sang. Contrairement à ce que vous pourriez croire, ce n'est pas tant la réalité qui brouille ma tranquillité, ni sa déroutante singularité, mais le sentiment de déshonneur que j'éprouve à n'en avoir jamais été informée avant que la précipitation des événements ne s'en charge et me la brandisse en plein visage. Que j'aie *failli* ne pas savoir, finalement, est bien pour moi la pire des afflictions dans toute cette affaire.

À chacun son scandale.

Je sais pertinemment qu'on me prend pour une idiote. Et ce n'est certainement pas maintenant que je vais m'en indigner. Tout le monde l'a toujours fait. Je ne suis pas dupe, vous savez. Sans mot dire, mais n'en pensant pas moins, je n'ai jamais rien manqué des sourires entendus qui ponctuent l'attention qu'on accorde à mes propos. Je vois bien les yeux écarquillés d'incrédulité et les œillades moqueuses prenant les autres à témoin, les mines de mépris ou encore les hochements de tête débonnaires et magnanimes, selon qu'on m'aime ou qu'on me dédaigne. Depuis toujours, je sais pertinemment qu'on m'écoute avec rigueur pour le seul plaisir de me prendre en flagrant délit d'ineptie, dans l'unique but de repérer les lacunes de mes connaissances, les trouées de ma culture.

Tenez, l'autre soir, alors que la discussion s'articulait autour de la politique au cours d'un dîner qui était, je dois dire, assez protocolaire, j'ai confondu la Chine et le Japon. «J'aime beaucoup les sushis chinois», ai-je dit. Seigneur, comment une bêtise semblable a-t-elle pu sortir de ma bouche? En tout cas, il n'en fallut pas plus pour que se suspende comme par magie le tintement des couverts d'argent contre la porcelaine de Limoges, et

qu'un silence de plomb s'abatte soudainement sur la table. En quelques secondes s'est alors orchestré un espèce de mouvement collectif parfaitement synchronisé. Dans un chuchotement encore plus subtil que le bruissement de leurs soies, tous les convives ont incliné la tête vers leur voisin de droite avec une grâce qui m'a tout de suite fait penser à celle d'un cygne. J'eus alors l'idée de prendre une gorgée de vin dans l'espoir, sinon de ravalier ainsi ma bourde, au moins de diluer l'opprobre qu'elle m'obligeait à supporter.

Je peux dire avec certitude que c'est le *puppy* des hôtes qui m'a sauvée, au grand soulagement de mon mari qui, terriblement embarrassé, n'avait cessé jusque-là de s'empourprer. Échappé de ses quartiers grâce à l'inattention momentanée d'une domestique, l'adorable chiot a en effet fini par gagner la salle à dîner au pas de course, tout en laissant derrière lui de fines traces de pipi qui n'étaient, tout compte fait, que les débordements de sa joie d'être des nôtres. La petite bête acheva de distraire définitivement les convives de mon impair diplomatique lorsque, sous la table, tout à son plaisir de mâchouiller sans bruit la boucle de velours des chaussures Roger Vivier de la femme du ministre de l'Industrie et du Commerce, elle tira de celle-ci des cris d'épouvante.

Je suis persuadée qu'ils en parlent encore.

Tout ça pour dire que ce n'est pas d'hier qu'on a des *a priori* à mon sujet. Je n'y peux rien et surtout, maintenant, je m'en balance complètement. Décidément, jamais je n'aurais cru pouvoir dire ça sans ciller, mais aujourd'hui, l'opinion que les autres se font de moi, leurs sarcasmes et leurs médisances, je m'en fous comme de mon premier jupon.

Tant mieux, quand j'y pense. Parce qu'avec ce qui vient de se produire cette nuit, disons que ce n'est pas près de s'arranger.

* * *

C'est fou comme il suffit parfois de peu de choses pour engager toute la suite d'une vie sur un chemin aussi insoupçonné que sans retour. Comme si la plus petite des insignifiances pouvait, sans préavis, devenir le berceau du plus grand revirement de notre existence.

Imaginez par exemple la plus minuscule feuille de bouleau sèche et rabougrie, aperçue du coin de l'œil sur le paillason au moment de ramasser votre journal du matin. Eh bien, cette feuille, pourtant pareille à toutes les autres, pourrait annoncer, sous ses airs innocents et presque vulgaires, la plus dévastatrice déforestation de tous les temps. Vous voyez ce que je veux dire?

La vérité, c'est que notre petite tranquillité quotidienne, rassurante comme le ronron du frigo, de même que toutes les absolues certitudes qui nous ont permis depuis l'enfance de dormir comme des loirs, dégringolent parfois de leurs assises de glaise, entraînant avec elles un glissement de terrain massif. Vous pouvez me croire – et je sais de quoi je parle – les tenus pour acquis fondent alors comme une glace à la vanille sous une loupe en plein soleil d'été.

Si vous estimez que j'exagère, attendez de savoir la suite. Car ce qui m'est arrivé constitue sans aucun doute l'exemple le plus probant de ce que j'avance. Parce qu'entre vous et moi, n'eût été cette contravention, je ne serais jamais tombée sur ce foutu tube de rouge à lèvres. Non. Pour tout dire, si je m'étais docilement et prudemment arrêtée au feu rouge comme j'ai l'habitude de le faire, au lieu de m'empressement de traverser l'intersection comme une écervelée, je ne saurais encore rien et j'aurais encore ma vie *d'avant*. Enfin, mon illusoire vie d'avant, il va sans dire. Sans compter, bien évidemment, que je n'aurais pas, pour la première fois en vingt-sept ans de conduite automobile, perdu trois points d'inaptitude ni dû délester du même coup mon compte en banque de cent cinquante-six dollars pour m'acquitter de l'amende fichrement salée qu'on m'a collée.

C'est donc là, il faut bien le reconnaître, à l'angle du Boulevard et de la 5^e Avenue, que tout s'est joué. Passablement affolée par les gyrophares de la voiture de police qui, comme des lucioles, dansaient dans l'air dense et doux de la canicule, j'étais en proie à un sentiment de culpabilité dévorant. Franchement, je vous le jure, le coffre arrière de la Maserati aurait abrité un cadavre démembré ou encore cent kilos de cocaïne que je ne me serais pas sentie davantage prise en faute.

Fidèle à mon sens incisif du mélodrame, affûté à la rude pierre de mon anxiété perpétuelle, j'échafaudais déjà des scénarios sombres et tragiques:

j'allais être, j'en étais sûre, menottée devant d'innombrables badauds attroupés, puis emmenée au poste de quartier où je serais jetée sans ménagement dans une cellule crasseuse et exiguë, aux côtés de petits revendeurs de crack tatoués et puants, et de prostituées aux bas filés jusqu'au trognon. Misère!

Ne pouvant me retenir de m'adresser à voix haute de sévères reproches, je vis ma détresse et ma panique empirer lorsque, dans le rétroviseur, j'ai pu prendre la mesure de l'agent qui s'avançait vers moi. Affichant une dégaine vaguement inspirée des westerns de Sergio Leone, l'homme aux bras d'acier, mais aux abdominaux en voie d'extinction, marchait mollement sans se presser. Tout en recalant de sa main gauche une casquette qui n'empêchait en rien de deviner un début de calvitie, il gardait la droite au-dessus de son arme, tel un aigle surplombant sa proie, ainsi prêt, au besoin, à faire feu en l'espace d'un éclair.

Au-dessus de ses yeux sombres, un léger haussement de sourcils trahissait à la fois une lassitude manifeste teintée d'agacement, ainsi qu'une misogynie atavique fièrement transmise de père en fils depuis des générations. Tout en cet homme criait très distinctement, quoique silencieusement: *Encore une foutue bonne femme!*

Évidemment, je sus tout de suite que j'étais cuite.

Par acquit de conscience et avec l'énergie du condamné, j'osai tout de même la carte de l'envoûtement dans l'espoir d'éviter le pire. Priant pour que se produise un miracle qui n'avait – je ne le savais que trop bien –, aucune chance de survenir, j'entrepris de battre des cils et de jouer les coquettes. Mais la parfaite exécution de mes moues enfantines, de même que mes œillades veloutées, mes minauderies et ma fausse vulnérabilité, bref, pour ainsi dire, toute la panoplie de mes armes secrètes et essentiellement féminines, n'ont réussi à n'avoir pour effet que celui de me couvrir de ridicule.

Parfaitement, ma chère. Et c'est le moins qu'on puisse dire. Cela me coûte de l'avouer, mais moi qui, d'ordinaire, sais me tirer des pires situations en usant adroitement de mes charmes et de mon sens de la répartie, moi qui, personne ne sait trop comment, réussis toujours à obtenir

un pardon, un privilège ou une faveur impossible, je n'ai pu, cette fois-ci, faire fléchir mon interlocuteur.

Imperturbable devant mes mille et une facéties au point d'en avoir l'air statufié, demeurant superbement placide au son du déferlement de mon étourdissant caquetage, l'agent, appuyé sur un coude au châssis de la voiture, se contentait de rouler des yeux d'exaspération en attendant de pouvoir enfin placer un mot.

Cause toujours mon lapin.

Ayant au bout d'un moment épuisé tout mon registre de simagrées et de supplications, il a bien fallu que je me résigne à ouvrir le coffre à gants de la voiture pour y prendre le certificat d'immatriculation que le policier exigeait. C'est en me demandant comment j'allais raconter ma déconvenue à Julien, mon mari, que j'aperçus *la* chose en question.

Je crus d'abord dans l'énervement qu'il s'agissait d'un briquet, d'un porte-clés ou d'un jeu de tournevis miniature. Dieu seul sait ce qu'un homme peut enfouir dans ce petit compartiment. Mais en le saisissant, je réalisai vite ma méprise: c'était bel et bien un tube de rouge à lèvres Yves Saint Laurent numéro 95 – Hibiscus, un tube presque neuf, ne m'appartenant pas et que je voyais pour la première fois, qui rutilait dans le creux de ma paume de toute la splendeur de son insolente improbabilité.

J'étais stupéfaite.

* * *

Il faut dire que cette journée de juin avait drôlement mal commencé. Julien, débordé par le si délicat dossier de l'acquisition de la Steel and Co, m'avait confié sa voiture afin que je fasse réparer, chez le concessionnaire, deux ou trois petits ennuis mécaniques qui n'avaient de cesse de produire, depuis des semaines, des cliquetis suspects et irritants.

À mon grand mécontentement – je déteste me séparer de la mienne, moins luxueuse il est vrai, mais infiniment plus aisée à conduire –, nous avons donc échangé nos autos. Fidèle à mon penchant pour le non-dit, je n'ai cependant pas soufflé un seul mot de ma contrariété et j'ai accepté avec un entrain on ne peut plus feint de rendre ce service à Julien qui, comme d'habitude, n'y a vu que du feu.

Franchement, je peux vous le dire, j'étais plutôt honteuse de manquer à ce point d'empressement. Après tout, me disais-je, contrite comme une communiant, cet homme travaille sans relâche toute la journée afin de me permettre de vivre dans l'abondance la plus enviable. D'autant plus qu'être P.-D.G. d'une aciérie, je vous en passe un papier, ce n'est tout de même pas une sinécure, personne ne le contestera. Même quand, comme Julien, on hérite de l'empire de son père. Alors, pensais-je, qu'est-ce qu'un petit service de rien du tout à côté de toutes les largesses de mon homme et de tout son amour pour moi, en vingt-trois ans jamais démentis?

Bon, je vous rassure tout de suite: ce n'est pas tant que je sois capricieuse ou dénuée de toute gratitude. Seulement, l'oubli de soi me paraît toujours plus aisé et moins sacrificiel quand il ne m'oblige pas à me tirer du lit aux aurores. Pour dire vrai, j'aurais tout simplement préféré dormir en toute impunité jusqu'à neuf heures en ce mercredi matin si lourd, et peiner ensuite délicieusement sur mes mots croisés en regardant *Regis and Kelly* sur NBC.

Mais en bonne épouse, et conformément aux légendaires enseignements de ma mère en matière conjugale, je combattis ma force d'inertie matinale et m'activai prestement en gardant pour moi-même mes ronchonnements. Je sautai sous la douche et me maquillai tant bien que mal tout en m'habillant en quatrième vitesse. En moins de deux, je fus au volant de la décapotable, en route vers le nord si déprimant de la ville.

* * *

Le mécanicien répondant au nom de Sylvain Comeau, tel que nous l'apprenaient les lettres brodées sur son épaule, était un homme rougeaud et affable. Sa chevelure hirsute, en même temps que clairsemée, me rappelait la barbe des épis de maïs que mon père me racontait avoir fumée, dès ses neuf ans, derrière la grange de la ferme familiale. Une sorte de Coluche, si vous voulez, mais sans l'étincelle de génie.

On voyait bien que l'homme, autrement jovial et enjoué, n'entendait pas à rire avec son boulot. Saucissonné dans une combinaison de coton marine dont les boutons pression menaçaient à tout moment de sauter comme du pop-corn, il allait et venait dans le département des pièces et service avec le

sérieux d'un chirurgien. Penché sur le moteur, on aurait dit qu'il farfouillait dans des viscères ou dans un cœur. Il se mouvait entre la voiture et l'armoire à outils avec une agilité surprenante, vu sa stature, en affichant la mine d'un homme absorbé et consciencieux.

C'est quand il souffla comme un phoque en refermant le capot que j'acquis la certitude que les plus redoutés ennuis de santé guettaient le pauvre bougre. Car il faut plus que de la bonhomie pour assurer une vie longue et saine, n'importe quel médecin vous le dirait. D'abord, il y avait ce blanc de l'œil profusément injecté de sang qui ne payait pas de mine. Bon, à la fin d'une dure journée, je ne dis pas. Mais si tôt le matin, voilà qui me semblait tout de même être un signe probant d'hypertension. Trop de gras, me disais-je, et trop de télé, ça tombe sous le sens. Et sans doute aussi trop de viande rouge. Et comme si ce n'était pas assez, s'ajoutaient à cela des dents ternes et beigeasses, de même que des cernes violets sous les yeux globuleux. Franchement, avouez que tout cela ne valait guère mieux au rayon de la bonne santé.

En fait, cet homme fumait, j'en étais sûre. On n'avait qu'à lorgner les doigts légèrement jaunis de ses mains replètes pour s'en convaincre. Plus je le scrutais et plus j'éprouvais la certitude d'être en présence d'un de ceux qu'on appelle à tort *bons vivants*, puisqu'ils ne sont en réalité que des morts en sursis ayant abandonné la partie depuis longtemps. Il était de cette espèce de gens qui, à coup de burgers, de frites congelées et de cola grand format, ont laissé aux mains de Mc Chose et autres hauts lieux de la malbouffe, la minceur de leur jeunesse.

D'ailleurs son annulaire droit en attestait, étranglé qu'il était par une chevalière d'or jaune sur laquelle se lisaient en relief les initiales entrelacées EA, ainsi que, juste en dessous, le chiffre 1974. Il avait dû, me disais-je, comme tous les autres finissants de cette année-là, passer la bague à son doigt au dernier jour de ses études à l'École de l'automobile, pour ensuite, au fil des ans et des kilos en trop, ne plus être capable de la retirer.

Ainsi, grâce à la *folle du logis*, tel que mon enseignante de cinquième année, citant Malebranche, avait un jour ironiquement qualifié mon imagination débordante, je pouvais facilement deviner toutes les admonestations que son omnipraticien servait à notre mécano à chacune de

ses visites. Mais visiblement, ni le spectre du diabète, pas plus que la menace d'un infarctus foudroyant, ou que sais-je encore, ne semblait tracasser celui-ci, ni l'empêcher de mordre dans la vie en prenant littéralement les bouchées doubles. J'en eus l'intime conviction, cet homme serait mort dans quelques jours, j'en aurais parié mon chemisier Chanel.

Pendant que je l'observais sans trop en avoir l'air à travers la grande fenêtre qui séparait l'atelier de la salle d'attente, c'est en un temps record qu'il acheva de vérifier les résultats de ses travaux en sifflotant l'air de *Lucille* de Kenny Rogers. Tant et si bien que je n'eus même pas le temps de finir de boire le gobelet de café que m'avait si gentiment servi la réceptionniste dont la minijupe de lin blanc, sous l'effet de la chaleur et de l'humidité accablante malgré l'heure matinale, avait déjà tout d'un mouchoir chiffonné.

J'étais on ne peut plus ravie. Car cela me laissait amplement le temps d'aller au marché chercher le nécessaire pour le repas du soir, avant de m'offrir un soin des pieds et des mains chez Lio Fratelli, en prévision du bal annuel se tenant le lendemain.

Ma chance fut celle de tomber sur la propriétaire – Elizabeth – qui réunit depuis toujours en son magnifique visage les traits de la grâce, de la finesse et de l'exotisme brésilien. Mais pour vous en faire une idée, il vous faut tout de suite oublier les danseuses du carnaval enguirlandées de plumes dont on voit les photos dans les brochures de voyage. Et, pour l'amour du ciel, ne vous fiez pas davantage à celles qui se dandinent sur des chars allégoriques en plein cœur de Rio dans des émissions diffusées sur Canal Évasion. Chassez du même coup les images de sequins, le grimage outrancier et les bas résille. Vous n'y êtes pas du tout.

Car Elizabeth donne plutôt à penser à une madone aux cheveux noirs ruisselants de santé, avec juste ce qu'il faut d'une sensualité infiniment troublante parce qu'à la fois souveraine et désinvolte, libre et captivante. Le rêve de tout homme, quoi. Rien de moins. Tout homme qui, comme Fellini, n'en finit plus d'être aux prises avec son sempiternel désir de trouver en une seule femme la pureté de la Vierge et la volupté de la libertine.

Vous croyez sans doute que j'exagère. Mais vous pouvez me croire, Elizabeth est à ce point magnétique. De quoi faire rager toutes les femmes

ordinaires, cela va sans dire. Mais aussi de faire douter de leur attrait celles qui, contraintes d'user d'un peu de fard et d'artifice pour révéler leur beauté, en viennent rapidement à la conclusion qu'elles ne pourront jamais rivaliser de splendeur avec celle, éclatante et désespérément naturelle, d'Élizabeth.

Tout en maniant la lime d'émeri, la belle Brésilienne pépiait donc avec joie comme un oiseau dans une fontaine en plein soleil. Dans un portugais chantant et mélodieux, elle s'adressait tantôt à ses employées pour leur donner des directives, puis de temps à autre, dans un français irréprochable à l'accent délicieux, à chacune des femmes qui entraient pour leur souhaiter la bienvenue.

Au bout du compte, après deux heures de bichonnage en règle et de bavardage animé avec les autres clientes, j'étais on ne peut plus enorgueillie de mes mains et de mes pieds. Mes ongles, impeccablement vernis de deux couches de So Many Clowns, luisaient comme des pierres de lune dans la touffeur de l'air. Plaisir vaniteux, sublime tout autant que coupable, vous en conviendrez, mais que hélas, je m'empressai de ruiner par ma balourdise en allant faire le plein d'essence dans un libre-service. Qui dit mieux?

Pour en revenir à nos moutons, ce n'est donc qu'après, sur le chemin du retour, que j'ai entendu la sirène et vu, dans mon rétroviseur, les lueurs rouges et bleues du véhicule de police me sommant de me garer en bordure de la route.

Il y a des jours, croyez-moi, où l'on aurait mieux fait de ne pas se lever.

* * *

L'expression *agent de la paix* ne m'a jamais parue aussi impropre que depuis ce jour où ce policier m'a forcée à ouvrir le coffre à gants de la voiture de Julien pour y prendre le certificat d'immatriculation. Pour être franche, la paix, je ne sais plus tellement ce que c'est. Peut-être bien que, après les événements de cette nuit, la sérénité reviendra. Je n'en sais trop rien. Ça reste à voir. Pour l'instant, disons que je m'efforce de rester positive. Au moins, maintenant, je sais tout. N'est-ce pas là l'essentiel?

N'empêche que, sur le coup, j'étais sous le choc et complètement bouleversée. Je suis encore abasourdie rien qu'à penser qu'il m'aurait suffi

de m’immobiliser au carrefour et d’attendre patiemment que le feu passe au vert pour pouvoir revenir chez moi insouciant et le cœur léger. Après tout, rien ne pressait, j’avais tout mon temps.

Une fois rentrée, j’aurais rangé mes achats dans le garde-manger et avalé quelque chose comme un sandwich aux tomates, après quoi j’aurais préparé une blanquette de veau en vue du dîner tout en sirotant un verre de chablis. Plus tard, en après-midi, emmaillottée dans mon jeté de laine bouclée, bien à l’abri du souffle frigorifiant de l’air conditionné, je me serais adonnée à mon plaisir secret, en ce mercredi de congé de notre bonne, celui de grignoter des bretzels Weight Watchers tout en regardant Oprah qui recevait ce jour-là le bon Dr Oz. Dans une joie sans mélange, je me serais fait informer en HD sur l’excellence de mon indice de masse corporelle, et ce, malgré les quelques kilos gagnés durant les dernières vacances en Grèce, et auxquels se sont ajoutés, si je veux être honnête, ceux qui m’ont collé aux fesses durant le congrès des aciéries à Rome, et ces autres, tout juste là, qui me sont arrivés de dieu sait où.

Mais il ne faut surtout pas sauter aux conclusions; je préfère mettre tout de suite les choses au clair. Ce ne sont en rien des rondeurs qui ne sauraient résister à tout au plus quelques jours de tisanes dépuratives ayurvédiques. De toute manière, sans vouloir paraître prétentieuse, j’estime qu’il en faudrait beaucoup plus pour me rapprocher de l’indice affolant de vingt-cinq, seuil universellement décrété du surpoids. Vingt-cinq! Aussi bien dire le passeport pour l’enfer de la honte et de la déchéance.

Seigneur Dieu, quoi de pire qu’être gros!

Tout ça pour dire que ce n’est pas ainsi que les choses se sont passées. Au lieu de savourer mon après-midi tranquillement installée dans le confort de ma résidence, j’étais littéralement malaxée par l’anxiété. Ma vie de rêve, comme tout le monde l’appelle avec un mélange de mépris et d’envie dans la voix, ma *dolce vita* faite de mondanités, de luxe et d’insouciance, n’avait soudainement plus rien de rassurant. Cette si belle existence, qui me vaut tout de même, je tiens à le dire, d’avoir été honnie par mes frères et sœurs qui estiment que, en épousant Julien, j’ai renié du coup mes origines modestes – et que, par conséquent, je ne suis plus digne de faire partie des

leurs –, cette si belle existence, donc, perdait subitement tout de ses qualités de rempart contre les soucis et les tumultes.

Y avait-il péril en la demeure?

Moi qui vivais depuis près de vingt-trois ans auprès d'un mari amoureux dont la fidélité n'avait eu, *jusque-là*, aucune raison d'être mise en doute, j'étais tourmentée.

La vérité, c'est que je bus deux verres de vin plutôt qu'un pour tenter sans succès de relâcher le corset d'angoisse qui me sanglait. Puis, ayant remis la blanquette au lendemain, je me rabattis sur les restes de la veille pour composer mon menu du soir: une crème de légumes, du saumon que j'ai servi froid avec de la mayonnaise au cari et une salade d'épinards.

Le cœur n'y était pas.

Non, mais. Comment diable un simple petit tube de rouge à lèvres est-il arrivé à susciter en moi autant de soucis matrimoniaux? Car c'était bien de cela qu'il s'agissait. La confiance que j'avais toujours eue en mon mari se révélait-elle à ce point fragile que la découverte fortuite d'un article de beauté aussi anonyme que banal puisse y porter une telle atteinte?

Vous n'imaginez pas comme je me détestais d'échafauder aussi promptement des scénarios de mari fourbe et de maîtresse sulfureuse. Mais c'était plus fort que moi. Depuis ma tendre enfance, parmi toutes les options possibles, j'ai toujours misé sur la pire, riant après coup de découvrir que tout n'était pas si grave qu'il y avait paru. Ce qui faisait à tout coup s'exclamer ma mère: «Tu vois trop de films! Ça finira par te jouer des tours.»

Seulement, pour l'heure, mon cerveau ne me laissait pas une minute de répit. Comme on dit, le ver était dans la pomme. Mes pensées se succédaient dans mon esprit à une cadence folle. Si ce rouge n'est pas à moi, à qui peut-il bien être? me demandais-je, et pourquoi s'est-il retrouvé dans l'automobile de mon mari?

Pour dire vrai, je passai le reste de l'après-midi à gruger ce qui me restait de vernis sur les ongles. J'étais tantôt tétanisée, tantôt agitée, tantôt furieuse, tandis qu'à d'autres moments désespérée, grave ou anéantie. Mais toujours, j'étais inquiète et profondément pénétrée par la peur panique de voir mon mari, l'homme de ma vie, mon Julien, me filer entre les doigts.

Dans le silence de notre maison cossue, au milieu des antiquités françaises d'origine et des tapis de soie, entourée de tableaux de prix et de sculptures anciennes, je tremblais d'effroi à l'idée qu'il puisse me quitter pour une nymphe à la taille de sablier et aux lèvres hibiscus. Me laissant pour ainsi dire toute seule et désemparée devant l'immensité de la vie, comme une enfant sans défense qu'on abandonne sans jamais regarder derrière.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Si vous me connaissiez mieux, vous ne me demanderiez pas de quelle manière j'ai pu m'y prendre pour aborder avec Julien l'épineuse question du rouge à lèvres. Vous sauriez que je n'en ai rien fait du tout, et que j'ai complètement passé l'événement sous silence. Bon, je sais, ça peut paraître surprenant, mais c'est comme ça. À chacun sa façon de composer avec les emmerdes. Moi, quand survient un orage, je tends à faire comme Diva, notre bonne vieille golden retriever, qui enfouit simplement sa tête sous le lit en priant tous les saints de ramener le beau temps. J'avale un ou deux comprimés de Xanax à l'aide de deux gorgées de vin blanc, je prends mon mal en patience et j'évite autant que possible de faire des vagues.

Je n'ai donc rien dit. Pas un traître mot ne m'a échappé concernant mes doutes, pas plus que la moindre allusion à cet hibiscus de malheur. Ce qui est une prouesse en soi, vous l'admettrez, vu l'état dans lequel Julien m'a trouvée en rentrant du bureau.

Les yeux rougis et le visage tuméfié par les sanglots qui m'avaient secouée durant tout l'après-midi, on ne peut pas dire que j'avais l'air guilleret. Affairée aux derniers préparatifs du repas, penchée au-dessus de la cuisinière, je tentais de faire bonne figure tout en m'épongeant les yeux d'un kleenex qui avait déjà absorbé plus que sa juste part des déversements de ma tristesse.

Manifestement, mon mari se faisait du mauvais sang devant la décomposition indéniable de mes traits. Mais en prétextant une allergie à un prétendu nouveau soin hydratant, je suis tout de même arrivée à atténuer, entre ses sourcils, les fronces qu'y creusait sa préoccupation grandissante.

Toute cette mascarade a eu l'heur d'avoir l'effet escompté. Avec sa gentillesse habituelle, Julien m'offrit de se rendre à la pharmacie m'y acheter des comprimés d'antihistaminique. Mais par le ton pimpant et enjoué que j'ai réussi à emprunter malgré mon accablement, je finis par le convaincre qu'il n'y avait rien dans ma condition qu'une compresse glacée ne puisse résorber.

Me gardant bien d'évoquer le *lipstick* suspect, je me suis en fait contentée de relater l'incident du feu rouge, renchérissant sur tous les détails sans importance, question de noyer le poisson. Mon récit sembla paraître à Julien fort distrayant. Y allant de quelques éclats de rire entre deux verres de vin, il se montra franchement amusé par les aspects rocambolesques de ma mésaventure. Étonnamment, je dois dire, et sans doute en raison de mon visage boursoufflé qui a dû lui inspirer une certaine pitié, il m'épargna les réprimandes auxquelles en d'autres temps j'aurais eu droit, traitant presque l'affaire avec frivolité. «Ma pauvre petite Florence, a-t-il conclu en repoussant son assiette vide, juste avant d'aller lire ses journaux au salon, il n'y a qu'à toi que tout ça peut arriver!»

Je pourrais vous dire que j'ai réussi haut la main, ce soir-là, à refouler jusque dans mon inconscient toute l'inquiétude et l'affolement dans lesquels m'avait plongée l'incident de l'avant-midi, mais je mentirais. Car malgré tous mes efforts pour reléguer ma découverte aux oubliettes et pour me convaincre que j'en faisais une tempête dans un verre d'eau, je n'avais que ça en tête. Quelque chose comme une petite voix intérieure, une intuition féminine ou une prémonition, appelez ça comme vous voulez, me gardait sur un pied d'alerte et me conseillait d'ouvrir l'œil.

Évidemment – car, après tout, je ne suis pas si différente des autres –, l'idée de lancer un pavé dans la mare m'a paru plus d'une fois très séduisante au courant de la soirée. Pendant que Julien épluchait une à une les pages de son *New York Times*, l'air d'un homme qui n'a rien à se reprocher ou qui, au contraire, ne craint pas le moins du monde d'être démasqué, j'ai résisté à la tentation de le prendre par surprise à défaut de pouvoir le prendre en flagrant délit.

C'est certain, il eût été facile pour moi de tirer de mon sac à main le tube de rouge que j'avais pris soin de conserver et de le brandir au visage de mon mari en attendant de voir sa réaction. S'il est vrai qu'une possible explication le disculpant aurait enfin mis un terme à mes torturantes élucubrations, l'enjeu n'en était pas moins énorme, il faut bien le reconnaître. Car à jouer ainsi les finaudes et les bravaches, n'aurais-je pas risqué plus que ce que j'étais prête à perdre?

Tenez. Imaginez un instant que je brise le silence et que les choses tournent alors au vinaigre. Que, placé devant l'évidence d'avoir été dépiqué, Julien attrape au vol la trop belle occasion que je lui aurais ainsi offerte d'enfin tout déballer. «Eh bien! oui, quoi! aurait-il pu s'exclamer, ulcéré de se voir pris au piège. Oui, j'ai une jeune et jolie maîtresse qui se maquille en Saint Laurent et dont je suis amoureux fou. Voilà. J'attendais le bon moment pour t'en parler, mais, puisque tu me devances, aussi bien que tu saches tout. C'en est fini de nous deux, je te quitte.»

Vous voyez le genre.

J'aurais pleuré et supplié, on s'en doute, allant jusqu'à le retenir de partir en m'enroulant autour de ses jambes comme un boa, mais rien n'y aurait fait. Me foudroyant d'un regard torve et méprisant que je ne lui ai encore jamais vu, Julien aurait rajouté, du haut de sa stature: «Je t'en prie, Florence, ne me fais pas de scène et, pour l'amour de Dieu, ne te montre pas si pitoyable. C'est franchement dégoûtant, en plus de ne t'être d'aucune utilité.» Puis il aurait franchi le seuil de la porte pour ne plus jamais revenir, laissant à ses avocats le soin de régler plus tard les arrangements du divorce.

Dehors, j'aurais couru en vain derrière sa voiture jusqu'à en perdre haleine, tout en hurlant son nom sous les lueurs blafardes des réverbères et du ciel étoilé. Jusqu'à ce que le vrombissement du moteur se perde dans la rumeur de la ville et que la distance finisse par éteindre le rougeoiement des feux arrière, je serais restée là, debout au beau milieu de la chaussée, les cheveux en bataille et le visage baigné de larmes, à me demander comment j'allais survivre à ça.

Je vous jure que je vois la scène d'ici.

Que voulez-vous? Quand on a, comme moi, payé le gros prix pour avoir un jour osé parler, on apprend à tenir sa langue. Croyez-en mon expérience.

J'allais avoir tout juste dix ans. Monsieur Dumontier, mon professeur, celui-là même que ma mère soupçonnait d'avoir le béguin pour elle, avait depuis quelque temps l'habitude de me garder en classe certains soirs après la fin des cours, histoire de rattraper mon retard en mathématiques. Selon l'opinion de toutes les mères, c'était un homme à la beauté d'acteur de cinéma. Depuis qu'il ne se gênait pas pour adresser à la mienne des

compliments à peine voilés qu'elle interprétait comme des déclarations d'amour, il faisait l'objet des fantasmes romantiques et inavoués de celle-ci, dont la confiance en son pouvoir de séduction, émoussée par l'indifférence de mon père, s'en trouvait toute raffermie.

De leçons particulières en conversations et de conversations en confidence, monsieur Dumontier s'est un jour aventuré sur une tout autre piste. Pendant que je trimais sur un problème de fractions qu'il m'avait demandé de résoudre, il a marché jusqu'à la porte qu'il a refermée sans bruit. Puis, en tirant doucement sur la ficelle, il a rabattu sur la fenêtre le store craquelé et décati. Après quoi il s'est approché de moi d'un pas lent tout en chuchotant mon prénom. Au bout d'un moment, il s'est posé sur sa chaise de bois et, d'un geste à la fois tendre et ferme, m'a entraînée sur ses genoux. Je pouvais sentir la cadence de son souffle s'accélérer dans mon cou, son haleine fétide de fumeur se répandre sur mon visage telle une brise pestilentielle. J'en étais certaine, quelque chose de grave s'ourdissait. Et bien qu'aucun geste répréhensible n'eût encore été commis, une tragédie vibrat déjà dans l'air soudain alourdi de ma salle de classe.

D'une certaine manière, le mal était fait. D'un geste tout en douceur, monsieur Dumontier releva alors d'une main ma robe de coton et l'insinua dans ma petite culotte aux motifs affadis de Mini Mouse. De l'autre, il chercha à empoigner sur mon corps de fillette des seins dont j'eus, dans mon inébranlable respect de l'autorité, presque le réflexe de m'excuser de l'inexistence. Prise de panique, la bouche en cœur et les sourcils dressés, je cessai de respirer pendant de longues secondes, laissant couler de surprise autant que d'épouvante quelques larmes sur mes joues rebondies. Tout mon être était aux aguets. De toutes mes forces, je tentais de disparaître, de m'envoler en fumée comme sous le coup d'une baguette de magicien.

Immobile, je fixais des yeux mon cahier Canada racorni en priant pour que rien de tout cela ne soit en train de se produire, implorant ainsi, sans même ciller, tous les saints du ciel de n'être qu'au cœur d'un affreux cauchemar. Mais les mains de monsieur Dumontier, que je n'arriverais plus jamais par la suite à voir écrire au grand tableau noir sans que monte en moi une violente nausée, continuaient leur fouille minutieuse tandis que je restais interdite et pétrifiée.

L'arrivée du concierge de l'école mit immédiatement un terme à cette séance. Je me levai d'un bond, à la fois soulagée et, étrangement, apeurée à l'idée d'être punie. Chargé comme il l'était de terribles menaces implicites, le regard sombre et accablant que me jeta monsieur Dumontier me garda bien de dire quoi que ce soit ou de chercher refuge auprès de Réjean qui lui, ne s'étant aperçu de rien, faisait son travail, vidant les poubelles et balayant le sol en sifflotant. Je ramassai mes petites affaires à la hâte, crayons, pousse-mines, gomme à effacer, règle et cahiers, et sortis de la classe à toute vitesse en accrochant au passage le chariot du concierge, qui mit mon agitation sur le compte de la turbulence propre à l'enfance.

Arrivée à la maison, je retirai ma culotte précipitamment et m'empressai d'aller l'enfouir dans les ordures, sous les gluants emballages de poulet et les boîtes de conserve vides de soupe Campbell, pour finalement vomir copieusement par-dessus le tout. Je demandai ensuite à prendre un bain dans lequel je m'immergeai complètement, les yeux grand ouverts, pour n'en ressortir qu'à bout de souffle et les oreilles remplies d'eau.

Ce n'est que plus tard, au cours de la soirée, quand je la vis s'asseoir devant le téléviseur un tricot à la main, que je m'approchai enfin de ma mère auprès de qui j'espérais trouver réconfort. Alors que mes mots se bousculaient à la sortie et que j'avais peine à demeurer calme pendant mon récit des événements ayant eu lieu cet après-midi-là, je dois dire que je ressentais une grande délivrance du simple fait de ne plus garder pour moi seule les détails sordides de cette affaire d'abus. Plus je défaisais devant ma mère l'écheveau de mon immense tourment, plus il me semblait que mon cœur s'allégeait. L'amour de maman, j'en étais sûre, saurait laver mon corps et mon âme de la souillure que monsieur Dumontier leur avait imposée.

La gifle, qui me sembla arriver de nulle part, ne me brûla pas autant que les mots que prononça ma mère en me l'administrant. «Petite menteuse, s'écria-t-elle. Comment oses-tu parler ainsi de ton professeur? Un homme si bon et si dévoué, un père de famille intègre qui a la générosité de t'aider dans tes devoirs. Serais-tu ingrate et malhonnête, ma fille, en plus d'être gourde? À moins, bien évidemment que tu ne sois qu'une petite allumeuse...»

Il s'avéra que ma mère mit mon père au parfum de l'affaire. C'est du moins ce que j'en déduisis quand, le soir venu, celui-ci surgit dans ma chambre après être rentré de ses virées légendaires. Je pouvais déceler dans son regard une espèce de trouble, une sorte de tristesse, un abattement même, que j'attribuai au fait de l'avoir assurément déçu. Car comment pourrait-il en être autrement, je vous le demande, quand en plus d'être nigaude, on ne peut être que soit menteuse, soit allumeuse?

«Alors?» me demanda mon père en passant tendrement sa main dans mes cheveux. «Alors, rien du tout, mon petit papi», répondis-je, remplie de honte en me retournant contre le mur pour cacher mes larmes. «T'inquiète pas, tout va pour le mieux», ajoutai-je au moment où il quitta ma chambre en reniflant bruyamment, marmonnant entre ses dents des mots amers et de révolte destinés à lui seul.

Des semaines plus tard, au pique-nique qui soulignait la fin des classes à la veille des grandes vacances d'été, mes parents vinrent accompagnés de mes frères et sœurs. Ma mère m'obligea à remettre à monsieur Dumontier une petite boîte de chocolats fins en guise de remerciement pour les leçons supplémentaires qu'il avait *charitablement* consenti à me prodiguer gratuitement. Quand il prit le paquet que je lui tendais en se penchant pour embrasser ma joue, j'ai bien cru que j'allais défaillir.

Ce n'est que sur le chemin du retour que j'appris que toute la famille partait le lendemain, à l'aube, pour Atlantic City dans le *motor-home* de nos voisins les Duclos. Toute la famille «sauf toi», précisa ma mère qui ajouta qu'il ne me servirait à rien de râler, que je connaissais pertinemment les raisons de cette punition et que je serais très mal avisée de me vanter de celles-ci advenant que l'idée m'en prenne. En réalité, voilà ce qu'il m'en coûtait d'avoir été préférée à ma mère par mon professeur, voilà le châtiment qu'elle me réservait pour avoir anéanti les fantasmes sentimentaux dont elle avait tant besoin pour supporter sans crever la vacuité affective de son quotidien conjugal.

Pendant que ma fratrie s'élançait dans les vagues de la mer du lever jusqu'au coucher du soleil, s'empiffrait de *lobster rolls* et de Sprite format géant, tandis que je pouvais les imaginer en train de s'ébaudir tous les soirs

au parc d'attractions, je passai pour ma part ces quelques jours chez ma tante Yvette, ivre et hargneuse de son état.

Alors vous comprendrez que, en ce qui concerne les supposées grandes vertus libératrices qu'on attribue à la parole, j'ai mes doutes. Je préfère m'en tenir à la maxime qui affirme que celle-ci est d'argent et que le silence est d'or. Au final, rouler sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, ça n'a jamais tué personne. Tout ce que vous direz pourra *toujours* être retenu contre vous. Cela s'inscrit dans les grands principes de la survie. On ne parle pas quand on a tout à perdre. Comme, par exemple, sa mère ou son mari, selon qui vous fournit votre oxygène. À moins d'y avoir tout à gagner.

Et puis, de toute manière, si l'on revient à mon histoire matrimoniale, Julien, pacifiste comme il est, n'aurait que faire d'une épouse belliqueuse ou va-t-en-guerre. Les mégères revendicatrices, très peu pour lui. Ce qu'il aime, ce que son éducation supérieure et sa culture lui ont appris à rechercher, ce sont les femmes distinguées qui savent résister aux emportements que leurs fluctuations hormonales peuvent déclencher. Pas de ces folles qui montent aux barricades pour des riens en semant la terreur dès que leur taux d'estrogène pique du nez. Il y a belle lurette que j'ai compris ça.

Mais il n'y a pas que ça, me disais-je. Si Julien s'est amouraché d'une poulette, chaque minute qui s'égare dans le non-dit n'a-t-elle donc pas toutes les chances de faire pâlir l'irrésistible attrait de la nouveauté dont se pare toute liaison clandestine? Et chacune de ces mêmes minutes, pensais-je encore, n'alourdit-elle pas du poids de la culpabilité et de la honte les scrupules que mon mari pourrait déjà éprouver en songeant à me quitter?

Parce qu'enfin, nul besoin de vous préciser que, lorsqu'on s'appelle Delacroix, l'adultère se complique doublement. On ne peut pas, pensez donc, larguer sa femme comme le ferait Monsieur Tout-le-Monde aux prises avec le démon de midi sans se soucier des retombées. Ce serait de la pure folie, comme de s'attacher soi-même au pilori en entraînant les siens avec soi.

Je n'invente rien, vous savez. Je ne vous apprends sans doute pas grand-chose en vous disant que Julien porte en effet sur ses épaules l'honneur d'une célèbre famille qui fuit la disgrâce comme d'autres la peste. Il est le

fil d'un clan si *comme il faut*, pour tout dire, que la survenue de la moindre incartade en son sein peut facilement prendre des allures de délit. Quand on règne sur le milieu des affaires comme le font les Delacroix depuis des générations, il faut, comme on dit, marcher les fesses serrées et, surtout, protéger les apparences.

D'ailleurs, à ce propos, je n'ose même pas penser aux répercussions qu'auront les faits qui viennent de se produire. Alors qu'il fait encore nuit, je peux vous assurer que ce n'est qu'une question de secondes avant que cette histoire n'atteigne les salles de rédaction des grands quotidiens et ne soit essaimée dans toutes les chaumières. Telles des hyènes affamées, tous les médias se disputeront alors la chair putride de ce scandale, afin de nourrir les tribunes téléphoniques et tous les comptes Twitter de la ville qui carburent aux cancans pourris et aux préjugés en tout genre.

Bien entendu, je ne nie pas que demain soit un autre jour, jeune fille. J'apprécie vos encouragements, n'en doutez surtout pas. Mais moi, je sais trop bien sous quels auspices le soleil se lèvera.

En me croisant les doigts pour que toute cette affaire ne soit au bout du compte que le produit de mon imagination, je me résolus tout de même à aller au fond des choses. Vous vous imaginez bien que ce n'était pas parce que je répugnais à exprimer ouvertement mes suspicions, ou encore à forcer les aveux de Julien, que j'étais pour autant moins assoiffée de vérité. D'ailleurs, ne dit-on pas que, au chapitre des soupçons matrimoniaux, la règle d'or consiste à *savoir sans jamais faire savoir que l'on sait*?

C'est un point de vue, pensez-vous. Mais je vous précise que c'est en tout cas ce qu'ont toujours soutenu certaines des plus illustres cocufiées du monde, allant des femmes de présidents jusqu'aux innombrables épouses de gouverneurs et d'autres politiciens de tout acabit. Parce qu'on aura beau dire, personne ne contestera qu'elles ont de tout temps su demeurer aussi dignes que des reines devant les flagrantes indiscretions de leur époux. Même à l'annonce de l'existence des enfants illégitimes qui en ont parfois résulté, elles sont restées droites comme des I, fidèles au serment qu'elles ont prononcé au jour béni de leur mariage. Pour le meilleur et pour le pire.

La vertu n'est pas toujours ce que l'on croit, vous savez. Tenez, vous n'avez qu'à penser à cette scabreuse histoire de mœurs qui a tant secoué la

France et toute l'Amérique. Souvenez-vous de ce dégoûtant scandale sexuel entourant ce haut dirigeant aux initiales de poulet frit indigeste. Eh bien, sa loyale épouse l'a défendu bec et ongles dans la tempête. Parfaitement.

Mais si vous voulez mon avis, nul besoin de traverser l'Atlantique pour se convaincre de l'importance, pour une femme, de savoir garder le silence en temps opportun. Qu'il vous suffise d'apprendre que ma mère qui, entre vous et moi, connaissait le nom, l'adresse et le statut de chacune des maîtresses de mon père, n'a jamais cru bon de lui mentionner qu'elle était au courant de leur existence. Connais ton ennemi, a dit je ne sais plus qui. Quand elle flairait l'aventure extraconjugale et que, d'un seul coup, elle avait la désagréable impression de dormir à trois dans le lit conjugal, je peux vous dire qu'elle ourdissait sans tarder une stratégie antimaitresse qui ne nous a jamais échappé, à nous les enfants. Un véritable plan d'action qui, tout au long de leurs cinquante ans de mariage, a semblé porter ses fruits.

Affichant une insouciance presque indécente étant donné les circonstances, mais en réalité secrètement assaillie par une terrible colère mêlée de chagrin, ma mère s'arrangeait pour que notre petit bungalow, acquis au prix de privations constantes, devienne plus que jamais, pour son mari, un havre de paix. Après ses dures journées à l'usine et, il faut bien le dire aussi, ses escapades de dévergondage dans des motels miteux et sordides longeant l'artère principale de notre banlieue, notre père finissait par rentrer pour se laisser choir dans son La-Z-Boy juste à temps pour *The Price is Right*.

Home Sweet Home.

Quand il y avait apparence d'infidélité, comme on dit qu'il y a apparence de pluie, ma mère faisait confiance à l'adage qui prétend qu'on retient un homme par l'estomac. Elle qui n'était pourtant pas cordon-bleu, suivait à la lettre les recettes qu'elle trouvait dans *L'Encyclopédie de la cuisine* de Jehane Benoît et multipliait les nouveaux mets et les petits plats préférés de son époux, pour notre plus grand plaisir à tous. À vous je peux bien le dire, c'était presque de quoi nous réjouir de deviner, rien qu'à l'arôme appétissant se répandant dans la maison, qu'une cocotte venait encore de débarquer dans la vie de notre père.

Puis le matin, dès qu'elle avait enfin poussé le petit dernier hors de la maison sur le chemin de l'école, ma mère courait jusqu'au centre commercial faire l'achat de nuisettes vaporeuses et de talc parfumé, avant de finir sa tournée sur une chaise de salon de coiffure pour s'y faire faire une minutieuse mise en plis.

Vous pouvez rire. Mais ça vous bouchera certainement un coin d'apprendre qu'aux premières nouvelles, les maîtresses finissaient par s'évanouir dans la nature sans laisser de traces. Jusqu'à la prochaine, évidemment. Et jusqu'à ce que l'âge rende éventuellement mon père incapable de les honorer toutes, le laissant morose et humilié de devoir abandonner son titre d'étalon du quartier.

Pour ma mère, il a suffi d'être patiente. Et puis, comme elle me l'a dit dans un accès d'impudeur au cours des derniers jours de sa vie: «Les maîtresses, ma fille, c'est comme des cuillerées d'huile de foie de morue; c'est toujours la première qui est la plus difficile à avaler.»

* * *

Vous vous demandez sûrement comment je prévoyais me dépatouiller pour avoir enfin le fin mot de l'histoire avec Julien. Eh bien, engagée à fond dans ma détermination à découvrir la vérité, je commençai par passer le reste de la soirée à l'épier du coin de l'œil en quête du moindre signe pouvant trahir sa culpabilité. Malgré ma perspicacité pourtant légendaire et mes efforts pour ne rien laisser passer qui puisse être un indice, je ne voyais vraiment rien en mon mari qui risque de m'alarmer.

Tout bien réfléchi, c'était toujours le même homme, celui que j'avais marié il y a plus de vingt-trois ans. D'ailleurs, je dois dire que sa silhouette, quoique légèrement alourdie par le passage des années, reste remarquablement enviable pour celle d'un homme s'approchant de la cinquantaine fatidique. Vous n'avez peut-être pas eu la chance de vous en rendre compte cette nuit, et personne ne songerait à vous en blâmer vu le contexte, mais il y a chez Julien un mélange de sophistication et de rusticité qui surprend. Une sorte de raffinement physique, j'oserais dire, équarri par des années de football universitaire et un passage dans l'armée. Bref, une nature de dandy dans un corps de guerrier. Et bien qu'il soit impossible à

qui que ce soit de nier que, sous l'ombre drue de la barbe soigneusement rasée, sa mâchoire perd en carrure, le visage de mon mari reste impressionnant de beauté et de caractère.

Tout en tournant les pages de mon *Vogue* sans vraiment y porter attention, je regardais Julien croiser et décroiser ses jambes athlétiques sur le pouf assorti à la causeuse. Comme à son habitude, il avait malheureusement retiré ses John Lobb, laissant ainsi voir ses pieds revêtus de chaussettes de fil d'Écosse, les seules qu'il ait jamais accepté de porter en été et que je commande par dizaines de paires à la fois dans une mercerie anglaise. C'est une manie qui me tourne littéralement en bourrique, c'est bien le moins que je puisse dire. Je ne sais pas ce que vous en pensez mais, à mes yeux, rien ne détruit autant le désir d'une femme pour son homme que de le voir déambuler en chaussettes. On dirait un chevalier sans épée, tiens, ou encore un soldat sans fusil, un pompier sans incendie, Guillaume Tell sans son arc. Vous pigez? C'est quand même fou tout ce pouvoir érotique et social dans une simple paire de souliers, ne trouvez-vous pas? En tout cas, je peux vous certifier que j'ai eu beaucoup de mal à me retenir de lui faire des reproches, ce soir-là. Mais comme je m'en abstiens tous les soirs, j'ai pu vite me raisonner.

Eh bien, oui, c'est comme ça. Inutile de me regarder avec ces yeux de merlan frit. D'abord, disons que Julien n'est pas homme à tolérer les réprimandes sans rouspéter. Je l'ai maintes fois appris à mes dépens au début de notre union. Oui, ma chère. Tout comme j'ai vite compris que la faculté d'adaptation dont on parle tant dans les cours de préparation au mariage, ça ne concernait finalement que moi.

Pour y avoir beaucoup réfléchi, je peux vous assurer que le sentiment de grandeur d'un homme dépend du savoir-faire de sa femme à en entretenir chez lui l'illusion. Ne cherchez pas plus loin. Mais, grand Dieu, quelle chose fragile que celle-ci! Vous y touchez à peine du bout du doigt que, comme un château de cartes, l'échafaudage de fatuité et d'omnipotence se met à vaciller dangereusement quand ce n'est pas qu'il s'écroule carrément. Et ne vous cassez pas la tête, attaquer l'ego d'un homme est un affront dont vous ne pouvez sortir indemne. Point. Croyez-en ma parole.

Bien sûr, je ne doute pas un seul instant que les millions de flèches que vous seriez tentée de lui lancer, avec l'arc tendu de votre colère, vous apporteraient certainement tout autant de satisfactions délicieuses. Mais il ne faut pas se leurrer. Ces flèches sont des boomerangs, ma fille, tâchez de vous en rappeler. Des boomerangs qui se retournent contre vous pour ajouter un peu de faix aux avanies que votre homme se réjouit secrètement de vous infliger. Osez le moindre reproche et, de fait, voilà que vous en êtes quitte pour une punition qui dure des jours – que dis-je, des semaines – et qui se traduit en bouderies de toutes sortes et en une multitude de petits sadismes. Seigneur! Avez-vous déjà porté au compte de votre mari l'achat d'une robe neuve après avoir osé vous montrer déçue de lui ou contrariée? Si oui, vous savez comme moi que vous avez dû y renoncer et la rapporter illico d'où elle venait. Sinon, eh bien! vous voilà prévenue. Bonne chance. Franchement, c'est tout ce que je peux dire.

Quoi qu'il en soit, ce soir-là, je suis restée coite en tentant de poser mon regard ailleurs que sur ces satanées chaussettes. De toute façon, j'avais d'autres chats à fouetter. Qu'est-ce qu'un accroc aux bonnes manières quand le pire est à craindre? Non mais, quelle folle, voulez-vous bien me dire, quelle idiote peut bien partir en guerre contre de ridicules chaussettes alors que son mariage lance des S.O.S. en lettres lumineuses?

* * *

Finalement, ce n'est que vers la fin de la soirée, quand j'ai vu Julien fourrager dans son porte-documents bourré de dossiers et d'enveloppes, que l'idée que je croyais être de génie me frappa de plein fouet. Franchement, je me suis d'ailleurs étonnée de ne pas avoir pensé à ça plus tôt. Toute à mon excitation et à mon soulagement de croire avoir enfin trouvé une explication probante à ce maudit tube de rouge à lèvres, je me promis que, dès le lendemain matin, j'allais procéder en personne à des vérifications scrupuleuses, question de ne donner à aucun doute la chance de subsister.

J'étais, à la suite de cette *illumination*, si convaincue de l'innocence de Julien, que j'abandonnai immédiatement mes observations de fin limier et allai me lover contre lui sur le canapé pendant les informations télévisées.

Je suis même allée jusqu'à lui caresser les cheveux pendant de longues minutes comme il aime tant que je le fasse. C'est vous dire.

Plus tard, pendant qu'il s'affairait en sifflotant à ses ablutions du soir, j'ai rangé discrètement le mystérieux rouge à lèvres dans une boîte à chapeaux au sommet de mon armoire à chaussures, bien à l'abri des regards. Vers vingt-trois heures, comme à peu de choses près tous les soirs, sauf bien entendu ceux où l'accaparant dossier d'acquisition le retient à l'extérieur jusqu'à très tard dans la nuit, Julien s'assoupit avec le vacarme propre à tous les dormeurs avinés pendant que, de mon côté, je préparai en secret des plans dont je n'aurais jamais cru être capable.

La fin justifie les moyens.

Dans le rayon de lune qui éclairait toute la pièce, je mis au point en feignant de dormir les questions qui m'apporteraient les réponses rassurantes que j'étais certaine d'obtenir, et dont j'avais tant besoin – ça ne me gêne pas du tout de le dire – pour enfin retrouver la paix.

Lorsque le réveil a sonné, vous vous doutez bien qu'il y avait déjà longtemps que je ne dormais plus. Couchée sur le dos depuis les balbutiements de l'aube, j'observais les lentes et subtiles variations chromatiques du ciel teintant la couleur des murs. De gris qu'ils paraissaient dans la pénombre de la nuit, ceux-ci devinrent tour à tour violets, roses et orangés, jusqu'à ce que le plein soleil de sept heures les rende presque jaunes et éclatants de lumière.

Bien après le départ de Julien, mais à peine sortie du lit, je décidai de la tenue que j'allais porter pour me rendre sans préavis à son bureau en fin d'avant-midi, tel que j'en avais décidé la veille. Je sais que cela vous semblera superficiel et complètement vaniteux, mais j'étais préoccupée de paraître à la hauteur de mon statut de femme de président des Aciéries Delacroix. Il était hors de question que mon apparence suscite le moindre jugement critique, et qu'après mon passage, les employés colportent avec une pointe de malveillance la rumeur voulant que «la femme du grand patron se laisse aller».

Même en sachant que l'extrême chaleur des derniers jours m'aurait amplement justifiée de porter une simple robe soleil de piqué de coton, j'optai pour un tailleur crème Dior récemment acheté à New York et des

Manolo de cuir caramel qui me font la jambe longue et la cheville fine. Ce n'était quand même pas le moment de lésiner sur les effets. Maquillée et coiffée comme il se doit, je quittai la maison en laissant derrière moi le sillage de Fleurissimo dont je fais ma signature olfactive tous les matins depuis que j'ai appris, en lisant *Allure*, qu'il avait été conçu expressément pour la princesse Grace à l'occasion de son mariage au prince Rainier. Je pris ensuite la route en direction du bureau de Julien qui allait être, j'en étais certaine, on ne peut plus intrigué de m'y voir.

Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit, je me dirigeai vers le comptoir de la réception d'un pas assuré qui, ma foi, me surprit moi-même étant donné la nervosité qui me gagnait. Pour tout dire, j'avais la désagréable sensation de marcher comme on se rend au cabinet de l'oncologue, à la rencontre d'un diagnostic crucial.

Cependant, je peux vous garantir que rien n'y paraissait. Devenue avec les années experte dans l'art de camoufler mes états d'âme et de déguiser mon manque de confiance en un aplomb inébranlable, j'occupais mon espace et même un peu plus avec la plus crédible des assurances. Tant mieux, pensais-je, car ce que j'espérais dégager, justement, c'était une impression de femme au-dessus de ses affaires. L'image d'une épouse ne doutant pas une seule seconde de s'être acquis par alliance tous les droits de débarquer sans s'annoncer dans l'antre professionnel des employés de son mari, et d'attendre de ceux-ci sinon une révérence, à tout le moins une déférence empressée. Ne sourcillez pas, j'exagère à peine.

Bon. Avant que vous ne me posiez la question, je peux tout de suite vous dire que non, passer pour snob ne m'a jamais embarrassée le moins du monde. La vérité, c'est que si je ne m'étais pas créé ce bouclier pour me protéger de l'univers entier, je crois bien que je serais morte depuis longtemps. Mon épitaphe aurait pu se lire comme suit: *Morte de s'être laissée voir*. Ou encore: *Morte de honte*. Ce qui aurait été tristement encore plus juste, si vous voulez mon avis. Et je ne plaisante pas.

Non, mais c'est vrai, j'imagine qu'il faut s'aimer soi-même et être drôlement convaincu de sa valeur pour ne pas sans cesse éprouver le besoin de percevoir les autres comme des moins que rien. Sincèrement, je n'ai pas de peine à croire qu'il faille une sacrée confiance en soi pour tenir en

respect les voix du mépris et du triomphalisme qui ont pourtant, comme chacun le sait, le pouvoir d'anesthésier votre douleur de vivre.

Que pourrais-je dire d'autre, tandis qu'on y est? Que le contact humain, porté aux nues par tous les psys de ce monde qui y voient l'essence même de la vie, m'a toujours été un supplice. Il n'y a pas à dire, quelle incohérence pour une femme qui craint la solitude plus que la mort!

C'est d'ailleurs pour éviter qu'il ne me pénètre que je fais toujours en sorte que le regard des autres trouve à s'attarder longuement sur la surface de mon être. Car qui est ébloui par les bateaux dansant sur les lames argentées de l'onde ne voit pas les monstres marins s'agiter sous les flots. Partons, la mer est belle. Le principe est simple: tant qu'on en reste aux apparences, qu'on détaille les bijoux, la coiffure et les artifices dont je me pare, comme d'autres vont au front pourvus d'une armure, on laisse tranquille la substance, aussi friable et fragile qu'un craquelin de blé entier. Moi je sais bien que, sous mes allures pédantes et mon apparente suffisance qui réussit toujours à en jeter, il n'y a qu'une enfant esseulée, apeurée dans le noir.

Eh bien! oui, disons-le, aussi bien l'admettre. Je suis la reine des chiantes. Si tant est que de faire dans mon froc à l'idée de finir mes jours seule me donne droit à ce titre.

* * *

Je me tenais donc droite et altière devant Huguette Loïselle qui occupe le même poste de secrétaire réceptionniste depuis plus de vingt ans, et qui exige d'être appelée «Mademoiselle» malgré sa soixantaine bien sonnée; allez savoir pourquoi. Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva d'un bond et, sans attendre, retira de son oreille son dispositif téléphonique, mettant ainsi un terme à la conversation qu'elle avait avec ce qui m'a semblé être une collègue d'un autre département.

Tout en essayant de soustraire à ma vue le petit sac Ziploc dont provenaient les morceaux de carottes qu'elle mâchouillait sous cape et qu'elle mit soudain une énergie folle à tenter déglutir au plus vite, *Mademoiselle* Loïselle lissa du plat de la main sa jupe d'acrylique et tira nerveusement sur l'ourlet de son pull à motif végétal. Sur un ton que je

m'efforçai de garder naturel, j'y allai de généralités d'usage. «Huguette, ma parole, mais vous rajeunissez sans cesse!» fis-je en constatant qu'elle avait en fait pris un sacré coup de vieux. Puis, avant même qu'elle en ait fini avec sa litanie de remerciements confus et maladroits, j'annonçai, comme pour y couper court, que je souhaitais voir Martine, l'adjointe personnelle de mon mari. Admettez que peu de choses procurent autant de plaisir que d'enfoncer un interlocuteur bredouillant dans son terrible embarras.

* * *

Je ne voudrais surtout pas avoir l'air de manquer de charité ni sembler faire des déclarations à l'emporte-pièce, mais il faut que vous sachiez que Martine est une mocheté. Enfin, pas tout à fait. Car je ne nie pas qu'elle puisse exercer un certain attrait. Je ne suis pas complètement aveugle. Disons que, pour un homme qui sait se contenter de peu ou qui, tout simplement, ne peut lui-même espérer attirer mieux, je conçois parfaitement que cette fille puisse sembler séduisante. Pour tout dire, elle est plutôt bien roulée. Elle a de jolies jambes fines, ainsi qu'un petit derrière rebondi qu'elle balance habilement de gauche à droite en marchant sur ses talons hauts dans un bruit de métronome. Et puis, il faut aussi reconnaître que, nichés dans les soutiens-gorge à balconnets que l'échancrure de ses corsages laisse deviner, les petits seins de Martine, fermes et arrogants, réussissent à jeter aux yeux des hommes la poudre nécessaire à les faire saliver.

Vous pouvez me croire, n'eût été ce vulgaire tatouage qu'elle arbore à la cheville et ces affreuses chaussures à plateforme bon marché qu'elle s'obstine à porter, j'avoue qu'elle s'en sortirait franchement pas mal. Et comme elle n'accuse aucun surpoids, ce qui ajouterait à coup sûr de la disgrâce à son style déjà douteux, je reconnais que l'ensemble est assez défendable. Surtout vu de dos, si vous voyez ce que je veux dire. Parce que dès que ce visage se tourne vers vous, comme fendu en deux par un nez qui ne vous rappelle rien de moins qu'un poignard, vous êtes immédiatement décontenancé, pour ne pas dire frappé d'horreur. Jusqu'à ce que, rapidement, un profond sentiment d'empathie s'empare de vous par surprise et vous fasse presque monter les larmes aux yeux.

Vous pouvez me croire, on ne souhaite pas ça à personne.

Alors vous comprendrez que je n'aie pas tiqué de jalousie un seul instant lorsque j'ai appris, l'année dernière, qu'il arrivait à Julien de déposer Martine à la station de métro la plus proche, à la fin d'une journée de travail particulièrement longue. Au contraire. J'admire chez Julien cette propension à rendre service, cette gentillesse qui n'est pas si courante chez les hommes de son rang et de sa culture. Je connais de grands dirigeants d'entreprise qui préféreraient mourir plutôt que de faire asseoir dans leur automobile de luxe la petite secrétaire ou la dernière des commis comptables du bureau, de crainte que la classe sociale de l'une ou de l'autre ne soit, telle une varicelle, hautement contagieuse.

Quoi qu'il en soit, c'est en me rappelant ce fait somme toute anodin que je m'étais absolument convaincue que le tube Saint Laurent trouvé dans l'automobile de Julien ne pouvait qu'appartenir à Martine. Qu'emmenée un soir à son bord jusqu'à la station de métro, elle l'avait sans doute rangé dans le coffret par distraction, pour ensuite l'oublier complètement. C'était la seule explication possible.

Alors, nul besoin de m'étendre sur l'ampleur de la déception qui m'étreignit lorsque j'appris que Martine n'avait en fait jamais posé les fesses sur la banquette de la Maserati.

– Comment trouvez-vous le nouveau bolide de mon mari? m'étais-je enquis auprès d'elle sur un ton amical et faussement détaché, dans le seul but de lui tirer les vers du nez.

– Oh! Je ne l'ai pas encore vu, madame Delacroix, avait laissé tomber Martine. J'ai ma propre voiture depuis l'hiver dernier. Mais on me dit que c'est un véhicule franchement spectaculaire. Vous en avez de la chance!

Mon cerveau gela à *Je ne l'ai pas encore vu*. La suite n'avait aucune importance. Rien de ce que Martine eut pu dire après ça n'aurait pu me sortir des ondes de choc dont j'étais prisonnière. Voilà que, par le pouvoir d'une simple petite phrase de rien du tout, j'en étais réduite à retourner à la case départ.

Je ne l'ai pas encore vu...

Je ne sais toujours pas comment, mais j'ai trouvé le courage de demander à Martine de me faire les photocopies des recettes de Ricardo dont je

prétendais avoir besoin et qui n'étaient en fait qu'un prétexte à ma visite. J'ai fourré les trois ou quatre feuilles dans mon sac à main sans demander mon reste et j'ai pris la direction de la sortie, cramoisie, sans aucun doute, et au bord des larmes.

* * *

Je me précipitai donc hors de l'immeuble sans avoir résolu l'énigme du rouge à lèvres et sans même avoir vu Julien, dont la porte du bureau était demeurée mystérieusement close durant toute ma visite. Ce qui n'était rien pour m'apaiser, cela va de soi. Était-il en réunion de première importance, me demandais-je, ou s'était-il absenté de ses quartiers pour aller retrouver clandestinement une belle inconnue et s'ébattre avec elle dans la literie blanche et amidonnée d'une chambre d'hôtel?

Alors que je n'avais jusque-là jamais mis en doute l'emploi du temps de mon mari, voilà que je l'imaginais s'évadant de ses fonctions pour aller batifoler sans remords en plein cœur de la journée. Seigneur Dieu, me dis-je, faites que je ne sois qu'au cœur d'un terrible cauchemar. Je vous en supplie, faites que je me réveille enfin; sortez-moi au plus vite de ce drame. Allumez la lumière, quelqu'un!

Adossée au mur de pierre où je tentais de reprendre mon souffle, j'estimai que j'avais tout intérêt à me ressaisir. Car ma panique, aussi dévastatrice fut-elle, ne me privait en rien de la distance nécessaire à me voir devenir l'une de ces jalouses pathologiques qu'on voit dans les séries B. Celles qui finissent toujours menottes aux poignets, démasquées par le si habile lieutenant Colombo onze minutes avant le tirage télévisé en direct du Lotto 6/49.

Ma raison avait beau tenter par tous les moyens de calmer mon affolement, je ne vous cacherais pas que je me sentais à la fois ridicule et vaine, tout autant que furieuse et exaspérée. Je n'aurais su dire exactement pourquoi, mais j'avais depuis la veille la désagréable impression que Julien m'échappait. Que quelque chose s'ourdissait à mon insu, une chose grave et déterminante dont il fallait à tout prix que j'arrête la course si je voulais éviter le pire. Le pire étant de perdre Julien aux bras d'une autre femme, cela va sans dire.

Je farfouillai dans mon fourre-tout jusqu'à ce que mes doigts repèrent le flacon de Xanax. J'avalai un cachet en vitesse qui, dans ma gorge serrée par l'inquiétude, resta légèrement coincé avant de se désagréger tant bien que mal.

Franchement, à ce stade-là de l'affaire, n'importe quel médecin psychiatre m'aurait déclarée paranoïaque sans y penser à deux fois. Et je vous avoue avoir eu moi-même quelques doutes en ce sens-là. Pour tout vous dire, il m'est arrivé souvent de penser être détraquée ou à tout le moins victime de fabulations excentriques et déraisonnées. Après tout, soupçonner son mari d'adultère sur la foi d'un simple rouge à lèvres oublié, et dont personne d'autre que soi ne semble se soucier, peut paraître excessif et même un peu tordu, je ne vous le fais pas dire.

Mais sachant ce que l'on sait tous maintenant, et même si j'admets ne pas mériter le trophée de la plus grande clairvoyance conjugale, j'estime qu'on pourrait être justifié de me coiffer du titre de l'intuitive de l'année. Car le dénouement de toute cette affaire, quoi qu'on en dise, prouve bien que je ne suis pas aussi cinglée qu'on aurait pu le croire.

Je finis par faire quelques pas en respirant un bon coup. Dehors, l'heure méridienne incitait les badauds à chercher du répit sous les parasols des terrasses ou à s'allonger sur un coin de verdure à l'ombre des grands arbres des parcs. L'asphalte cuisant sous le soleil de plomb laissait monter ses vapeurs torrides, brouillant ainsi davantage le paysage urbain dont la netteté des contours s'étiolait déjà sous le smog. C'était une de ces sales journées où le poids de la chaleur s'abat sur vous comme un effondrement de briques dès que vous quittez la fraîcheur des lieux climatisés. Un de ces horribles jours de canicule extrême où les odeurs aigres et intimes des citadins poisseux s'unissent aux relents des ordures pour vous attaquer à grands coups de bouffées suffocantes.

Les cheveux collés au front par la sueur, des enfants turbulents pataugeaient dans la fontaine de la Grande Place sous le regard indulgent des policiers de quartier, tandis que, postés sur leur triporteur à l'angle des rues achalandées, des glaciers ambulants faisaient des affaires d'or. Bref, la vie suivait son cours pendant que la mienne était en suspens depuis la veille, comme paralysée par l'infidélité dont je suspectais mon mari et dont

la seule évocation me glaçait le sang malgré l'étuve qu'était devenue la ville.

J'échappai à cet enfer en m'engouffrant dans ma voiture aussi vite que possible. Le cœur gros et l'esprit tourmenté, je pris le chemin de la maison pour procéder à mon long et minutieux rituel de beauté en vue du bal se tenant ce soir-là. Vous l'aurez deviné, je comptais bien y être la plus belle afin d'éclipser toute autre femme sur laquelle Julien pourrait être tenté de poser les yeux, y compris, bien évidemment, Miss Hibiscus elle-même. Surtout advenant qu'elle fasse partie des convives.

Ce n'est qu'en chemin que je décidai de faire un saut chez Holt, soudainement aux prises avec la peur que mes kilos récemment gagnés ne m'empêchent de porter pour cette soirée une magnifique robe blanche Valentino, achetée spécialement pour l'occasion. Quoi de pire que de ressembler à une patate tentant de se glisser dans une cosse de haricot?

Ne croyez surtout pas que j'exagère. Il y a de ces splendeurs d'étoffe qui ne pardonnent rien et qui font exprès, dirait-on, comme par pure mesquinerie, de révéler la moindre expansion de vos cellules adipeuses.

Assise sur le siège de cuir, ficelée par la courroie de ma ceinture de sécurité tel un rosbif bardé de lard, me semblait-il, j'observais, horrifiée, les petits bourrelets de graisse qui cherchaient à fuir vers le haut la contention de ma jupe crayon. Franchement, je crois que de toute ma vie je n'ai jamais autant regretté les indulgences gourmandes que j'ai pu m'accorder. Je peux vous garantir que si j'avais su, au moment de planter mes dents dans les foies gras de canards, les pâtes de toutes sortes et les profiteroles qui ont ponctué nos dernières vacances, que j'aurais à me battre pour garder Julien, je m'en serais tenue à d'ennuyeuses salades au risque même de me voir transformer en lapin. Mais le mal étant fait, je fis simplement mon mea-culpa avec toute la philosophie dont j'étais encore capable et décidai de tenter de réparer les dommages en me rabattant sur les subterfuges vendus à prix forts.

Après avoir laissé mon automobile au voiturier, je traversai en vitesse le rayon des importations européennes et celui des grandes collections américaines jusqu'à ce que, à bout de souffle et les mains moites, je trouve enfin ma conseillère habituelle. Tout en l'entraînant dans le département des

dessous, je lui confiai à l'oreille l'embarras dans lequel mes récents abus gastronomiques m'avaient plongée. La pauvre qui, dois-je le dire, n'en était visiblement pas à sa première requête du genre, m'offrit son aide providentielle sans même que ne se trouve perturbé le flegme qui lui permet de toujours prononcer les mots justes auprès d'une clientèle vaniteuse et exigeante. D'un air qui en disait long sur son expertise en la matière et qui ne laissait place à aucune protestation, elle me présenta une horrible combinaison amincissante capable, si on en croit les publicités qui en vantent les vertus, de faire disparaître en apparence cinq kilos dans le temps de le dire. Ni plus ni moins que la Houdini de la gaine. De grâce, ne riez pas.

Je m'empressai de payer discrètement l'immonde et beige objet d'élasthanne qui, aussi flasque et répugnant que l'aurait été le scalp de Bruce Willis, s'avachissait sans retenue sur le comptoir de plexiglas. C'est donc accablée de honte, il est vrai, mais ravie de pouvoir malgré tout camoufler les raisons de mon humiliation, que je pris la direction de la sortie, confiante de pouvoir faire croire à tout un chacun que je n'avais rien perdu de mon enviable minceur.

En chemin, tandis que mon regard s'attardait sur le présentoir Hermès niché à l'autre bout du magasin, la vendeuse s'approcha de moi. Visiblement heureuse d'avoir l'occasion de converser, d'une voix délicate et dans le simple but d'être gentille, elle me posa une question qui sema en moi le germe d'un ouragan d'inquiétude: «Alors, madame Delacroix, avez-vous aimé le carré de soie offert par votre mari?»

Devant ma mine interdite et mon malaise qui devaient être aussi évidents que le nez au milieu du visage, et qu'elle interpréta sans doute comme une réponse négative, la jeune fille crut bon de renchérir, estimant probablement être de bon ton de prendre la défense de mon mari. «Monsieur Delacroix a longuement hésité, ajouta-t-elle. Si vous saviez tout le temps qu'il a pris pour faire son choix! J'espère qu'il vous a plu...» Et patati et patata.

Sincèrement, je ne savais pas du tout de quoi elle parlait. À moins que ma mémoire ne m'ait joué des tours, il ne faisait aucun doute que Julien ne m'avait jamais offert de carré de soie Hermès. Il m'avait bien donné, il y a

douze ans, un fichu Ferragamo acheté à Florence lors d'un de ses voyages d'affaires, mais un carré Hermès, non, ça, jamais.

Dans un effort pour pourvoir de sens ce qui, de toute évidence, ne semblait pas en avoir, mon esprit se mit alors à s'activer. En l'espace d'un éclair, des questions se bousculèrent dans mon cerveau surchauffé. Julien avait-il acheté ce foulard en vue de mon anniversaire devant avoir lieu trois jours plus tard, ou l'avait-il tout simplement acheté pour sa mère, qu'il aimait bien gâter à l'occasion? Mais de tous les questionnements, vous vous en doutez bien, un seul m'importait. Se pourrait-il que *mon* Julien, *mon* mari, l'homme de ma vie, ait fait l'achat de ce mythique carré de soie pour en faire cadeau à Miss Hibiscus?

Oh! madame. Figée sur mes deux jambes devenues soudain si lourdes qu'on les aurait crues coulées dans le béton, quoique aussi tremblante entre les étals de marchandise qu'un chien yorkshire devant le vétérinaire, je m'accrochais à mon petit sac d'emplettes tel un noyé à son sauveteur. Si vous saviez comme je pouvais aisément imaginer la scène, et avec quelle précision je la percevais, *elle*, du haut de sa redoutable vingtaine, tout euphorique de se faire offrir un tel objet de luxe!

Même en écarquillant bien les yeux, même en sursaturant mon regard de la lumière criarde des néons du magasin, voilà que je ne pouvais l'empêcher de se dessiner devant moi, plus vraie que vraie. Dans toute l'impudeur et l'insolence de sa jeunesse, je la voyais exprimer sa reconnaissance à Julien. Penchée en avant, le foulard de soie noué au cou et le visage bordé de chaque côté par la braguette ouverte de mon mari, elle le gratifiait à son tour de l'un des plus grands luxes qui soient, de l'un des plaisirs les plus prisés des amants cinquantenaires et fatigués, c'est-à-dire une fellation purement altruiste, volontaire et appliquée, sonore, propre et sans bavure.

Chapitre 3

En rentrant, je m'empêtrai dans la pile de courrier tout juste livré qui jonchait le sol. Au son de la porte qui ouvrit, Diva se précipita dans le vestibule en faisant cliqueter joyeusement ses griffes dans un son de sténotypiste. Tout en collant sa truffe humide à mes mains occupées à empiler proprement les enveloppes, elle balayait énergiquement de sa queue touffue les lambris d'acajou recouvrant les murs, quémendant ainsi de l'attention et des caresses comme un clochard de quoi boire ou manger. C'était une danse à quatre pattes inspirée par le vif soulagement de voir enfin sa maîtresse de retour, une réjouissance à chaque fois renouvelée comme s'il s'agît de retrouvailles survenues contre toute attente après une très longue séparation.

Au-dessus du son de la radio qui crachotait ses airs latins s'élevaient les remontrances de Carmen, notre domestique qui, du fond de la cuisine, s'en prenait à notre vieille chienne pour avoir piétiné le plancher encore mouillé. Éclairées par le rayon de soleil qui déferlait du puits de lumière jusqu'au sol comme une étroite chute de miel, les petites traces fraîches, semblables à des étampes sur une carte de bingo, se profilaient en effet ici et là sur le carrelage de marbre de Carrare. En brandissant sa serpillière comme s'il s'était agi d'un javelot, Carmen ressemblait, en cette seconde précise, à une guerrière inca prête à charger l'ennemi avec toute la force qu'insuffle la conviction d'être dans son droit. Rougie tant par la colère que par l'exécution appliquée de ses travaux ménagers, on aurait dit qu'elle menaçait d'exploser, et qu'en même temps se brésilleraient sous mes yeux affolés les médailles d'or jaune de la Vierge de Guadalupe attachées à son cou.

En allant jusqu'à la cuisine me verser un thé glacé que j'emportai ensuite jusqu'à ma chambre, j'ajoutai sans remords et même avec un brin de provocation enjouée mes empreintes à celles de Diva, forçant ainsi Carmen à vadrouiller de nouveau le plancher. Jugeant qu'il serait inconvenant de s'emporter contre moi, elle se contenta de soupirer bruyamment avant de

marmonner en espagnol ce qui me semblait être des prières ou des vociférations étouffées traduisant à la fois son mécontentement et son obédience résignée.

Une fois dans mes appartements, j’entrepris de procéder à mes préparatifs de beauté avec un zèle jusque-là encore inégalé. Car il faut bien dire que, même si ma visite au bureau de Julien ne m’avait en rien fourni les réponses propres à me rassurer, même si mon passage chez Holt avait au contraire nourri mes suspicions d’infidélité à son encontre, il était hors de question que je me laisse abattre pour autant et que je cède à la tentation d’abandonner la partie. Déclarer forfait? Non, mais, vous voulez rire! Comme on dit, j’ai du nerf, moi, madame. Et l’insignifiante minette capable de me faire abdiquer devant les ravages de son charme n’est pas encore née.

Advenant que cette Miss Hibiscus en arrive un jour à gagner la guerre nous opposant, il ne serait pas dit que je la perdrais pour avoir fait l’économie de mes armes et de mes ruses. Voilà ce que je pensais en enturbannant mes cheveux d’une serviette éponge avant de me tartiner le visage d’un masque aux vertus de rajeunissement instantané. S’il fallait au bout du compte que j’en vienne à me faire chiper mon mari, ce serait digne et belle. Voilà. Honorable et bien fringuée. Exfoliée, épilée, coiffée. Surtout ne pas ajouter, chez quiconque, le plaisir sadique de me voir repoussante à celui de me savoir dévastée. Quitte à faire scandale. Triste, je veux bien. Mais triste et moche, que nenni. Tant pis pour les ragots.

D’ailleurs, à ce propos, ça ne vous pose pas problème, à vous, que l’on en soit ainsi parvenus à nier au désespoir son droit le plus strict à l’élégance? En ce qui me concerne, je m’explique mal comment la détresse de celui qui se pend à son lustre de cristal de Baccarat à l’aide d’une écharpe Gucci n’arrive au final à émouvoir que bien peu de gens. Oh! Ne protestez pas, pour l’amour du ciel! Et ne prenez pas l’air de celle qui ne voit pas de quoi on parle. Soyez honnête et convenez avec moi que ceux qui sont plutôt forcés d’en finir dans la remise, au fond du jardin, ou sous l’escalier de la cave, en oscillant comme un pendule au bout d’une rallonge électrique, mobilisent au contraire la vive empathie de tous les bien-pensants, aussi engourdis qu’ils soient. Pourtant, en dépit de ce que ses détracteurs peuvent en dire, ma fille, la poursuite de la beauté et de l’élégance n’est pas futile.

Elle est souvent tout ce qui reste à celui qui, même épuisé de se débattre dans l'insupportable abysse de son existence, n'a pas complètement renoncé à voir la lumière. Mort ou vivant. Car la beauté, c'est une promesse. L'une des rares choses, comme l'a écrit Anouilh, qui ne font pas douter de Dieu.

Raison de plus de se demander, tant qu'on y est, pourquoi serait moins consumant qu'un autre l'abîme intérieur de la femme qui prend soin de corriger le tracé de son crayon contour des lèvres juste avant de se flinguer. Ou en quoi serait plus dérisoire le drame de celle qui, soucieuse des détails et grande tenante du ton sur ton, enfile ses gants rouges de chevreau avant de s'ouvrir les veines. C'est à croire, ma chère, qu'il en va des désespoirs comme des bonheurs, c'est-à-dire qu'il s'en fait en version de luxe comme il s'en trouve d'occasion à la braderie de la vie. Non mais, quelle hérésie! Allons donc, personne n'est assez naïf pour avaler de telles couleuvres, pas même la Florentine Lacasse de Gabrielle Roy!

N'empêche, c'est comme s'il ne pouvait exister une telle chose que de souhaiter souffrir ou mourir en beauté et en style, à défaut d'avoir le talent de vivre avec joie et ferveur. Comme si le chic et le spleen logeant à la même enseigne ne constituaient, tout compte fait, qu'un crime de lèse-majesté punissable à grandes volées de mépris et de cinglante indifférence. Pourtant, l'un n'empêche pas l'autre. Ce n'est quand même pas d'hier que le désespoir et la quête de la beauté marchent souvent main dans la main. Sinon, que dire du suicide de Van Gogh, Hemingway ou d'Alexander McQueen qui ont donné au monde tant de splendeur? Et que penser de celui de Nelly Arcan qui, bien que follement superbe, a fait de son obsession du miroir le linceul de son lit de mort?

Oh! là là! Ce serait si facile de dire que la beauté n'est qu'une prison pour les femmes si ce n'était qu'elle est surtout un piège à hommes. Parfaitement, vous m'avez bien comprise. La beauté est un redoutable piège à cons universel dans lequel les hommes de tout âge et de toute classe sociale finissent par tomber. Car, obnubilés par le magnifique petit cul de la nymphette sur lequel ils cherchent à mettre la main, ceux-ci en oublient souvent de prendre garde où ils mettent les pieds. Franchement, avouez qu'on en rirait si tout ça n'était pas si pathétique.

Regardons les choses en face. Depuis la nuit des temps, les hommes se font amis des moches et baisent les jolies, ce n'est un secret pour personne. Et il arrive même que, obéissant à leur impérieux désir pour des Vénus venues d'on ne sait où, ils quittent femme et enfants pour une vie nouvelle remplie de passions enivrantes qu'ils ont la jobardise de croire renouvelables à l'infini. Mais la vérité, c'est qu'en suivant fixement la direction dans laquelle pointe leur glorieuse érection, ces hommes ont toutes les chances d'oublier que la beauté ne dure que ce que dure un clin d'œil.

Du même souffle, ils peuvent aussi perdre de vue ce qui est écrit dans le ciel: l'objet de leur appétence leur fera un jour à coup sûr faux bond. Car en subissant inexorablement, comme toutes les autres avant et après elle, les affres du tarissement hormonal à qui elle devra l'affaissement de son ovale, l'épaississement de sa taille, la débâcle de ses seins et quelques révoltants poils au menton, en plus d'autres calamités que le manque de temps m'empêche d'énumérer ici, la pauvre femme finira par trahir le serment d'éternité que la beauté de sa jeunesse avait solennellement prêté.

Rassurez-vous, je ne suis pas plus que quiconque d'avis que tout cela soit très réjouissant. Seulement, ce que je dis, c'est qu'une femme clairement informée des rouages de la psychologie masculine ne peut se targuer d'ignorer les règles du jeu. Elle doit reconnaître que la balle est *toujours* dans son camp. Malheur à celle qui tente de défier ces lois naturelles ou qui croit que son couple y échappera. En d'autres mots, tant pis pour l'évaporée qui néglige sa repousse ou qui nie les pouvoirs pourtant si salvateurs d'un maquillage soigné, quelle que soit l'heure du jour et parfois même de la nuit. Laissez-moi vous dire que celle-là risque gros. Gros comme de finir ses jours seule dans un haut de duplex à Anjou ou, pire, dans un demi-sous-sol à Verdun. Surtout, n'allez pas vous imaginer que je parle à tort et à travers. J'en connais à qui c'est arrivé.

Et la beauté intérieure, dans tout ça? Bah! C'est important, bien évidemment, mais comme le disait l'humoriste Michèle Bernier, l'autre soir dans un sketch à la télé, «en boîte de nuit, si t'as pas la beauté extérieure, tu bois toute seule.»

Ça résume assez bien.

Bon. Pas la peine de me jeter ce regard ahuri. J'admets que ma vision des choses ne me permettra jamais de prétendre au titre de grande féministe du siècle. Si ça se trouve, j'ai plus de chances de remporter le prix citron des organisations en lutte contre le culte de l'apparence et dont le si lamentable credo «Aime tes défauts» ne cesse de condamner les femmes en quête de perfection physique. Pour être franche, tout ceci ne me fait ni chaud ni froid. En clair, ma chère, je m'en tape. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à vouloir rectifier les quelques ratés esthétiques d'un Dieu créateur dont on devine bien, rien qu'à regarder déambuler les passants dans la rue, qu'il connaît, comme tout le monde, son lot de mauvais jours. Après tout, qui peut se vanter d'avoir le compas dans l'œil dix fois sur dix?

Cela dit, je me fiche pas mal d'être exclue du cercle d'une bande de dépenaillées aux pieds calleux de paysanne. Car s'il y a une chose dont je puisse me vanter d'être absolument certaine – et croyez-moi, il y en a peu – c'est bien qu'être boudée et ostracisée par un cheptel de frustrées, beuglant à tout vent des revendications anticoquetterie, est assurément la meilleure chose qui puisse arriver à une femme digne de ce nom.

Mais je sens que je m'éloigne, là. Comme ils disent avec préciosité dans les salons d'intellos, je digresse. Alors que l'essentiel, au fond, tient en peu de mots: si vous pensez que j'aie pu un seul instant imaginer que mon Julien ne pourrait jamais être homme à succomber aux attraits de la beauté et de l'élégance d'une autre que moi, vous n'y êtes pas du tout. Un homme bien sous tous rapports reste un homme. Cela fait partie des faits immuables de la vie qu'on doit avoir la sagesse d'accepter. Je peux donner l'impression de n'être qu'une tête de linotte, comme ça, surtout en ce moment où les apparences jouent manifestement contre moi. Mais qu'on se détrompe au plus vite. Je suis en fait douée du plus plat pragmatisme. Ce qui ne m'empêche pas de savoir mettre en application les plus extravagants stratagèmes de séduction.

D'où ce désir obsessif qui me tenaillait, tandis que je marinais dans la baignoire de granit en cet après-midi de préparatifs pour le bal, d'éclipser la – de plus en plus – indubitable maîtresse de mon mari. Assaillie par l'eau fumante qui relançait sans crier gare mes bouffées de chaleur avant-

courrières de ménopause, j’extirpais lourdement tantôt un bras, tantôt une jambe, pour goûter avec délice à la fraîcheur de la climatisation.

Le sel d’Epsom, que j’avais pris soin d’épandre copieusement dans un geste semblable à celui de l’illustre Semeuse d’Oscar Roty, commençait son habile travail de détente et ajoutait du lest à mes membres déjà appesantis. Mes petits seins, striés de veines violacées sous l’action vasodilatatrice de mon immersion, ondoyaient, aurait-on dit, comme des méduses. Nonchalamment, j’en supputais d’une main la texture et la consistance, sans doute à la recherche inconsciente de quelque inquiétante anomalie ou d’un signe de progression de l’affreuse ptose qui allait tôt ou tard les transformer en chaussettes vides.

Lorsque je redescendis à la cuisine, j’étais propre comme un sou neuf, aussi scintillante que de l’argenterie fraîchement fourbie. Débarrassée par le gant de crin de mes cellules mortes jusqu’à la toute dernière, parfaitement autobronzée et parfumée, je jouissais du confort que doit sûrement éprouver la vipère qui, laissant derrière elle sa vieille peau sèche et racornie, se dandine comme une coquette dans la nouvelle. Je peux dire sans craindre d’exagérer qu’en passant devant eux, j’offrais aux miroirs du rez-de-chaussée très belle matière à réflexion, tout altière que j’étais dans mon pourtant modeste peignoir de coton.

Cela était d’ailleurs d’autant plus vrai que je n’étais pas peu fière de ce que mon nouveau postiche m’avait permis de réaliser malgré ma chevelure de nature plutôt chenue et anémique. Moi qui avais cru devoir renoncer une fois pour toutes aux mises en plis bouffantes et volumineuses que j’ai depuis toujours trouvé si séduisantes, voilà que j’étais enfin coiffée comme Marie-Hélène de Rothschild telle qu’elle apparaît sur une photo de 1973 en compagnie de Salvador Dalí et de Yul Brynner, un soir de première au Lido. Transportée par ma joie de ressembler en cet aspect à la célèbre baronne, je poussai même le parachèvement de mon plagiat capillaire jusqu’à fixer dans mes mèches noisette une jolie broche art déco diamantée que j’ai reçue des parents de Julien à l’occasion de notre mariage, et que je me plais encore aujourd’hui à voir comme un symbole de bienvenue dans la famille Delacroix.

Il était donc plus de seize heures trente et Carmen avait regagné ses quartiers d'où s'échappaient, enroulés l'un autour de l'autre comme les brins d'un fil olfactif, des fumets de grillades et des parfums de fleur d'oranger. Ce n'est qu'une simple garçonnière au sous-sol de la maison, vous savez, rien d'autre qu'une petite suite confortable où s'entassaient depuis douze ans les tapis de sisal, les couvertures bigarrées, les urnes de terre cuite et les salamandres miniatures en bois sculpté. Bref, une petite campagne mexicaine tenant sur cinq mètres carrés, destinée à rappeler à Carmen ce pays où elle a laissé un mari violent, quatre jeunes frères et sœurs et une mère vieillissante indélogeable de la ferme familiale. Un lieu où, repotée comme une plante, Carmen comprime toutes ses racines et tient la tête haute autant qu'elle peut.

Sauf exception, je ne me suis jamais aventurée dans ce repaire, estimant que mon territoire s'arrête sur le seuil. Depuis toujours, quand je dois m'entretenir avec Carmen, je l'appelle à l'interphone, ou s'il est passé vingt et une heures, je gratte discrètement comme un chat au chambranle de sa porte. Après tout, on dira ce qu'on voudra, chacun a droit à son intimité. Même les servantes. Bien que certains de mes voisins ne soient pas de cet avis dans le quartier. Eh bien! oui, c'est un fait. Si je ne craignais pas tant d'être accusée de clabaudage, je pourrais même vous donner des noms, là, tout de suite, sans qu'il me soit nécessaire d'y réfléchir très longtemps. Des noms qui vous jetteraient en bas de vos bottes, soit dit en passant. L'abus de pouvoir, ma fille, il n'y a pas qu'en politique ou dans le monde des affaires que ça se pratique. Vous seriez surprise de ce qui se commet derrière les portes closes de certaines résidences.

Mais ça suffit. J'en ai déjà trop dit.

* * *

Toujours est-il que Julien rentra du bureau vers dix-huit heures, au moment même où je finissais de me glisser dans ma magnifique robe de crêpe marocain, et juste avant que je n'aie eu le temps d'enfiler l'horrible gaine destinée à lisser la surface grenue de mes fesses et à gommer toute trace d'embonpoint. Je vous avouerai que, dans un optimisme désolant de naïveté, j'avais bien cru un instant pouvoir m'en passer. Mais une fois

habillée, un simple coup d'œil dans le miroir avait suffi à me convaincre du contraire.

Visiblement éreinté par une journée qui avait tout l'air de lui avoir demandé plus qu'il n'était en mesure de donner, mon mari affichait quelques ombres inhabituelles sous les yeux. Il passa un court moment à la salle de bain d'où émanèrent des bruits usuels de chasse d'eau et de robinetterie. Puis il retira sa cravate avec la frénésie et le soulagement d'un pendu qui vient à bout de son nœud et enleva ses chaussures avant de se laisser choir lourdement sur le lit, blanchi comme un cheval fourbu, pour parler comme Léo Ferré. Il resta comme ça quelques minutes à bayer aux corneilles, allongé sur le dos, les bras repliés sous la tête et le regard perdu dans le vide laiteux du plafond, son smoking soigneusement étalé à ses côtés tel un jumeau inanimé.

Quand j'apparus devant lui, il se dressa prestement sur ses coudes comme pour ne rien manquer de la vision que je lui offrais des résultats de mes efforts. «Allez, fais voir» me dit-il, mi-suppliant, mi-impératif, tout en suggérant d'un mouvement circulaire de la main que je tourne sur moi-même, question de lui permettre de bien apprécier ma tenue. «Bon sang! fit-il admiratif. Tu m'étonneras toujours. Et de qui est cette merveille?» demanda-t-il pendant que je priais tous les saints pour qu'il ne décèle pas les mortifiantes et disgracieuses petites rondeurs de mon derrière.

«Valentino», répondis-je tout en me délectant du regard ébahi de Julien, consciente de marquer alors des points par dizaines. «Bien sûr! s'exclama-t-il tout de go. Comment n'y ai-je pas pensé? C'est d'une telle évidence! La féminité des lignes, la coupe, les détails... Y a pas à dire, c'est du grand Garavani, ça, madame!» Puis, l'œil égrillard, il approcha la main pour joindre une pure délectation tactile à son ravissement visuel. Attentif, il apprécia le poids et la souplesse de la soie en laissant traîner ses doigts dans les vagues onduleuses que formait le savant drapé. D'un geste sans équivoque qui produisit un bruissement délicat et subtil, il faufila son index dans l'ouverture stratégique qui longeait ma jambe, donnant ainsi le coup d'envoi aux ébats qui nous ont fait manquer, ce soir-là, à notre devoir de ponctualité.

Parti en quelque sorte pour la gloire et ne se souciant pas le moins du monde des gâchis esthétiques que risquait de provoquer chez moi sa pulsion soudaine et intempestive, Julien, qui se tenait maintenant debout, laissa tomber son pantalon tout en me retournant comme une crêpe contre le mur, puis troussa ma robe jusqu'à la taille avec empressement. Mon postiche s'en retrouva soudain tout ébranlé malgré les solides épingles à cheveux destinées à le garder en place. Seigneur! Ai-je vraiment besoin de vous dire avec quelle ferveur j'ai remercié le ciel à ce moment précis de n'avoir pas eu le temps de revêtir ma gaine? Car il y a des ruses qu'une femme doit garder strictement pour elle et dont aucun mari, en aucune circonstance, ne mérite d'être informé.

Ça va, ça va, ne me regardez pas comme ça, jeune fille. Vous n'êtes tout de même pas sans savoir que ces couples qui partagent tout au nom de la sacro-sainte intimité finissent par en pâtir. Les pipis, les cacas – il faut bien appeler les choses par leur nom! – les séances de décoloration des poils superflus ou les sessions d'extraction de comédons, qui sont malheureusement le lot quotidien et incontournable de chacun d'entre nous, sont en fait des tue-l'amour.

Parfaitement. Le répugnant taillage des ongles d'orteils qui nous oblige à tant d'humiliantes positions, l'utilisation de la soie dentaire, le port de la gaine – justement –, ou l'usage des rouleaux chauffants – par exemple –, font tous partie d'un jardin secret qui doit à tout prix le rester. L'amour se nourrit de mystère, on ne le dira jamais assez; il ne survit pas longtemps à l'étalage des preuves accablantes de notre pauvre condition humaine. Votre génération tend à l'oublier.

Et le fait qu'aucun endroit précis n'ait été conçu au château de Versailles pour relâcher ses sphincters à l'abri des regards – ce qui obligea longtemps ses occupants à y produire leur petit cadeau le long des corridors –, ne nous permet en rien de cautionner les nombreux accrocs d'aujourd'hui à la plus élémentaire décence hygiénique. Les habitudes du prince de Condé, par ailleurs, dont on dit qu'il n'était pas le moins du monde embarrassé de recevoir ses amis sur *sa chaise de commodités*, ne constituent pas un meilleur argument pour ennoblir nos dégoûtantes fonctions biologiques. Après tout, ce n'est pas parce qu'il est impossible d'échapper aux réalités

de notre corps que nous sommes pour autant justifiés de les donner en spectacle. Ça ne vous tuera pas d'avoir au moins l'élégance de faire comme si. Car après tout, si personne n'est jamais témoin de l'utilisation que vous faites du cabinet, vous avez le beau jeu. Bien malin, en effet, celui qui peut alors affirmer *hors de tout doute* que des besoins organiques vous obligent à en faire le même usage que le commun des mortels.

Nous nous tenions donc là, dans la chambre, appuyés contre le mur. Julien était, aurait-on dit, soulé par la douceur de l'étoffe remontée sur ma croupe, au point de s'en frotter les cuisses et le sexe avec une volupté peu commune. Du poids et de l'ampleur de sa poitrine qui se déployait sur mon dos, il m'astreignait à une immobilité presque absolue à laquelle je consentais sans rouspéter. La voix rauque et le souffle court, il n'avait de cesse de plonger son visage dans les falbalas des manches de ma robe tel un pélican piquant du bec dans les flots écumeux de la mer. C'est au bord de la suffocation, le front humide, le visage congestionné et les narines frémissantes qu'il en émergeait ensuite, comme en proie à une transe vaudou.

Toute cette précipitation n'était pas sans me rappeler notre nuit de noces où, n'en pouvant plus d'attendre, Julien m'avait prise par-derrière sitôt le seuil de la chambre d'hôtel franchi, sans même me laisser le temps de retirer ni ma robe de dentelle ni mes escarpins de satin. Trouvant à l'aveugle et tant bien que mal le chemin de mon sexe, il y avait enfoncé le sien sans plus de préambule pour finalement s'abandonner à l'extase en moins de temps qu'il en fallut pour crier mon nom. Je me souviens que tout cela m'avait laissé un sentiment merveilleusement apaisant, celui de la certitude d'être aimée et follement désirée par un homme dont j'avais déjà besoin autant que de l'air qu'on respire. Les cheveux en bataille et les crinolines en désordre, je me repaissais de la joie orgueilleuse de me savoir désormais mariée à cet homme si enfiévré. Je me souviens que, ayant roulé mollement sur le côté comme un animal mort, Julien s'était mis à roupiller du sommeil du juste, la braguette ouverte et le nœud papillon tout de travers, pendant que les profondeurs caverneuses de mon corps dégorgeaient, par longues coulées visqueuses, sa semence que je me rappelle très distinctement chaude et abondante.

Nous étions donc près de vingt-trois ans plus tard, en pleins ébats, quelques minutes avant le bal annuel. Et pour tout dire, l'extrême excitation de mon mari le métamorphosait complètement. Il était entré dans notre chambre auréolé de la distinction et de la noblesse qui le rendent aux yeux de tous si digne et si différent des autres, pour s'y transformer, à la vitesse de sa turgescence, en une espèce de bête gémissante à mi-chemin entre le loup-garou et l'étalon sauvage.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Les yeux clos, Julien m'apparaissait manifestement seul en son stupre, au milieu de ces fantasmes inavouables et glauques auxquels ont recours tous les hommes pour assurer la hardiesse de leur sexe. Tandis que ses coups de reins me secouaient comme un pommier, je savais pertinemment mon mari occupé à ressortir des arcanes de sa mémoire les milliers d'images confondues qui peuplent son cerveau. Surgissant en vrac, c'était, j'en étais sûre, des images datant de l'enfance.

Comme celles dont il se régalaient quand, enfermé dans les toilettes pour ne pas risquer de s'attirer les hauts cris scandalisés de sa mère et de sa sœur, il tournait de la main gauche les pages de la section lingerie féminine du catalogue Eaton, laissant la droite s'activer dans son sous-vêtement. À moins qu'il n'ait plutôt été assailli par ces autres réminiscences mettant en vedette la jolie gouvernante de ses années d'adolescence. Parce qu'il faut que vous sachiez que, dissimulé derrière les barreaux de l'escalier de bois menant à la chambre de bonne, Julien avait un jour surpris la séduisante domestique de sa famille à attacher ses bas de soie à ses jarretelles sur la peau claire de ses cuisses, ce qui laissa entrevoir juste assez de la petite culotte de la belle pour le faire vaciller, puis dégringoler de plaisir jusqu'au rez-de-chaussée dans un boucan terrible.

Bon. Nous partagions là Julien et moi un moment on ne peut plus sulfureux, je veux bien l'admettre. Mais vous auriez tort de vous imaginer que je tirais de tout ce pelotage et de toute cette abondance de sueurs une infinité de plaisirs. Franchement, si vous voulez tout savoir, j'étais bien trop occupée à jouir de l'immensité de mon pouvoir, en cet instant précis, pour stupidement tout gâcher en me laissant aller à jouir tout court. L'orgasme, j'en ferais bien mon affaire en temps opportun, me dis-je. Pour l'heure, ma

priorité était de savourer sans mélange le pinacle du véritable plaisir féminin qui consiste à prendre la pleine mesure de l'assujettissement d'un homme qui, prêt à toutes les compromissions pourvu que vous lui permettiez de vous niquer jusqu'à l'asthénie, se laisse tenir par les couilles au sens propre comme au figuré.

Mais il n'y avait pas que ça. Car enfin, expliquez-moi comment j'aurais pu, quand on y pense, m'abandonner à Julien en toute quiétude quand le spectre de Miss Hibiscus occupait depuis deux jours tout l'espace et toutes mes pensées. Parce que c'est bien un fait, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette *autre* dont l'existence m'apparaissait de plus en plus indubitable.

Franchement, est-il possible à une épouse normalement constituée, alors qu'elle est convaincue d'être cocue, de voir le sexe de son mari sans l'imaginer dans la bouche de sa maîtresse, d'observer ses mains larges et puissantes sans les voir parcourir le corps de sa rivale. Je voudrais bien qu'on m'explique, à la fin, comment une femme trompée peut arriver à savourer les baisers de son homme tout en sachant que, dès qu'elle a le dos tourné, il pose aussi ses lèvres sur celles de son illégitime amante. Savez-vous que, l'autre jour, lorsque Julien a délicatement humecté de sa langue la bordure précollée d'une enveloppe, je n'ai pu m'empêcher d'y voir une amorce de cunnilingus?

Que voulez-vous que je vous dise? Malgré toutes mes précautions d'épouse attentive, tout portait à croire qu'une intruse avait fait son apparition dans notre maison. Depuis que j'avais découvert son satané tube de rouge à lèvres, elle réglait le temps, ponctuait les heures, les minutes et les secondes, dirigeait tout sans même avoir besoin d'être présente. Ce qui prouve qu'une maîtresse n'a même pas à se glisser entre les draps de votre lit conjugal pour vous en imposer l'odieux partage avec elle. Il lui suffit de cesser d'être improbable pour devenir toute-puissante. La garce est alors comme un fantôme qui occupe les lieux, traverse les murs, vous tire du sommeil en sursaut la nuit, vous laissant la nuque moite et le cœur en cavale. Invisible, mais omniprésente. Inconnue, mais au fond affreusement familière, puisqu'au cœur de tous les gestes de beauté quotidiens que vous posez dans l'espoir de la battre à plate couture au grand duel de l'amour.

Puisque vous me demandez mon avis, les maîtresses ne sont que de pitoyables squatteuses. Elles confondent droit de passage dérogatoire et permis de résidence.

Au pire de ma petite crise d'insécurité, je sus tout de même assez vite me ressaisir. Quand mon cœur coule à pic, il n'y a rien comme la raison pour lui jeter la plus efficace des bouées. Croyez-en mon expérience, lorsque ressentir vous tue, c'est toujours l'acte de penser qui vous évite de rendre l'âme. Aux dernières nouvelles, *je pense donc je suis*, ça n'a quand même pas été écrit par un crétin, que je sache. Prenez ça en note et relisez-le quand les redoutables et gluantes émotions forceront vos défenses pour chercher à vous engloutir. Si vous commettez l'imprudence de laisser monter leur voix, elles pourraient bien finir par avoir votre peau.

Donc, en m'accrochant à l'idée que, quoiqu'il en fût en ce moment précis où Julien éprouvait tant de plaisir qu'il en oubliait même ma présence, je tenais là ma vengeance. Oui madame. Et quelle vengeance! Mon mari ne me faisait-il pas l'amour avec la même ferveur qu'il y a vingt-trois ans? Ne me démontrait-il pas là toute la pérennité de l'ardeur de ses sentiments? Ne me donnait-il pas ainsi toutes les raisons de croire que les années n'avaient en rien altéré la solidité de mon empire au sein de notre mariage?

Je me demandais bien, toute requinquée que j'étais par cette prise de conscience, si Miss Hibiscus allait pouvoir en dire autant quand les feux de la nouveauté se seraient éteints et que l'habitude émousserait ses charmes aux yeux de Julien. Le défi du désir réside dans sa durée. Pas dans sa fulgurance. Pensez-y quand vous tiendrez dans votre main la hampe gaillarde de votre petit ami. La question n'est pas tant de savoir si votre *sexe appeal* a le pouvoir de transformer le membre de votre homme en un arceau de chair prêt à rompre. Non. Le tout consiste plutôt à savoir ce qui restera de la promptitude et de la vigueur de ce garde-à-vous quand les années auront passé, emportant avec elles la fraîcheur de votre corps, la précision de vos contours et les emballlements propres à l'amour naissant.

Le fait est que vous ne pourrez vraiment crier victoire, ma belle, que lorsque votre compagnon continuera de pointer vers le nord tel une boussole malgré l'implacable migration vers le sud de vos principaux continents sexuels.

Rien ne me déplâit autant que de le reconnaître, mais les hommes ont tendance à se fatiguer d'une femme comme ils se lassent d'une automobile. C'est un fait. On n'y peut rien. Comme un chant de sirènes, les nouveaux modèles les appellent irrésistiblement au changement. C'est aussi bête que ça. Bon, il s'en trouvera toujours pour vouloir le beurre et l'argent du beurre. Ceux-là se baladent en ville dans une rutilante voiture sport destinée à les convaincre qu'ils sont encore jeunes, et laissent bien à l'abri dans le garage leur beau modèle ancien qu'ils astiquent dans leurs temps libres et conduisent lors d'occasions spéciales. À moins, bien sûr, que ce ne soit le contraire.

Quant à la question qui tue, à savoir laquelle de leurs voitures ces hommes préfèrent, je ne sais pas trop quoi en penser, pour parler bien franchement. L'amour et l'attachement que l'on éprouve pour nos objets précieux nous commandent-ils d'en faire une économie d'usage ou, au contraire, une utilisation fréquente? C'est une réflexion qui mérite qu'on s'y arrête, non?

En ce qui me concerne, j'avoue porter rarement mes chaussures favorites. De peur de les abîmer, d'une part, et aussi par souci de ne pas effriter le plaisir exquis que la parcimonie ajoute à la joie vaniteuse de les chausser. De quoi se demander, finalement, si les femmes ne devraient pas croire leurs infidèles de maris lorsqu'ils affirment, une fois leur incartade mise au jour, que leur liaison avec une minette de vingt ans n'a aucune importance. «Tu sais bien que c'est toi que j'aime! lancent-ils dans un mélange de grandiloquence et de contrition. Tout ça n'est qu'une histoire de sexe qui ne veut rien dire.»

À ma connaissance, aucun psy ne s'est jusqu'à ce jour penché sur ce sujet délicat, alors que la compréhension d'une grande partie de la psychologie des couples en dépend. Les hommes ne viennent pas de Mars et les femmes de Vénus, comme on se plaît à le faire croire. Les hommes viennent du Salon de l'auto et les femmes de chez Louboutin.

Pourquoi chercher midi à quatorze heures?

* * *

Au bout du compte, le sperme ne gicla pas. Maculant ma robe blanche d'une petite flaque visqueuse, celui-ci se répandit du même coup sur la chair fine de l'entrée de mon sexe en s'écoulant plutôt paresseusement comme de la béchamel renversée, accompagné d'un râle profond et graveleux sorti tout droit des origines de l'humanité. J'eus immédiatement une pensée amusée pour Monica Lewinsky avant de paniquer devant l'ampleur de la catastrophe.

Pendant que Julien reprenait son souffle en même temps que ses esprits, je filai à l'anglaise dans la salle de bain pour tenter de m'y recomposer une image présentable. À l'aide du tranchant d'une lime à ongles de métal, je raclai autant que possible la petite nappe poisseuse qui gâchait ma robe et j'épongeai d'un tampon de ouate ce qui en restait en croisant les doigts pour que le persistant cerne jaunâtre disparaisse en séchant.

Dans son smoking impeccable confectionné sur mesure, Julien faisait maintenant les cent pas dans la cuisine pendant que je m'activais à réparer un par un les terribles dommages qu'un petit dix minutes de sexe avait réussi à engendrer. Je réarrangeai en vitesse ma coiffure en abusant de mon fixatif, tentant ainsi de discipliner les mèches de cheveux que les coups de boudoir répétés avaient fait sortir de leur droit chemin. J'appliquai une bonne couche de gloss sur mes lèvres puis un tantinet de poudre sur mon front. Après quoi j'enfilai enfin ma gaine dans l'espoir d'améliorer cette pagaille qu'était devenu mon look pourtant si soigné avant que la perversion du marquis de Sade ne descende sur Julien comme le Saint-Esprit sur Jésus dans *Le Baptême du Christ* de Verrocchio.

Rien n'y fit. Quelque chose dans mon apparence rappelait celle d'une jolie porcelaine aux morceaux recollés. Si tout était bel et bien à sa place, il manquait de toute évidence au résultat final une légèreté, une homogénéité, un achèvement capable de faire croire que cette perfection dans l'allure m'était aussi naturelle que de respirer. Bref, les retouches d'urgence, quoique indispensables dans les circonstances, avaient manifestement fait basculer l'ensemble de l'œuvre du côté de l'excès. Voilà. Tout ça sentait maintenant l'effort à plein nez.

«Les femmes font les pires folies pour allumer une passion et prennent la fuite devant l'incendie.» Ce n'est certainement pas ce que je suis sur le

point de vous dire qui ferait changer d'avis la duchesse d'Abrantès qui – entre vous et moi – n'avait pas tout à fait tort. Eh bien! oui. Même si on nous reproche d'être aussi compliquées qu'une montre de Gérald Genta, nous, les femmes, sommes en fait bien plus simples que nous ne le paraissions. Il ne faudrait surtout pas tout confondre, vous savez. Ce n'est pas par méchanceté, et encore moins par couardise que nous laissons parfois les hommes se consumer seuls dans le brasier que nous avons allumé de nos charmes à leur intention.

C'est que, pour nous, quand le désir s'est énoncé dans les règles de l'art, c'est-à-dire que les bons mots ont été correctement prononcés sur le ton qui convient et que l'intention libidineuse derrière l'amorce d'un geste ne fait aucun doute, il arrive très souvent que son complet assouvissement devienne alors carrément superflu. Pour parler en termes clairs, disons que le simple fait de ressentir l'ardente convoitise de Julien aurait suffi, ce soir-là, à tenir mes suspicions d'infidélité en respect, à me rassurer sur mon pouvoir de séduction et sur son attachement. Nul besoin d'un décoiffage massif ou d'un tel brasse-camarade pour m'en convaincre davantage.

Sincèrement, il ne m'en aurait pas fallu plus pour alléger mon cœur au point de lui donner des ailes. Et puis, il faut aussi dire que si chacun se sentait dans l'obligation de satisfaire ses désirs dès qu'ils se manifestent, où irait le monde, je me le demande. Dans l'état actuel des choses, nous voilà bien forcés d'admettre que la retenue et la patience, pourtant si émouvantes, ont malheureusement perdu leurs lettres de noblesse. Il n'y en a plus que pour le fameux ici et maintenant. Baisez maintenant, payez plus tard.

La vérité, c'est que le moment choisi par Julien pour me culbuter contre le mur de notre chambre me semblait loin d'être idéal. Pas que je ne me sois pas sentie honorée par son désir, n'allez surtout pas vous mettre pareille idée en tête. Non. Mais à vous, je peux bien le dire, j'aurais nettement préféré qu'il se jette sur moi à la fin de la soirée quand, une fois rentrés du bal, l'état de ma coiffure, la fraîcheur de mon maquillage et de ma robe importeraient beaucoup moins. Mais que peut-on vraiment en dire, sinon qu'une femme doit parfois se montrer bonne joueuse et faire contre mauvaise fortune bon cœur. Si vous soupçonnez votre mari d'infidélité, ce n'est certainement pas le moment de faire la fine bouche ou de lui refuser

vos faveurs. Bien au contraire. Même si vous devez en payer de votre confort ou de votre amour-propre. Et parfois même de votre dignité.

Car s'il est vrai que vous avez en tout temps le choix des armes, vous n'avez pas toujours, en revanche, le luxe de décider des moments où l'occasion vous sera donnée de redorer votre blason et de faire une deuxième bonne impression. Autant vous faire à l'idée. Il serait donc sage d'attraper au vol ces opportunités et de vous en accommoder au lieu de jouer les vierges offensées. Faire des chichis pourrait vous coûter très cher, vous savez. J'admets volontiers que c'est parfois difficile à croire, mais il faut reconnaître que toute humiliation recèle aussi son lot de bénédictions. Tout dépend de votre degré de motivation à y survivre, évidemment. Vous verrez, la vie ne manquera pas de vous enseigner que ravalier votre sens de l'honneur, à un moment donné ou à un autre de votre existence, pourrait bien être la seule solution constructive à considérer.

Si vous ne me croyez pas, allez demander à mon amie Gina comment elle a formidablement tiré profit de la nouvelle requête de son mari qui, au lit, n'avait cessé de la supplier d'accepter de recevoir la fessée. Bon. Il faut dire que c'est une pratique dont la seule évocation suffisait à jeter Gina dans un sentiment de honte et de dégoût. Voilà qui, d'emblée, ne prédispose guère une femme à s'y adonner avec légèreté, on en conviendra.

Mais plus que cette répulsion naturelle envers la claque sonnante, les soupçons de Gina concernant la source de la nouvelle propension de son mari achevaient de l'horrifier. Convaincue que son homme y avait été initié par les nombreuses jeunes filles aux mœurs éventées avec qui elle savait qu'il se rendait coupable d'adultère, Gina n'éprouvait en rien le désir d'adoucir ses positions. À ses yeux, il s'agissait là de fantaisies sexuelles de bas étage partagées avec de pauvres petites lolitas sans foi ni loi, instruites des choses du sexe à même des DVD pornos cueillis au Salon de l'amour et de la séduction. Des cocottes de Grand Prix, si vous voyez ce que je veux dire qui, boudinées dans des jeans blancs et juchées sur d'affreuses échasses à 69,99\$, acceptent de passer aux choses sérieuses en échange d'un double martini ou d'une simple flagornerie dans une chambre moche et défraîchie d'un hôtel cheap de la rue Mountain.

Gina reconnaît que, pour acquiescer à la demande de son mari, elle a bien sûr dû piétiner son sentiment d'indignation et prendre sur elle. Mettre de côté la mortification où la plongeait le fait de devoir calquer ses consentements sur ceux de ces piètres émules de Claudia Schiffer afin de sauver son mariage. Comme on dit, il faut ce qu'il faut. Surtout quand on sait que tout homme ira chercher ailleurs ce qu'on lui refuse à la maison.

Que voulez-vous? Il faut parfois faire fi des détails au profit du plan d'ensemble.

Tout ça pour dire que, tout aussi révoltée qu'elle puisse avoir un jour été devant l'idée même de la fessée, Gina ne manque aujourd'hui pas une seule occasion de dire à qui veut l'entendre qu'elle en retire des bénéfices concrets loin d'être négligeables. Depuis qu'elle laisse s'abattre à répétition sur son arrière-train la main lourde et vigoureuse de son mari, elle jure que sa cellulite a nettement diminué. Si, si. Vous admettez qu'un nouveau popotin tout revampé, pour pas un sou, dans le confort de son foyer, ce n'est tout de même pas à dédaigner. Comme quoi les outrages qu'on s'inflige à soi-même peuvent avoir du bon en offrant des compensations qui, soit dit en passant, ne viennent pas toujours d'où on les attend.

Mais où en étais-je? Ah! oui, le bal. Nous sommes donc arrivés juste au moment où les convives prenaient place à table. Notre entrée n'en fut que plus remarquée, ce qui aggrava mon embarras d'afficher sur ma tenue cette foutue tache qui, en séchant, n'avait rien perdu de sa flagrance. Notre table était située en plein centre de la grande salle, tout près de la piste de danse, ce qui nous obligea à traverser la moitié de l'assemblée pour nous y rendre. Julien marchait comme un coq. La poitrine gonflée, il assumait avec un sans-gêne surprenant le poids des regards qui se tournaient sur notre passage. Tandis que je faisais tout en mon pouvoir pour cacher les reliquats de nos ébats qui s'épalaient sur ma robe, mon mari semblait pour sa part ne pas s'en soucier le moins du monde.

Quoi qu'il en soit, en collant stratégiquement à moi ma minaudière de cristal afin d'empêcher quiconque de repérer l'affreuse salissure, j'arrivai au bout du compte à goûter pleinement à la sensation enivrante de marcher au bras de Julien. Après ces deux jours de doutes et de suspicions, après toutes ces heures à craindre l'évaporation de mon statut social, voilà qu'en

me laissant publiquement m'afficher à ses côtés, celui-ci me redonnait enfin foi en mon identité. Pour tout vous dire, il n'a fallu que cette toute petite minute que nous avons mise à atteindre notre table pour que se suspendent momentanément les pires scénarios que la peur d'être cocue m'avait poussée à élaborer.

Trêve de soucis. Oasis de calme. Le cœur léger, portée par les éloges de mon mari, voilà que je redevenais quelqu'un. Par le seul pouvoir de son regard amoureux, Julien chassait mes anxiétés, gonflait mon assurance, redonnait à mon existence tout son sens. Accrochée à son bras devant toute la foule rassemblée, je revêtais à nouveau le manteau de ma dignité et je reprenais vie. Jusqu'à preuve du contraire, j'étais bien Florence Delacroix, l'épouse aimée et *désirée* de l'illustre Julien Delacroix. Et j'avais sur ma robe, moi, madame, une souillure pour en attester. Une auréole disgracieuse qui, dans les circonstances, était soudain devenue un trophée au lieu d'une calamité. Miss Hibiscus, en admettant qu'elle existât, n'avait qu'à bien se tenir.

Nous avons salué, comme il se doit, les autres convives qui ne manquèrent pas de se montrer intimidés par la présence de Julien, dont le magnétisme et la réputation ont toujours eu l'heur de déstabiliser n'importe qui. Les femmes baissèrent les yeux en serrant sa main tendue vers elles, tandis que les hommes offrirent la leur, moite et molle de nervosité, en balbutiant des politesses maladroites presque ridicules. Bref, tout le monde était dans ses petits souliers sauf ce crétin de banquier, ce plouc de première que certains affirment voir traîner complètement ivre, certains jeudis soirs, au bar d'un restaurant plus réputé pour les cuisses de ses serveuses que pour celles de ses canards confits.

Il faut savoir que ce prétendu grand financier, reconnu pour ses frasques et ses goûts discutables en matière de femmes, a divorcé d'une épouse qui, autrefois jolie et avenante, est devenue complètement neurasthénique. Les commissures de la pauvre femme, tirées vers le bas par l'inéluctable attraction terrestre ainsi que par celle qu'ont toujours constituée pour son salopard de mari les traînées en tout genre, trahissent depuis longtemps sa profonde mélancolie et le poids de ses amères déceptions conjugales.

Avec son regard de chimpanzé dénué de toute intelligence, ce haut dirigeant de la finance dont on n'ose même pas imaginer ce qui lui vaut d'avoir obtenu ce poste, regardait Julien droit dans les yeux en le tutoyant grossièrement comme s'ils avaient gardé les cochons ensemble. Affublé d'un cheveu sur la langue qui achevait d'enlever toute crédibilité au moindre de ses propos déjà ineptes, l'homme parlait trop fort et mangeait bruyamment. Prenant les autres à témoin, il riait grassement des lamentables tentatives d'humour de sa vulgaire compagne d'un soir dont je décrétais, après une minutieuse observation, qu'elle était assurément serveuse dans un restaurant de troisième ordre.

Il m'était en effet facile de l'imaginer déambuler entre les tables de mélamine, un crayon piqué au-dessus de l'oreille dans sa chevelure noire, et les jambes voilées d'affreux bas de soutien. Quant à la grotesque augmentation mammaire qui tendait sa robe au point de la menacer de fendre, et qui faisait loucher son voisin de droite, je devinais que cette risible pouffiasse la devait à tous ses pourboires des cinq dernières années, ainsi qu'à un emprunt bancaire qu'elle dût se résoudre à contracter, j'en étais sûre, devant l'insuffisance de ses économies.

Tandis que le businessman à la gomme baratinait la bouche pleine, son idiot de passage ricanait comme une hyène en découvrant des gencives disgracieuses, laissant voir du coup des brins de persil qui s'aplatissaient ici et là sur sa dentition inégale. Désolant spectacle, je dois vous dire, qui n'était pas sans affecter Julien, que les mauvaises manières et la trivialité font toujours grimacer de malaise.

Pendant toute la soirée, des jeunes filles fraîchement émoulues de l'École Polytechnique et de celle des Hautes Études Commerciales s'agglutinèrent autour de Julien comme des abeilles bourdonnantes. Les unes, animées de visées professionnelles déterminées et honnêtes, tentaient d'obtenir un stage au sein des Aciéries Delacroix. D'autres, aux objectifs moins louables, rivalisaient de minauderies sans scrupules dans l'espoir de finir dans le lit du plus puissant et plus séduisant magnat de l'acier que le pays ait jamais connu. De sa haute taille, Julien se contentait de leur jeter à toutes des regards obliques indulgents, se rappelant sans doute ses propres années de jeunesse étudiante. D'une affabilité sans faille, il référait les premières au

service des ressources humaines des Aciéries et déboutait adroitement les avances des secondes en faisant mine de rien.

De toute évidence, ma présence ne retenait en rien certaines de ces jeunes poules à faire de l'œil à mon mari. Pour elles, je n'existais tout simplement pas. Je n'étais que le boulet qu'elles croyaient Julien obligé de traîner dans les soirées officielles. Une espèce de mal nécessaire, pourrait-on dire, qu'elles se devaient de saluer avec respect, mais sans grande conviction. «Comme vous êtes jolie pour votre âge», eut le culot de me dire l'une d'elles en plongeant son regard dans le mien une seconde de trop pour que je puisse croire qu'il s'agissait là d'un réel compliment.

Sa façon de se poster devant moi et de guetter ma réaction avec l'acuité d'un faucon qui épie sa proie ne faisait d'ailleurs pas de doute. C'était bel et bien une vacherie en costume d'éloge que venait de me lancer en pleine figure cette jeune arrogante. «Et comme vous êtes maligne pour le vôtre!» répondis-je, tout sourire, en jouissant de l'équivoque que semait manifestement chez mon interlocutrice l'usage de ce mot à double sens. Et puis, je n'allais tout de même pas donner à cette effrontée le plaisir de savourer la débâcle d'humiliation et d'insécurité que ses paroles avaient déclenchée en moi. Minute, papillon!

Mais à vous, je peux bien le dire, tant de fraîcheur était révoltante à mes yeux. Et bien que j'aie toujours pris le parti de croire que l'âge m'avait apporté en sagesse plus que ce qu'il m'avait enlevé en beauté, je souffrais à la vue de ces magnifiques sylphides aux seins ronds comme des pommes. J'enviais désespérément leur joli visage dont la peau des joues, aussi tendue qu'une pellicule plastique sur un fruit ferme, luisait de santé et d'insolence. Malgré les lotions corporelles aux caractéristiques plus appauvrissantes que raffermissantes – il faut bien le dire –, en dépit des injections régulières en tout genre et du recours à d'incalculables soins ciblés du visage, je ne pouvais m'empêcher de soudain prendre conscience de l'évanescence de ma jeunesse. Il me semblait que toutes ces manœuvres esthétiques auxquelles je me soumettais régulièrement n'étaient rien d'autre qu'une fuite en avant qui n'avait aucune chance, au final, d'empêcher la décrépitude de me rattraper par le collet. On a beau avoir fait l'éloge de la fuite sur tous les tons, vient un moment où l'on ne court plus assez vite.

«Cette robe me rend dingue» me dit Julien au creux de l'oreille, juste au moment où je doutais sérieusement de mes charmes et de mes attraits. Ces mots eurent sur mon état d'esprit un effet magique instantané. Cette manière pour mon mari de me dire «Je suis fou de toi» me précipita illico dans une joie pétillante qui me poussa à boire quelques gorgées de vin blanc. Et quand il prit ma main dans la sienne pour m'entraîner sur la piste de danse, je ris de bon cœur avec une pétulance qui me fit oublier non seulement l'horrible tache sur ma robe, mais aussi tous les soucis qui m'accablaient depuis deux jours.

Moi, d'ordinaire si obnubilée par le paraître, voilà qu'en dansant au son endiablé de l'orchestre, on aurait dit que j'arrivais enfin à être. La taille tendrement emprisonnée entre les mains de Julien, je renversais la tête avec abandon et souriais à pleines dents, lui laissant ainsi tout le loisir de couvrir mon cou parfumé de baisers légers comme l'air. Plus Julien me serrait contre lui, et plus s'estompait la possibilité de l'existence de Miss Hibiscus. J'étais pour lui unique au monde sur cette piste de danse, son seul amour, sa seule femme et sa seule destinée possible.

* * *

Le postiche retiré et le visage soigneusement démaquillé, j'enfouis ma robe de bal dans une housse de soie à l'intention du teinturier. Qu'allais-je bien pouvoir lui dire, à celui-là, pour justifier cette tache? Qu'allais-je bien pouvoir inventer qui tienne un tant soit peu la route? Fort de son expérience en souillure de tout acabit, l'homme n'était pas du genre à se faire berner par les bobards d'une bourgeoise des beaux quartiers. Il ne manquerait donc sans doute pas de se moquer de la version pâte à crêpe que je comptais lui fournir. Parce qu'à la fin – on n'est quand même pas cons –, qui fait des crêpes vêtue comme une princesse?

Prise d'un fou rire devant le ridicule de la situation, j'optai pour dire la vérité sans tout à fait la révéler. «Il s'agit d'une tache organique», allais-je expliquer, pleine de sous-entendus, en espérant que le gentil monsieur ait la perspicacité de lire entre les lignes sans m'obliger à donner davantage de détails.

Après avoir recouvert mon visage d'un sérum de nuit destiné à effacer toute trace d'excès, je me glissai entre les draps sans faire de bruit. Quant à Julien, épuisé tant par les défis que les Aciéries lui avaient récemment imposés que par nos ébats de fin de journée, il s'était endormi en posant la tête sur l'oreiller. Il faut dire aussi, si l'on veut être tout à fait honnête, que l'effet des vins corsés qui avaient accompagné les services, de même que l'impact sur la digestion du délicieux foie gras servi en entrée n'étaient rien pour garder un homme alerte. Je crois même pouvoir dire que, n'eût été des éclats de voix et du rire tonitruant de ce poissard de banquier qui le tinrent sur le qui-vive, Julien se serait probablement assoupi sur sa chaise avant que la soirée n'ait pris fin.

Contrairement à mon mari, je me sentais plus allègre que jamais. Loin de m'avoir amortie, les deux verres de porto que je m'étais autorisé à boire en croquant dans quelques carrés de chocolat Valrhona avaient achevé d'éveiller en moi un certain entrain. Conjuguées à la quasi-disparition de mes doutes concernant cette histoire d'infidélité, dont je commençais à croire qu'elle n'était que le fruit de mon imagination, on aurait dit que nos activités lubriques du jour avaient, quoique à retardement, sorti mon corps de sa léthargie habituelle. Si bien que, une fois complètement rassurée par la rigoureuse régularité des ronflements de Julien, je glissai lentement une main le long de mon ventre jusqu'à atteindre mon sexe dont les plis et replis rappelaient la douceur de ceux d'une veste d'agneau. Mon clitoris mit du temps avant de se montrer coopératif. Et, n'eût été cette énergie débordante qui m'habitait en dépit de l'heure tardive, je crois bien que j'aurais abandonné, par lassitude, mon projet d'orgasme au bout d'une minute ou deux.

Finalement, la pauvre petite protubérance accepta de relever légèrement la tête sous l'habileté de mes doigts. Et tandis que je prenais garde à ne modifier en rien le rythme de mes caresses, sans pour autant arriver à culminer, je me mis à souhaiter ne m'être jamais débarrassée, il y a quelques années, de ce godemiché de latex qui m'emmenait au septième ciel dans le temps de le dire.

Seigneur! Si vous saviez toutes les siestes ordinaires que cet objet a su transformer en séances de pur plaisir, tous ces après-midi de solitude et

d'indolence qu'il a convertis en célébrations de la chair. Mais un sentiment de culpabilité venu je ne sais d'où, une espèce de mauvaise conscience, pour être plus précise, a finalement eu raison de mes voluptés. L'impression d'être infidèle à Julien, je suppose, et celle d'être en train de dépasser les limites morales qu'impose la vie matrimoniale m'avaient incitée à renoncer, non sans un profond regret, à faire secrètement usage de ce superzizi plus vrai que nature.

Ne sachant trop comment disposer d'une telle chose, à l'époque, je l'avais enveloppée dans plusieurs épaisseurs de papier essuie-tout avant de l'enfoncer dans l'un de nos sacs à ordures gisant sur le trottoir un vendredi, jour de la cueillette des éboueurs. Dans les heures qui suivirent, un gros chien noir, ayant sans doute échappé à la surveillance de son maître, avait été aperçu dans le quartier. Transportant dans sa gueule ce qu'il avait de toute évidence déniché dans nos déchets domestiques, puisque cela s'avéra être mon godemiché, l'animal refusait qu'on lui retire ce qu'il prenait vraisemblablement pour un os. L'objet de latex lui traversant la gueule d'un bord à l'autre, le chien nommé Max – on l'apprendra plus tard des employés de la Ville – s'enfuyait dès que quelqu'un faisait mine de s'approcher de lui. Pour tout dire, il a continué longtemps d'errer sous les regards amusés des jeunes joggeurs, scandalisant aussi au passage un groupe de vieilles femmes ne demandant pourtant qu'à faire une promenade en paix.

Je me souviens que Julien était rentré du bureau juste à temps pour unir ses plaisanteries à celles de nos voisins qui voyaient dans cette situation loufoque toutes les raisons du monde de se marrer. Dieu merci, mon mari ne connut jamais la provenance de ce jouet intime que le chien avait fini par aller déchiqueter à sa guise sous des buissons en grognant de plaisir.

Le lendemain, des employés de la fourrière s'étaient présentés sur les lieux afin d'emporter le cadavre de la pauvre bête morte étouffée par des morceaux du phallus artificiel. «Eh bien! mesdames, avait dit l'un d'eux au petit attroupement de curieuses sorties pour fouiner, une femme avertie en vaut deux. Vous avez maintenant la preuve que, en restant coincés dans votre gorge, ces machins-là peuvent vous tuer, ajouta-t-il, alors qu'avec l'original, vous n'aurez jamais rien à craindre.» Satisfait du choc que

provoquaient parmi les dames si prudes de notre quartier ses propos inconvenants, l'employé retourna à son camion en rigolant comme un gamin. «Beurk! s'était exclamée ma puritaine voisine dans un haut-le-cœur spontané, avant de réintégrer son domicile. Tu peux toujours rêver, espèce de connard!»

Au bout du compte, je jouis si peu que je n'étais même pas sûre d'y être vraiment parvenue. L'orgasme m'avait échappé des doigts comme une savonnette qui vous glisse des mains, sans préavis, en vous laissant complètement hébété. On aurait dit que la tension grandissante et si délicieusement prometteuse s'était dissipée mollement par tous les pores de ma peau au lieu de se concentrer dans mon sexe. Il s'était agi d'un petit plaisir furtif achevé en une sorte d'évanouissement plutôt qu'en apothéose, une jouissance à rabais qui ne vous en donne même pas pour votre argent. Un dénouement qui vous laisse non pas relaxe et appesantie, prête à être cueillie par un sommeil de plomb, mais choquée et indignée, tendue et incrédule. Le genre de raté, si j'ose dire, qui vous laisse les yeux écarquillés dans l'obscurité, en attente d'une suite ou d'un bonus différé qui ne viendra pas. Tout cet acharnement pour rien, me lamentai-je. Franchement, on aurait dit un pétard mouillé, ou une étoile filante, tiens, qui finit d'effilocher sans bruit sa pauvre lumière pâlotte contre le mur de velours si mystérieux de la nuit noire.

Bof, me suis-je dit en prenant conscience que mon flop masturbatoire était bien loin de porter ombrage à la sérénité que cette soirée de bal m'avait enfin rendue. Quelle sotte, pensai-je alors, quelle folle! Comment as-tu pu imaginer un seul instant que ton Julien, si manifestement épris de toi, si sensible encore à ta beauté et à tes attraits, ait pu s'embarrasser d'une maîtresse? Tout à ma joie de retrouver enfin la confiance et la tranquillité matrimoniales qu'avait brouillé la découverte de ce damné rouge à lèvres, je me blottis tendrement contre Julien, encore plus aimante d'avoir tant craint de le perdre. Emplie de honte d'avoir cru mon mari capable d'infidélité autant que débordante de gratitude de n'en avoir pas été victime, il me semblait que l'avenir me souriait et que cette soirée signait enfin le retour des beaux jours.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Du poids de sa chaleur étouffante, le jour n'avait pas tardé à pousser la nuit dans ses derniers retranchements, de sorte que, dès quatre heures trente, les passereaux couvrirent de leur chant la rumeur de la ville. Terrassée par un mal de bloc carabiné, vestige de mes folies de la veille, je résistai tant bien que mal à l'impérative envie d'aller chercher dans l'armoire à médicaments un ou deux cachets d'analgésiques. Chacune de mes respirations avait beau décupler l'insupportable douleur pulsatile qui malmenait mes tempes et ma nuque, je répugnais à l'idée de sortir d'entre les draps, où la présence rassurante de Julien m'enveloppait avec douceur. Lorsque, finalement, je n'entendis plus rien du piaillage des oiseaux au point de croire qu'une fanfare se cachait peut-être sous le lit, je me résolus à prendre le chemin des toilettes, évitant autant que possible tout mouvement brusque susceptible d'aggraver mon état.

Un linge humide posé sur le front, je revins m'échouer dans la chambre aux côtés de Julien qui n'avait pas bougé d'un iota. Dans la lumière naissante du petit matin, son visage affichait des traits détendus qui ne tarderaient pas à se crispier quand, une fois happé par le tourbillon des décisions à prendre et des crises à gérer aux Aciéries, il ne saurait plus où donner de la tête.

L'ibuprofène fit graduellement son effet. Alors que Julien s'ébrouait sous la douche pour tenter de chasser la fange que l'abus d'alcool avait distillée dans son esprit, ma migraine relâcha son emprise. En se débattant dans les restes de torpeur que le jet d'eau brûlante n'avait pas réussi à dissiper, Julien revêtit ensuite son complet et noua sa cravate en soufflant comme une otarie. Malgré leur inaltérable beauté, ses yeux gonflés et injectés de sang trahissaient les efforts qu'il avait dû déployer afin de s'extirper une fois pour toutes du lourd sommeil sans rêve de cette nuit trop courte.

J'entendis la Maserati s'éloigner en direction du centre-ville. Couchée en chien de fusil, Diva attendait sans broncher qu'émanent du rez-de-chaussée les bruits familiers de vaisselle et de percolateur qui ne tardèrent pas à

sonner le début officiel de la journée. Je saisis mon peignoir, enfilai mes pantoufles et gagnai la cuisine avec une insouciance que j'avais cru, dans les derniers jours, avoir perdue à jamais. Tout ce bonheur retrouvé rendait du même coup leur saveur exquise aux choses simples de mon existence. Il me semblait que le café de Carmen n'avait jamais été si savoureux et que les rayons du soleil filtrés par les jalousies n'avaient jamais été aussi lumineux. Même mon oisiveté ne m'avait jamais paru aussi légitime, aussi naturelle.

Cette soirée de bal, quoique passablement empoisonnée par la présence de ce zézayant de banquier, n'avait généré, à bien y penser, que de formidables bienfaits. Alors que d'atroces turbulences affectives avaient depuis deux jours réussi à me faire craindre le pire, tout reprenait enfin sa place juste à temps pour mon anniversaire qui allait avoir lieu le surlendemain, et sans que même aucune trace d'angoisse n'en assombrisse l'excitante perspective. Décidément, pensai-je, cette histoire de rouge à lèvres était morte et enterrée. Elle ne faisait vraiment pas le poids contre les preuves incontestables d'amour et de désir que venait de me fournir Julien en moins de vingt-quatre heures.

Sur la table dressée avec soin m'attendait, comme tous les matins, un petit-déjeuner préparé par Carmen. Mais pour tout dire, mon estomac s'insurgeait bruyamment contre mes abus gastronomiques de la veille. D'ailleurs, il y avait fort à parier qu'il ne me pardonnait pas davantage mes antalgiques du matin ni les nombreux comprimés auxquels j'avais dû avoir recours durant ma *crise matrimoniale* pour éviter d'être emportée par la panique. Je laissai donc de côté l'œuf mollet et le jambon blanc, me contentant de picorer quelques framboises et deux ou trois bleuets. Davantage par souci nutritionnel que par appétit, je m'obligeai aussi à grignoter une fine tranche du pain aux noix qui a depuis longtemps remplacé dans mon assiette celui auquel un gourou mondial de la diète avait donné son nom.

C'est que, ma chère, dès que j'avais constaté, lors d'une séance de dédicaces chez le libraire, que le célébrissime auteur nutritionniste puait comme un putois, j'avais instantanément perdu foi en ses préceptes. C'est comme ça. D'ailleurs, je ne vous cacherai pas que lorsque sa mort fit les

manchettes, quelques années plus tard, je n'ai pas hésité à statuer que l'intoxication du pauvre bougre par ses propres vapeurs infectes ne pouvait être que la seule explication possible à la précocité de son trépas. Mourir de rire, je veux bien, mourir de chagrin, mourir de faim, mourir de soif, de nos jours toutes les raisons sont bonnes pour crever. On peut mourir de tout, mais d'avoir trop pué, voilà qui ne s'était certainement encore jamais vu!

L'air ahuri que ne put se retenir d'afficher notre bonne en me voyant m'attabler en dit long sur l'état de mon visage en cette heure matinale. Moi d'ordinaire plutôt fraîche au réveil, voilà que je donnais à voir une sale mine, un teint brouillé par des protestations biliaires que le manque de sommeil exacerbaient. Mais plutôt que de m'inquiéter de ces signes manifestes de fatigue, au lieu de les combattre ou de les nier par tous les moyens, je choisis de les étreindre et de m'y vautrer sans le moindre embarras. Julien m'aimait. Voilà tout ce qui importait. Julien n'avait aucune intention de me quitter. Julien était à moi pour la vie. Et pas une seule flétrissure, pas une seule bouffissure n'y pouvait rien changer.

C'est en tout cas ce que je me disais quand, appuyée mollement au dossier de ma chaise, je goûtais à la vacuité si délicieusement indécente de mon existence. Voilà à quoi je pensais quand, enfin, l'absence de but régnait à nouveau sur mes jours, et que me laisser aller à la plus complète flemmardise était tout ce qu'il me restait à faire. Rien à craindre et rien à poursuivre. Autant dire le paradis sur terre. Rien à espérer, sauf le *statu quo* d'une béatitude éhontée dont j'étais maintenant convaincue qu'elle m'était acquise.

* * *

La chambre accusait un désordre plutôt inhabituel. Ça et là gisait en pièces détachées le smoking de Julien qui, en rentrant la veille, n'avait rien trouvé de mieux à faire, pour se soulager au plus vite de l'inconfort infligé par ses habits contraignants, que d'envoyer ceux-ci valser aux quatre coins de la pièce. C'est ainsi que je retrouvai, répandus sur la fidèle reproduction du fauteuil de madame de Récamier dont j'ai pu admirer l'original au Louvre, ses boutons de chemise et son mouchoir de poche. Quant au ceinturon et au nœud de soie noirs, ils avaient atterri sur la jolie lampe

bouillotte, lui donnant ainsi presque un air de veuve éplorée. Le pantalon, la veste et la chemise, pour leur part, achevaient ce tableau de capharnaüm. Chiffonnés au pied du lit sous les cascades d'étoffe que l'édredon avait fini par former en glissant sous les assauts répétés de nos mouvements nocturnes, ils ajoutaient à l'ensemble une touche *champ de bataille* typiquement masculine. Débonnaire, je ramassai le tout dans un esprit de tolérance amoureuse sans que le moindre sentiment de contrariété vienne porter ombrage à ce début de journée.

C'est en rangeant les boutons de manchettes d'or blanc dans le tiroir du haut que je découvris la belle boîte orange provenant de chez Hermès. Tout agrémentée de son ruban légendaire brodé à l'effigie de la marque, on aurait dit qu'elle me regardait droit dans les yeux avec gouaillerie, jouissant de la curiosité que son contenu suscitait en moi depuis que l'employée de chez Holt avait pour ainsi dire vendu la mèche. Bref, j'aurais juré que cette foutue boîte me narguait.

Le meilleur moyen de faire cesser une tentation, c'est d'y succomber, dit-on. Ce sont, du moins, les mots qu'on pouvait lire sur le sac d'emplettes plein à craquer d'une jeune femme qui, aperçue en ville il n'y a pas si longtemps, avait manifestement suivi le conseil au pied de la lettre. Cette phrase suffit à justifier à ma conscience l'indiscrétion que j'étais sur le point de commettre. Car n'y tenant plus, j'ignorai les voix du remords et de la culpabilité qui me sommaient de résister et sortis prestement la boîte du tiroir.

Ce que je m'apprêtais à faire rendrait évidemment impossible le véritable effet de surprise dont comptait bien se féliciter Julien quand, le surlendemain, il me tendrait mon cadeau en me souhaitant bon anniversaire. Mais qu'à cela ne tienne, je ne voyais que des avantages à savoir à l'avance ce que cette boîte renfermait. Moi qui ai toujours craint les surprises de peur de ne pas être en mesure de feindre assez bien la joie, ou pire, d'être incapable de cacher ma déception, je tenais là l'occasion de me préparer adéquatement à faire bonne figure, si nécessaire, en déballant mon cadeau.

Bref, je me convainquis que c'était dans la noble intention de ne pas heurter les sentiments de Julien, advenant que le carré de soie ne me plaise pas, que j'allais ouvrir la boîte et jeter un coup d'œil sur son contenu dont la

vendeuse m'avait tant vanté la beauté et la modernité du motif. Le jour de mes quarante-cinq ans, cela me permettrait, dans l'éventualité où Julien aurait fait un choix mal avisé, de m'écrier dans des effusions de joie on ne peut plus fausses, mais pas moins crédibles pour autant: «Exactement ce que je voulais!»

Parce qu'on ne dira jamais assez que savoir recevoir avec élégance, même un cadeau qui vous déçoit, est bien l'une des plus importantes règles du savoir-vivre. Mais que voulez-vous, jeune fille, depuis que cette nouvelle vague de spiritualité contamine tout le monde à grand renfort d'ouvrages bouddhistes, il n'y en a plus que pour l'importance de donner.

Enfin.

Le modèle baptisé *Astrologie Nouvelle* ne me sembla rien de moins qu'un signe des dieux. Car voilà que, depuis la veille, les astres me paraissaient s'être parfaitement réalignés, favorisant ainsi la pérennité de mon mariage. Bien plus qu'un simple accessoire de luxe pour femme capricieuse, ce carré de soie devenait soudainement à mes yeux le symbole d'un renouveau matrimonial, d'un revirement du destin, d'une volte-face de la guigne qui se préparait à s'abattre sur moi à coup sûr sous la forme de la confirmation d'un dévastateur cocufiage. Satisfaite de savoir enfin ce qui m'attendait le jour de mon anniversaire, je rabattis les papiers de soie l'un sur l'autre, fermai la boîte et renouai la ficelle.

Ni vu ni connu.

Bon. Je vous mentirais en vous disant qu'il s'agissait là de mon modèle préféré. Pour ne rien vous cacher, j'aurais nettement préféré que Julien arrête son choix sur le Kachina en twill d'été dont le foisonnement des couleurs et des formes n'est rien de moins qu'un pur chef-d'œuvre artistique. Mais comme le disait si bien ma mère en acceptant les meubles abîmés qu'offraient charitablement à notre famille des voisins mieux nantis que nous: «À cheval donné, on ne regarde pas la bride!»

Dans l'intention de faire honneur au cadeau de Julien, je décidai d'aller m'acheter un chemisier dont la teinte en ferait ressortir le bleu dominant. Car lorsque Julien allait me l'offrir et que, d'une mine savamment étudiée, je mimerais la surprise, Catherine, ma belle-mère, allait comme chaque année sortir son appareil photo afin d'immortaliser la scène. Alors, autant

faire l'effort de présenter, me disais-je, une certaine harmonie et, si possible, un chic de bon aloi. D'autant plus que je savais pertinemment que cela ferait s'exclamer les amies de Catherine, à qui elle ne manquait jamais de montrer ses clichés: «Non, mais regardez-moi cette Florence! C'est à croire qu'elle sort directement des pages du *Harper's Bazaar*!» Comme quoi il est facile d'éblouir les femmes qui n'ont plus de l'élégance de leur jeunesse que l'aptitude à la reconnaître chez les autres.

Pour tout dire, je doutai fort que madame Delacroix puisse avoir en un an amélioré ses talents de photographe. L'année précédente à pareille date, en raison du déclin de sa vue et du tremblement irréprensible de ses mains, la plupart de ses photos ne montrèrent au bout du compte que mes pieds, le sommet de ma tête ou encore l'appui-bras de ma chaise. Quant à la magnifique bague que m'avait alors offerte Julien, on ne put en voir sur le papier glacé que quelques-uns des diamants qui cernent délicatement l'améthyste rectangulaire, le tout dans un flou déconcertant.

Tout se passa donc comme prévu. Autour d'un repas gargantuesque que Carmen avait mis des heures à préparer spécialement pour l'occasion, nous étions tous réunis dans la joie bon enfant et un peu agitée dont les fêtes d'anniversaire sont toujours animées. Ma belle-mère, munie comme à l'habitude de son légendaire appareil photo jetable, attendait le moment fatidique du gâteau pour dire *cheese* et faire crépiter son flash. Pendant que Carmen faisait le service avec célérité, Jacynthe, la sœur cadette de Julien, ainsi que Richard, son mari, s'abreuyaient à leurs flûtes que Carmen n'avait de cesse de remplir encore et encore d'un somptueux Armand de Brignac.

Quant à moi, vêtue de mon nouveau chemisier de soie pervenche, j'affichais un air décontracté qui portait sans doute nos invités à penser que je n'espérais de cet anniversaire rien de plus que le plaisir de me retrouver en famille. Mais en réalité, j'attendais fébrilement la minute où Julien annoncerait qu'il était temps de passer au salon pour l'heure des cadeaux. Sous des allures de baronne revenue de tout, je ne faisais que trépigner intérieurement, je rongerais mon frein en réprimant tant bien que mal les signes de ma brûlante impatience. Comme une enfant qui attend que sonne minuit le soir de Noël, je comptais les secondes qui me séparaient du moment magique où j'allais enfin pouvoir ouvrir mes présents.

Catherine m'offrit un vase de cristal de Bohême qui me ravit sincèrement. Jacynthe et Richard, de leur côté, me firent cadeau d'un immonde cadre de bambou pivotant où était insérée une photo de Jacynthe en compagnie de Julien qui me semblait avoir été prise à la résidence secondaire des Delacroix il y a plus de vingt ans. Ma belle-sœur y apparaissait blonde et souriante, encore impressionnante d'une sveltesse qui avait laissé place, depuis, à un déplorable embonpoint. Sans doute déniché dans les étals de soldes chez Décor Dépôt, l'horrible objet me fit pousser des ah! et des oh! d'émerveillement dont le ton si emprunté faillit bien trahir mon embarras.

Jusque-là, franchement, rien à redire. Jusqu'à cette toute dernière seconde pendant laquelle je me rappelle très bien avoir passé furtivement ma main dans mes cheveux avec la sérénité d'une femme qui ne voit rien venir, mon état de béatitude était intact. Je vous jure que, jusqu'au tout dernier instant avant l'amorce de l'apocalypse, j'ai cru sans réserve à la permanence de mon bonheur retrouvé.

Tu parles d'une andouille!

Quand Julien vint s'asseoir près de moi avec dans les mains ce qui, de toute évidence, n'était pas la boîte Hermès, mon cœur cessa de battre quelques secondes. Eh oui! Moi qui déteste tant les surprises, on peut dire que j'en prenais pour mon rhume. La vérité, c'est que le spectre d'une maîtresse, que j'avais cru à jamais disparu, reprit alors instantanément du service. Avec le sinistre et persévérant désir de vengeance de ces morts qui reviennent vous hanter, l'image de Miss Hibiscus sembla soudain sortir des murs dans un rire effrayant de victoire. Bref, c'était reparti pour un tour.

Devant l'arnaque dont j'estimais être victime, des efforts surhumains m'empêchèrent de houspiller Julien, me retinrent de peine et de misère de piquer une colère magistrale du style: *Non mais, qu'est-ce que c'est que ça? À quoi joue-t-on, là? Je veux et j'exige mon carré de soie, sinon...* Enfin, vous voyez le genre. Mais le poids de l'anxiété qui s'abattit en trombe comme un coup de poing sur mon plexus solaire me détourna immédiatement de mon courroux, sapant en moi l'énergie nécessaire à tout emportement. Les jambes molles et le cœur au bord des lèvres, il me semblait plutôt que je me liquéfiais littéralement et que j'allais ainsi me

répandre entre les coussins du canapé pour finir en nappe de larmes sur le tapis de soie. Ma belle assurance regagnée durant la soirée de bal grâce à la présence attentionnée de Julien n'était plus qu'une pauvre chiffre molle désespérante. Moi qui m'étais imaginée la reine de cœur de notre mariage, voilà que je risquais d'être à tout moment évincée de mon royaume si chèrement acquis.

Julien me tendit une enveloppe longue et joufflue que, dans les circonstances, j'ouvris plus par politesse que par envie. Il fallait à tout prix que j'évite de me désagréger d'angoisse devant nos invités, tenir bon jusqu'au soir où dans le lit, allongée de mon côté et tournant dos à Julien, j'aurais tout le loisir d'implorer librement et sans témoins.

Sous le regard attentif de ma belle-famille, je réussis tout de suite, malgré la panique qui m'envahissait, à identifier le billet d'avion aller-retour en première classe pour Genève ainsi que les dépliants promotionnels du plus luxueux spa d'Europe que contenait l'enveloppe. Bon sang! Julien m'envoyait outre-mer. Pour mes quarante-cinq ans, il s'offrait mon absence à prix fort. Du moins, c'est de cette manière que je percevais les choses. Cela signifiait pour lui sept jours sans moi. Et pour moi, toute une semaine sans lui. Aussi bien dire cent soixante-huit heures sans oxygène. Dix mille quatre-vingts minutes à retenir mon souffle. Six cent quatre mille huit cents secondes à compter à rebours. Parce que j'ai fait le calcul, vous pensez bien.

Je savais pertinemment qu'au bout du compte je gagnais au change. Je ne suis quand même pas folle. Une semaine dans l'un des hauts lieux de la beauté et de la santé les plus réputés, voilà de quoi porter ombrage à n'importe quel carré de soie, aussi mythique soit-il, il faut bien l'admettre. Toute autre femme que moi n'aurait vu là qu'une manifestation d'amour de la part de son mari, une chance inouïe, cela va de soi. N'empêche, ce séjour n'était à mes yeux qu'un cadeau de Grec. Introduisant à nouveau dans ma vie les intenables doutes qui avaient saboté ma félicité depuis la découverte fortuite de ce rouge Saint Laurent Hibiscus numéro 95, il signalait incontestablement le début de la fin.

La fin du monde, peut-être pas, mais la fin du mien, ça oui.

Car si Julien ne m'avait pas offert le fameux foulard Hermès caché dans son tiroir du haut, à qui était-il donc destiné? Quelle femme, pour l'amour du ciel, quelle briseuse de ménage, pour reprendre une expression chère à ma mère, aurait le plaisir de se balader en ville drapée de cette *Astrologie Nouvelle* offerte par son amant, nul autre que *mon* mari?

God knows.

Alors que ma belle-sœur et Catherine se disputaient les brochures du spa pour en connaître un peu plus, Julien justifia son choix. «Chérie, j'ai pensé qu'une petite escapade en Suisse te ferait le plus grand bien, me glissa-t-il à l'oreille d'une voix tendre et accorte. Je te trouve l'air un peu fatigué, ces derniers temps.» Tu m'étonnes, dis-je en moi-même. Fatigué n'est pas le mot. J'étais en fait si exténuée par toutes mes spéculations, tellement usée par mes suspicions d'infidélité, si minée, pour tout dire, par la perspective de perdre mon mari, qu'il me semblait avoir vieilli de dix ans en l'espace de quelques jours.

J'embrassai Julien avec la plus convaincante apparence de joie et de gratitude possible, me confondant dans des remerciements grandiloquents et faussement enthousiastes. «Tu n'aurais pas dû» dis-je, feignant la reconnaissance, mais en réalité sibylline et pleine de sous-entendus. Tu n'aurais pas dû offrir ce foulard à une autre, précisai-je en mon for intérieur, aussi furieuse que dévastée.

Espérant en arriver ainsi à mieux réprimer les sanglots d'affolement qui cherchaient désespérément une issue, je pris le chemin de la cuisine, où j'avalai deux Xanax que quelques rasades de champagne aidèrent à faire passer. Je respirai ensuite un bon coup, puis rejoignis les autres au salon en me croisant les doigts pour que les médicaments relâchent au plus vite les barbelés de panique qui s'enfonçaient dans ma chair.

Lorsque l'effet des calmants se fit sentir, j'eus l'impression tout à la fois d'une délivrance et d'une affliction. Car je dois vous dire que si ces petites pilules miraculeuses savent toujours dompter mon anxiété en moins de deux, elles laissent aussi du même coup tout le champ libre à une sorte de cafard très ancien, une léthargie, en somme, où la tristesse peut étendre sur moi sans entrave ses ailes sombres et lourdes. Les nerfs relâchés et l'angoisse tenue en respect, je n'eus donc d'autre choix que d'accueillir

paisiblement et avec résignation, ce soir-là, cette envahissante et poisseuse mélancolie.

Mais surtout, il me fallut par surcroît composer avec l'infini chagrin que suscitait en moi la certitude grandissante qu'une autre femme m'avait, sinon remplacée dans le cœur de Julien, à tout le moins rejointe sur le trône que je devrais peut-être dorénavant apprendre à partager avec elle. Eh bien, oui. Vous ne croyez tout de même pas que j'allais quitter définitivement Julien simplement parce que j'apprenais que l'arrivée d'une autre me privait de mon statut d'exclusivité. Je ne suis pas folle à ce point, je vous signale. Les cinquante pour cent d'un tout valent sacrément mieux que cent pour cent de rien. Ça ne prend pas la tête à Papineau pour comprendre ça. Déserteriez-vous votre maison, renonceriez-vous à tout l'argent, le temps et l'énergie investis dans votre demeure afin d'en faire votre refuge simplement parce qu'un rat y a élu domicile? Non, vous le prendriez en chasse jour et nuit. Voilà ce que vous feriez.

Si vous ne voulez pas que la vermine infeste votre maison, commencez par cesser de laisser traîner des bouts de fromage dans tous les coins, et colmatez les brèches. Vous ne voulez plus de maîtresses dans la vie de votre mari? C'est pareil. Bouchez les entrées, sécurisez les fondations, comblez les interstices qui donnent à ces intruses le loisir de s'installer sans invitation. Cessez de râler, pour l'amour du ciel, et mettez fin à vos négligences.

Quoiqu'il en fût, cette histoire de carré de soie me mettait désormais devant une monstrueuse évidence. J'en étais maintenant certaine, je ne pouvais plus me vanter d'être la seule bénéficiaire de l'amoureuse générosité et des bienveillantes largesses de Julien. À vrai dire, j'avais toutes les chances de n'être déjà plus à ses yeux que l'ennuyeuse première femme, éclipsée par une deuxième qui, elle, mystérieuse et clandestine, débarquait chargée des fraîcheurs de l'inconnu et de tous les attraits de la nouveauté. Mon mariage était devenu une farce, quoi. Rien de mieux qu'un vaudeville médiocre où Julien, en prince ottoman, donnait la réplique aux femmes de son harem, toutes folles de lui.

La soirée tirait à sa fin. Les cachets qui finirent par atteindre leur effet maximal m'avaient rendue engourdie et chancelante. C'est donc affublée

d'un sourire imprécis de nouveau-né et d'un équilibre approximatif que je raccompagnai nos invités vers la sortie. M'appuyant discrètement au chambranle de la porte du hall pour leur dire au revoir, histoire de camoufler mon léger tangage, je fis tout en mon pouvoir pour ne pas m'endormir debout.

C'est alors que la plantureuse Jacynthe, dont le cynisme légendaire a fait plus de victimes dans cette famille qu'on ne saurait en compter, se permit de commenter mon état qu'elle expliquait par l'abus de champagne. «Quand Florence retrouvera ses esprits – ce qui ne sera sans doute pas avant demain – fit-elle à Julien comme si j'étais absente, sourde ou demeurée, n'oublie pas de lui rappeler que l'alcool accélère l'affaissement de l'ovale. Ça devrait suffire à lui faire mettre un terme à ses excès.» Très drôle, répliquai-je d'une voix d'outre-tombe, ce qui fit sursauter tout un chacun qui m'avait cru évanouie ou engloutie en moi-même depuis l'heure du pousse-café.

Afin de dissiper le léger malaise qui planait sur nous tous, Catherine fit adroitement diversion en embrassant tout le monde. Cela sonna le glas définitif de la soirée. Fidèle à son habitude, Jacynthe se lova contre Julien qui l'emprisonna avec force entre ses bras longs et musclés, étreinte bien connue chez les Delacroix sous le nom de *prise de l'ours*. Enlacés comme des gamins, ils conversèrent pendant de longues secondes dans un dialecte inventé par eux durant l'enfance auquel ni moi, ni Richard et ni même ma belle-mère, pourtant témoin privilégié de leur jeunesse, n'y comprenaient rien de rien. «Ah, ces deux-là, fit Catherine, mi-figue, mi-raisin. Cul et chemise, comme toujours!»

Une fois tout ce beau monde dehors dans la nuit chaude et humide, Carmen remit la maison en ordre dans un tintamarre de bruits de vaisselle et de chaudrons entrechoqués. Julien, lui, s'enferma dans son bureau sous prétexte de devoir travailler une heure ou deux sur l'épineux dossier d'acquisition. Oui, j'ai bien dit *sous prétexte*. Avouez que ça parle. Pas que le mot m'ait échappé ou que la langue m'ait fourchée, ni rien. Seulement... il y a quand même des limites à se laisser bourrer le cul de paille sans rien dire.

Évidemment, je ne dis pas qu'il faille douter de tout et crier au mensonge à la première occasion, parce qu'après tout, les quiproquos, ça existe et les apparences trompeuses aussi. Je suis bien placée pour le savoir. Mais vous avouerez qu'il y a des circonstances, dans la vie, où le scepticisme est la seule façon raisonnable de voir les choses quand on veut éviter de se faire passer un sapin. De toute manière, Dieu sait ce que peut fricoter derrière une porte close un homme dont les cachotteries semblent être devenues une sorte de mode de vie et dont la parole, forcément, ne peut désormais que compter pour des prunes.

En tout cas.

Je demandai à Carmen de ranger le vase de cristal dans le meuble vitrine et jetai l'horrible cadre de bambou à la poubelle en même temps que la carte musicale qui l'accompagnait. *Forever Young*, s'y égosillait Rod Stewart quand on en déployait les deux rabats. Je te souhaite de vieillir en beauté, y avait noté Jacynthe d'une écriture ronde et enfantine. Bien sûr, elle aurait pu laisser la gentillesse guider son choix de mots, pour faire changement. Elle aurait pu écrire je te souhaite de *continuer* de vieillir en beauté. Nuance.

Mais cela lui aurait coûté beaucoup trop, pensez donc. Cela aurait sollicité chez elle une humilité qu'elle n'a pas, une aménité qu'elle a toujours confondue avec de l'obséquiosité. Et puis Jacynthe reconnaissant volontiers ma beauté, vous ne risquez de voir ça que le jour où les poules auront des dents. Même si sa tendance à chercher à m'imiter en tout depuis des lustres constitue en soi un aveu manifeste.

Finalement, je retirai mes chaussures avec soulagement et filai droit jusqu'au *dressing* de Julien. Je me doute bien que vous ne tomberez pas raide morte d'étonnement en apprenant que la boîte Hermès avait disparu du premier tiroir du semainier d'acajou. Ça vous intéressera aussi sûrement de savoir qu'elle n'était pas davantage dans les six autres, pas plus que sur les tablettes où étaient rangées des piles de cachemires multicolores parfaitement alignées. J'ai eu beau fouiller dans tous les coins et recoins, j'ai même regardé sous le lit, dans le coffret de sûreté – sait-on jamais! – la boîte orange avait bel et bien disparu. J'étais en plein film d'horreur, pour

parler franchement, et l'identité de la vilaine sorcière qui se l'était fait offrir restait encore à découvrir. Méchant détail.

Le calme artificiel que les deux comprimés avaient induit dans mon cerveau avait commencé son processus d'évaporation. Ses résidus encore assez substantiels à cette heure-là me permirent cependant de me déshabiller posément et de réfléchir à l'ensemble de la situation sans trop m'affoler. Assise sur le lit à moitié nue, je consultai le prospectus du spa où Julien avait cru bon de m'envoyer séjourner. *Je suis impatient de retrouver l'épouse enjouée et légère que tu as toujours su être*, disait dans une suite de signes informes, sortis de la plume fontaine de mon mari, la carte d'anniversaire qui l'accompagnait. Ça alors, pensai-je, honteuse. Mes doutes et mon tourment sont donc apparents à ce point? Tant d'efforts dans le but de les cacher à Julien, me dis-je, pour finalement leur devoir d'aboutir de force dans un spa de luxe à huit heures d'avion de mon domicile conjugal, n'était-ce pas absolument lamentable?

Décidément, statuai-je, j'étais la championne des sans talent. La plus pitoyable des actrices. Non, mais. Quand on n'est pas foutue de feindre convenablement le bonheur alors que la survie de son mariage en dépend, autant dire tout de suite qu'on n'est qu'une bonne à rien.

Cet accablement où m'enlisaient les signes incontestables de son infidélité n'échappait donc pas à Julien qui s'en inquiétait. Mais tout bien réfléchi, voilà qui n'avait rien de très surprenant. Car après tout, ignorant les véritables raisons de ma morosité, puisque convaincu de mener son aventure extraconjugale dans ce qu'il croyait être le plus étanche des secrets, le pauvre homme n'avait guère d'autres choix que d'attribuer mes humeurs à quelque état dépressif, ou même, à de graves ennuis de santé.

Voilà où j'en étais dans mes réflexions quand un terrible bruit de verre éclaté retentit dans la maison, suivi de cris mêlés de sanglots. Tout en enfilant mon peignoir, je descendis en vitesse à la cuisine, où je trouvais Carmen en état de choc, agenouillée devant les morceaux épars du vase de cristal que venait de m'offrir madame Delacroix.

Sorti en trombe de ses quartiers, Julien contemplait la scène de cet air impuissant et désarmé qu'affichent tous les hommes quand ils assistent à une effusion d'émotions. Pieds nus, la bouche entrouverte et les bras

ballants, il était manifeste que mon mari n'était rien de moins que sidéré par la vision de Carmen pleurant à chaudes larmes contre mon épaule. Laissons, fis-je entendre silencieusement à Julien d'un mouvement de la tête. Pour l'amour du ciel, retourne à ton boulot, lui intimai-je ensuite d'un regard acéré en constatant que la stupéfaction continuait de le clouer sur place.

Carmen poussa une longue plainte qui finit par renvoyer Julien à ses affaires. Le visage grimaçant et les yeux mi-clos, il s'éloigna prestement de la cuisine en rentrant les fesses comme un homme pris en chasse par Belzébuth, puis s'engouffra dans son bureau dont il referma la porte avec la plus grande délicatesse, certainement soucieux de ne rien rajouter au vacarme sanglotant de notre inconsolable servante.

Accroupie sur le carrelage de la cuisine, je soutenais Carmen avec l'attention d'une mère aimante et compatissante. D'une tendresse qui me surprenait moi-même, j'épongeais ses rigoles de larmes du bout de ma manche de ratine tout en la berçant doucement, allant jusqu'à en oublier ma propre détresse. «Chuuu..., faisais-je, me voulant rassurante, chuuu...»

À vrai dire, cette femme n'était plus une employée, elle n'était plus cette petite Mexicaine issue d'une campagne pauvre et aride dont le quotidien s'organisait autour des lessives, de l'entretien ménager et de l'intendance domestique. Elle était ma sœur, mon amie, ma fille. Elle était ma compatriote du continent des chagrins dont les hommes ne soupçonnent même pas l'existence. Une femme qui pleure parle un langage féminin universel, vous savez. Personne ne peut nier ça. Car dans les tranchées des misères de la vie, la solidarité des femmes ne s'encombre pas des différences de statut, c'est aussi simple que ça.

Prenez nous deux, par exemple, ne sommes-nous pas en ce moment même la preuve vivante de cette profonde sororité qui nous unit toutes par-delà nos disparités? Allons, depuis que vous m'avez arrêtée que je déballe tout sans retenue, que je vous raconte mon histoire par le menu tandis que vous, vous m'écoutez avec patience et sollicitude. Tenez, quand j'ai versé quelques larmes, tout à l'heure, vous m'avez même offert un mouchoir. Et vous avez posé en même temps votre main bienveillante sur mon épaule comme pour dire: ça va aller, ne vous en faites pas, ça va aller. C'est assez

probant, je trouve. Parce que, eus-je été un homme, pas sûr du tout que vous auriez agi envers moi avec autant de commisération. Ma main à couper que vous m'auriez laissé *morver* dans mes menottes et pleurer tout seul dans mon coin.

Je suis peut-être en état de choc, comme on dit, mais cela ne m'empêche pas de voir dans vos yeux combien ma dégringolade vous touche. En gros, vous n'êtes plus cette jeune policière au badge rutilant, et moi je ne suis plus cette bourgeoise en état d'arrestation et en âge d'être votre mère. Nous ne sommes plus que deux femmes, voilà tout. L'une fait son devoir que l'autre est forcée de subir. Mais quelle importance, au fond, puisque cela ne vous a pas gardée d'insister auprès de vos supérieurs pour rester avec moi jusqu'au bout alors que, à cette heure-ci, votre quart de travail est terminé depuis déjà longtemps et que votre *boyfriend* vous attend chez vous. Si ce n'est pas de la solidarité féminine ça eh, bien, je me demande vraiment ce que c'est.

C'est donc ainsi, affalée au milieu des débris de cristal, que j'appris que Carmen traversait depuis quelques jours de sombres moments d'inquiétude et de peine qu'elle avait jugé préférables de garder pour elle seule. Sa mère, malade depuis un certain temps déjà, était vraisemblablement en train de perdre sa bataille contre un impitoyable cancer. Selon les médecins qui la soignaient et, à en croire aussi toute sa famille qui la veillait nuit et jour, les heures de Fernanda étaient comptées. C'est donc ça qui se cachait derrière cette crise de nerfs dont le bris du joli vase ne pouvait à lui seul justifier toute l'ampleur. C'était là tout le drame que tous ces sanglots, bien qu'intarissables, n'arrivaient pas plus à diluer qu'à noyer.

Depuis des jours, Carmen assistait en solitaire et à distance à l'agonie de sa mère. D'appels téléphoniques en lettres hebdomadaires lui provenant du Mexique, elle suivait les étapes du déclin de celle à qui elle faisait parvenir, depuis plus de douze ans, la moitié de son salaire et la totalité des bonus que Julien lui remettait plusieurs fois par année. Dans une maison qu'elle n'a jamais réussi à considérer comme son *home* en dépit de tous nos efforts et de sa bonne volonté, elle égrenait son chapelet en même temps que ses souvenirs filiaux. Parfois jusqu'au petit matin, j'en étais certaine, elle écoutait en boucle les chansons populaires qui avaient rythmé son enfance.

Allongée sur son lit au milieu de sa chambre de bonne, elle laissait les écouteurs branchés à son iPod émettre les voix envoûtantes d'Enrique Guzmán ou la musique de Juan Carlos Calderón. Sinon, elle repassait inlassablement sur son lecteur DVD les films qui avaient marqué la jeunesse de sa mère et qui mettaient en vedette la grande María Félix, dont la troublante beauté éclipsait même celle des étoiles, illuminant la nuit profonde bien mieux que tous les astres réunis.

J'aidai Carmen à se relever et l'invitai à s'asseoir à la table de la cuisine. Ensuite, je lui servis une tisane bio à la camomille dans l'espoir de la voir se calmer un peu. C'est fou ce qu'une simple infusion peut parfois accomplir, pour peu qu'on veuille bien croire aux pouvoirs thérapeutiques qu'on lui accorde.

Lorsque Carmen insista pour d'abord ramasser le cristal qui s'était éparpillé aux quatre coins de la cuisine, j'opposai un refus si catégorique qu'elle n'eut d'autre option que de s'y soumettre docilement. Après tout, qu'est-ce qu'un peu de verre brisé à côté d'un cœur en miettes? Allons donc, ce n'était rien, ce vase. Dès le lendemain, j'allais tout simplement le remplacer par un autre, identique, de sorte qu'on allait presque pouvoir croire que cet accident ne s'était jamais produit.

Une fois la tisane bue, les larmes séchées et les reliquats du vase balancés aux ordures, j'allai chercher Julien qui décida que la place de Carmen était aux côtés de sa mère mourante. Parce qu'au bout du compte, notre pays natal ne l'est jamais autant que lorsqu'y meurent ceux qu'on a aimés en premier.

Il fut donc convenu qu'elle s'envolerait le lendemain pour Torreón, d'où elle prendrait un autobus jusqu'à son petit village d'origine, situé dans la région de Lagunera. Elle n'en reviendrait que lorsqu'elle jugerait le moment opportun. Quand elle aurait tenu dans la sienne la main de Fernanda jusqu'à ce que celle-ci rende son dernier souffle, qu'elle aurait pleuré toute sa peine, bien consolé ses frères et sœurs, une fois qu'elle aurait dignement mis sa mère en terre au petit cimetière local où reposaient déjà son père et ses grands-parents partis bien avant lui, alors elle pourrait penser à rentrer. Mais pas avant.

Évidemment, il nous fallut convaincre Carmen que nous allions survivre à son absence. Que nul ne se laisserait mourir de faim ni de soif et que la maison ne s'effondrerait pas sans elle pour l'entretenir. Nous dûmes nous montrer persuasifs pour qu'enfin elle accepte de partir sans se sentir coupable de trahison ou d'abandon.

Je mis peu de temps à comprendre que le départ de Carmen me fournissait l'argument idéal pour annuler mon voyage en Suisse ou à tout le moins le reporter à une date ultérieure. J'étais certaine que Julien accueillerait mon idée avec soulagement. Lui qui n'a jamais appris à se faire cuire ne serait-ce qu'un œuf, lui qui, livré à lui-même dans une cuisine se contente d'un bol de céréales ou d'un sac de croustilles pour dîner, ne voyait certainement pas d'un très bon œil l'absence simultanée des deux femmes entièrement vouées à son bien-être.

Comment un homme pour qui le fonctionnement du four à micro-ondes s'apparente à celui d'une navette spatiale aurait-il pu envisager de passer une semaine seul à la maison sans craindre de mourir de dénutrition? Comment Julien, qui n'a jamais mis les pieds dans un supermarché depuis notre mariage, pourrait-il se réjouir d'être ainsi laissé en plan et tenu seul responsable de sa survie?

Contre toute attente, Julien s'opposa à mon idée avec véhémence. Il était hors de question que je renonce à ce séjour de repos, me dit-il avec autorité, alors que je donnais autant de signes évidents d'épuisement. La discussion était close. *Basta!* «Et puis, Florence, je ne suis tout de même plus un enfant, riposta Julien lorsque je m'inquiétais ouvertement du sort alimentaire que lui réservait mon absence. Je trouverai bien le moyen de ne pas crever», ajouta-t-il avec humour.

Je quitterais donc comme prévu pour Lausanne au début de la semaine, au lendemain du départ de Carmen. Ne me restait plus qu'à obtempérer, puisque n'en faire qu'à ma tête aurait été une pure hérésie. On ne contrarie pas l'homme qu'on aime quand on redoute la déroute matrimoniale. On prend son trou et c'est tout. Toute tentative d'exister, aussi alléchante soit-elle, ne peut que vous conduire au fiasco. D'ailleurs, j'en connais qui ont amèrement regretté d'avoir surestimé leur position et qui ont dû payer cher pour avoir joué les finfinaudes.

Ce n'est pas que j'en aie contre ces femmes dont la lutte consiste à revendiquer le droit à l'indépendance d'esprit et d'action. En principe, je seconde. Seulement, je pense que ce sont des guerres qui siéent davantage aux célibataires. Il est bien plus facile de réclamer son droit à l'autonomie quand on n'a rien à y perdre. Croyez-moi, quand votre couple chancelle, ce n'est plus l'heure de jouer les fraîches ou les émancipées. Vous n'y gagneriez qu'une réputation de tête brûlée assortie d'un contrat de divorce en bonne et due forme, vous laissant à peine de quoi vous nourrir de Hamburger Helper et de poitrine de dinde tranchée mince. Faites-moi confiance, mieux vaut être une ilote fortunée qu'une affranchie fauchée.

Il y avait décidément anguille sous roche. Plus je réfléchissais à la question, plus il me semblait flagrant que Julien ferait bien plus que s'accommoder de mon absence. Au fond de lui-même, j'en étais convaincue, il se réjouissait à l'avance de ces soirées où, libre comme l'air, il pourrait s'adonner à ses activités adultères sans craindre de se faire choper. Vous savez ce que c'est, quand le chat est sorti, les souris dansent. Pendant qu'à Lausanne j'allais passer des mains de la massothérapeute à celles de l'esthéticienne, puis des bains de thalassothérapie à la touffeur du sauna, mon mari s'enverrait en l'air sans scrupules avec la nouvelle élue de son cœur, ne regagnant notre domicile qu'aux premières lueurs du jour dans le seul but de changer d'habits.

Plus rien n'obligera Julien à passer ses soirées à la maison, pensais-je. Pas même notre vieille Diva, dont les quelques promenades quotidiennes sont assurées depuis toujours par le *Dog Walker* préféré des toutous du quartier. Moi partie, rien n'empêcherait Julien de jouer aux jeunes célibataires et de rejoindre ainsi les rangs de ceux qui interprètent le départ momentané de leur épouse comme le coup d'envoi de festivités libidineuses et déloyales. Ce qu'on raconte depuis des siècles était donc vrai, pensai-je: tandis que les femmes cherchent à satisfaire tous leurs besoins auprès d'un seul homme, les hommes, eux, courent après toutes les femmes pour n'en combler qu'un seul.

Malgré ce que certains peuvent penser, je ne suis pas l'idiote de service. Comme vous voyez, je sais faire un plus un deux, et même un peu plus quand je suis au meilleur de ma forme. Je suis plutôt perspicace, quoi.

D'ailleurs, je me suis toujours enorgueillie de maîtriser une technique infailible pour assembler en un temps record toutes les pièces d'un puzzle, au propre comme au figuré. D'ordinaire, les mystères ne me résistent pas longtemps. Seulement, aujourd'hui, je me rends bien compte qu'on m'a demandé dès le début d'assembler le Taj Mahal en me fournissant les morceaux du Big Ben. On m'a dit: «Vas-y ma chérie, à toi de jouer!» La belle affaire!

Je ne me cherche pas de raisons pour excuser mon manque de clairvoyance, si c'est ce que vous pensez. Mais avouez que tout ça manque de *fair-play*. Je sais bien que mon récit vous laisse perplexe. Votre façon de pincer vos lèvres en vous grattant le front en dit long, croyez-moi. Vous vous dites: «Moi à sa place j'aurais su, j'aurais vu. Moi, eus-je été dans ses souliers, j'aurais fait ceci ou cela, j'aurais parlé.» J'aurais, j'aurais, j'aurais. Facile à dire. J'aurais bien voulu vous y voir, tiens.

* * *

L'heure venue de me mettre au lit, j'estimai qu'il serait plus sage de ne courir aucun risque. D'abord, je n'avais pas la moindre envie que l'angoisse me tire du sommeil au beau milieu de la nuit et me renvoie encore une fois dans les câbles. Les réveils brutaux qui vous propulsent d'un coup dans la réalité sans crier gare en vous laissant tremblante et nauséuse, merci, non merci. Des plans pour que je me jette du haut de notre terrasse surplombant les flancs escarpés de la montagne. Ce n'est pas que j'aie spécialement des penchants suicidaires, rassurez-vous, mais parfois l'enfer de la mort est ce qui vous semble le plus efficace pour vous soustraire à celui de votre vie.

Et puis, il faut dire aussi que je croyais avoir besoin d'une bonne nuit de sommeil afin de pouvoir, le lendemain matin, étudier ma situation conjugale d'un esprit reposé. Il me semblait que la double dose de Xanax qui m'avait sauvée d'une panique certaine avait passablement émoussé mes facultés analytiques et que mon sens des priorités s'en trouvait tout chamboulé.

En ces temps de déconfiture amoureuse, le défi qui se profilait devant moi n'avait rien d'un jeu d'enfant: demeurer alerte et à l'affût de la menace sans pour autant fuir ou perdre les pédales. En gros, me tenir debout devant

la déferlante du tsunami tout en réfléchissant calmement au moyen d'en détourner le trajet.

Concrètement, le tout consistait à trouver le dosage parfait de médication afin que l'indifférence instillée par les cachets ne me fasse ni sous-estimer la gravité des événements, ni passer à côté des signes révélateurs. Ce qu'il me fallait, c'est le courage de regarder les choses en face sans pour autant les laisser me consumer. Atteindre un point d'équilibre où mes névroses ne mèneraient plus le bal. En d'autres mots, je devais au moins une fois dans ma vie parvenir à être *normale*. Même si, comme l'a écrit Cioran, on ne peut être normal et vivant à la fois. D'ailleurs, c'est à se demander pourquoi tant de gens vont en baver pendant des années sur un divan de psy dans le but d'atteindre ce qu'il est convenu d'appeler la normalité. Accepter de déboursier des fortunes pour poursuivre une chimère reconnue comme telle, tant par le patient que par le soignant, avouez que ça démarre plutôt mal une démarche d'assainissement, si vous voyez ce que je veux dire.

D'autant plus qu'on aura beau retourner la question dans tous les sens, on ne pourra qu'arriver à la conclusion qu'on ne peut empêcher la vie de merder. Croyez-moi, ma belle, je voudrais sincèrement pouvoir penser autrement, trouver autre chose à vous dire qui ne risque pas d'altérer aussi gravement l'idée enchantée que vous vous faites sans doute de votre avenir. Mais les choses sont ce qu'elles sont. Et il n'y a rien qu'on puisse faire pour y changer quoi que ce soit. La poisse vous poursuit avec la pugnacité d'un lion traquant l'antilope dès le moment de votre naissance. Puis elle vous cerne sans merci et vous empoigne même quand, caché sous le lit ou derrière des piles de vêtements dans un placard fermé à clé, vous pensez pouvoir échapper à ses griffes.

Je vous jure que moi-même, avant les derniers jours, je n'aurais jamais pu affirmer ça, mais... *Life is a bitch*, comme le dit le t-shirt de certains de ceux qui ont fait l'expérience de sa sauvagerie. Et plus elle vous sait confiante et sereine, la vie, plus elle jouit de la terrible portée de ses perfidies. Quand tout va bien, vous pouvez être sûre que ça ne durera pas. Parce que votre tour viendra. S'il y a une chose en ce bas monde dont on ne peut douter, c'est bien celle-là. Un jour ou l'autre, monsieur Catastrophe pige votre numéro et – Bingo! –, c'est le gros lot. Tant pis pour les joyeux

plans d'avenir, les rêves de toujours ou le petit bonheur tranquille si précieux.

La vie, c'est comme un Walmart. On finit toujours par passer à la caisse.

Et si vous avez des doutes, si vous pensez que ma situation personnelle actuelle me porte à exagérer l'imparable barbarie de la vie, eh bien, soit. Donnons-nous rendez-vous dans dix ans, si vous le voulez bien, rien que pour faire le compte de vos tragédies et de toutes vos illusions perdues. On verra alors si vous avez toujours la même opinion. D'ici là, bonne chance et bon courage. Vous n'en aurez pas de trop. C'est moi qui vous le dis.

Oui, la vie est un combat. C'est en tout cas ce que prétendait Mère Teresa qui en connaissait, je vous signale, un sacré rayon sur le sujet. Mais ce qu'on a tous intérêt à savoir et que les médecins ne vous disent pas, c'est que la donne tend à changer dès que vous avalez un comprimé d'anxiolytique. Vive la triche! Vous devenez alors, pour votre karma, un bien plus coriace adversaire. Bon, vous ne faites plus figure de sainte martyre parmi vos amis et plus personne ne salue votre force surhumaine devant l'adversité, mais qu'est-ce qu'on s'en fout! Passer pour une lâche est un bien petit prix à payer pour enfin jouir d'un répit. N'est-ce pas là tout ce qui compte? Après tout, tout le monde n'est pas le Christ.

D'ailleurs, si l'idée ne lui était pas venue, à celui-là, de placer la barre aussi haut, on n'en serait pas là à culpabiliser sur nos tentatives d'alléger nos souffrances. Vous admettez que, après qu'un type de ce genre ait accepté de subir les pires tortures – *pour nous sauver* –, on ne peut que se sentir méprisable de chercher à se dérober au moindre inconfort que la vie nous impose. Vus sous cet angle, une simple Aspirine devient alors un symbole de trahison, un analgésique topique, une profanation, rien de moins que l'équivalent d'un crachat au visage de Jésus qui, lui, a su tout encaisser sans rechigner. Bon. Reste à savoir si c'est vrai, tout ça. Mais comme je n'étais pas là quand c'est arrivé, je n'ai pas d'autre choix que de m'en remettre à ce qu'on rapporte depuis plus de deux mille ans.

N'empêche. Sacrilèges ou non, les pilules pour les nerfs ont un effet fantastique. Quelques minutes et vous voilà Batman ou encore le Frère Toc, tiens, capable soudain de recevoir tous les coups sans fléchir. Ces pilules parfois aussi petites qu'un grain de couscous, si minuscules, en fait, qu'elles

peuvent s'égarer à jamais dans le repli d'une poche ou la surpiqûre d'un sac à main, vous offrent la rémission dont rêve tout être humain à un moment donné ou à un autre. C'est-à-dire une anesthésie presque complète des émotions et une foi inébranlable en sa bonne étoile, en admettant qu'une telle chose existe. Un paradis artificiel, en somme, où les affronts et les outrages, au lieu de vous anéantir, se brisent contre la paroi de la cloche de verre qui vous sépare de la triste et ardue réalité de votre vie.

Par le pouvoir d'une petite molécule, vous devenez pour ainsi dire intouchable, vous partez au bout du monde en vacances de vous-même, en périphérie de vos soucis. Comme en voyage au bord de la mer, pensez-vous. Au bord de la merde, oui. Et vous pouvez me croire, vaut mieux être au bord que dedans. D'ailleurs, je n'ai pas de conseils à vous donner, cela va de soi, mais souvenez-vous de ce que chantait Pauline Julien dans *La croqueuse de 222*: «J'ai mon bonheur au fond de ma poche.» Ça fait que, si j'étais vous, je demanderais une petite ordonnance de Xanax à mon omni, juste au cas. Et puis, si ça vous gêne trop, vous n'aurez qu'à vous tourner vers Internet. Si on y trouve mille et un trucs pour en finir, il y en a tout autant pour nous aider à survivre.

Donc, dans l'intention d'éviter une crise d'angoisse et de m'offrir une nuit réparatrice dont je comptais tirer le courage de faire mes valises pour la Suisse, je décidai de piger dans ma pharmacologie occasionnelle de quoi dormir comme une bûche. Je pris alors un comprimé d'Imovane, dont l'amertume me fit grimacer de dégoût. Franchement, aussi bien mordre dans un citron. Ensuite, je pris le chemin de la chambre où mon mari n'avait pas cru bon de m'attendre pour couler dans la nuit.

Pourtant, je vous le jure, il fut un temps où il était impossible à l'un de s'endormir sans l'autre. Un temps béni où pour trouver le sommeil il nous était nécessaire d'entrelacer nos jambes comme du lierre. Au petit matin, nous nous retrouvions alors agglutinés l'un sur l'autre tout au bord de notre gigantesque lit, n'ayant que faire de tout l'espace en reste.

Mais ce soir-là, il me sembla que les choses étaient tristement différentes. S'étaient-elles modifiées petit à petit, me demandai-je, avaient-elles graduellement évolué à mon insu pour finalement devenir ce lamentable chacun-pour-soi où Julien pouvait maintenant s'endormir confortablement

sans moi? Ou peut-être avaient-elles au contraire changé d'un seul coup, comme peut le faire la direction du vent ou la couleur du ciel? C'était difficile à dire.

Seigneur! Comment ne pas m'inquiéter de la santé de mon mariage quand Julien ne sourcillait même pas à l'idée de me voir partir pour plusieurs jours. Lui, autrefois si jaloux et si peu enclin aux longues séparations, semblait maintenant enthousiasmé par la perspective de mon absence. Pourtant, je vous jure que, côté passion, nous connûmes des années autrement plus fastes. Un temps où, rien qu'en tendant la main, je trouvais immédiatement celle de Julien tendue elle aussi vers la mienne, une époque où, en levant les yeux, je rencontrais instantanément ceux de mon mari, emplis d'amour et de tendresse.

Car n'allez pas vous méprendre. N'allez surtout pas vous imaginer que j'ai toujours été la seule, dans notre couple, à me montrer aussi éprise, à ne pouvoir me passer de l'autre. Aujourd'hui, alors que je fais plutôt figure du dindon de la farce, je peux vous assurer qu'ils ne sont pas si loin derrière les jours où Julien m'envoyait des bouquets époustouflants sans autre but que celui de m'exprimer sa passion. Les gerbes arrivaient par dizaines, accompagnées de lettres enflammées et de déclarations solennelles écrites sur du papier vélin personnalisé. Elles laissaient dans la maison l'odeur entêtante propre aux roses Cuisse de Nymphe dont Julien a toujours raffolé, tout en créant ici et là des îlots pâles et somptueux conçus uniquement pour rappeler à ma mémoire la fièvre amoureuse de mon mari.

Quand Julien voyageait à l'étranger pour les besoins de son travail, alors qu'il répondait encore aux ordres de son père, l'intimidant Maurice Delacroix, décédé depuis d'une foudroyante leucémie, il rentrait toujours les bras chargés de cadeaux. Ses valises, qu'il s'empressait d'ouvrir sur le tapis du salon tel un flibustier étalant ses trésors, étaient remplies de sacs à main de cuir fin, de bijoux, de parfums rares et de robes haute couture. À Paris, il écumait pour moi les boutiques de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et les bijoutiers de la place Vendôme, puis à Rome celles de la via Condotti, tandis qu'à Florence, il faisait de véritables razzias chez les joailliers du célèbre Ponte Vecchio. C'est d'ailleurs à Julien que je dois ma réputation de femme la mieux fringuée en ville. Parce qu'avoir bon goût

n'est pas tout. Encore faut-il posséder les moyens de ses préférences pour pouvoir, ne serait-ce que prétendre à un titre pareil.

Allongée au creux du lit dans l'attente du sommeil qui, je le savais, viendrait d'un seul coup comme une panne de courant, je n'avais plus qu'une seule idée en tête. Trouver la manière de sauver mon mariage. Déceler chez mon époux la faille, le talon d'Achille dont je pourrais adroitement jouer afin de le retenir à moi alors que, de toute évidence, il tournait déjà son cœur vers un autre soleil.

Il nous aurait fallu avoir des enfants, pensai-je, tout ébranlée par cette constatation. Il nous aurait fallu une famille où la passion usée jusqu'à la corde, bue jusqu'à la lie, eut pu poser ses débris et continuer d'exister autrement, se prolonger dans un lien d'une autre sorte qu'un homme répugne davantage à briser.

Et dire que nous aurions pu, pensais-je en pleurant de regret dans les replis de mon oreiller. Dire que, dans le but de garder intact le désir de Julien dont j'ai toujours cru son amour pour moi tributaire, avec pour unique objectif de faire durer mon couple, je m'étais débarrassée, à l'âge de trente-trois ans, de la seule chose qui eut aujourd'hui des chances de retenir mon mari.

Avoir su.

Mais comment savoir, justement, qu'un jour la passion s'évanouirait. Pour cela, il m'aurait fallu des signes, des présages qui eurent pu troubler ma conviction que notre couple était assez fort pour échapper à la fatalité qui guette pourtant toutes les histoires d'amour. Nous étions déjà si chanceux d'avoir fait durer jusque-là notre feu, que j'en étais arrivée alors à le tenir pour acquis, à croire qu'il brûlait d'une flamme éternelle qu'aucun vent ni tempête ne saurait éteindre.

La vérité, c'est que jeune et insouciante, je n'ai pas su voir l'atout majeur que pouvait représenter un enfant. À cette époque, je ne savais pas, comme on dit, regarder plus loin que le bout de mon nez. Aveuglée par la peur du désamour, je n'ai pas été en mesure de saisir la chance qui s'offrait alors à moi. Mon erreur fut de n'entrevoir dans la maternité que le risque insoutenable de voir Julien se détourner de moi. Je ne savais pas encore qu'en portant atteinte à votre beauté, l'enfantement assurait en revanche la

si précieuse ramification des racines de votre mariage, le protégeant ainsi de l'usure du temps.

Enceinte d'à peine quelques semaines, je n'avais pas tergiversé une seule seconde. Je m'étais donc fait vider de cette menace sans même en informer Julien. Vite fait, bien fait, on avait aspiré hors de mon corps ce danger que je n'étais pas disposée à faire encourir à mon mariage, et dont je ne saurai jamais s'il était fille ou garçon. Il n'y avait pas d'autre solution; je devais à tout prix rester belle, jeune et lisse, maintenir mon ventre plat et tendu comme un drap fraîchement amidonné. Il me fallait préserver mes seins d'adolescente qui épousaient si parfaitement la coupe que Julien formait de sa main, mes hanches étroites de gamine et mon sexe de pucelle. Rien ne devait altérer ce qui plaisait tant à Julien et à quoi je devais, pensais-je alors, d'avoir été préférée à toutes celles qui soupiraient depuis toujours sur son passage en s'offrant à lui.

À deux cheveux du sommeil de plomb qui allait m'assommer, des remords amers m'assaillirent. En jetant à la poubelle le germe de ce bébé importun, pensai-je, qui sait si le médecin n'avait pas du même coup envoyé aux orties ma meilleure chance d'éviter d'être plus tard larguée pour une autre. Tout le monde sait que la vie aime parfois nous envoyer notre salut sous la forme d'une calamité rien que par pur plaisir de brouiller les cartes.

En tout cas, c'est pâle et souffreteuse que j'étais rentrée à la maison ce jour-là. Le ventre vide, mais alourdi d'un secret que j'étais déterminée à emporter dans ma tombe et que vous êtes maintenant la seule à connaître, j'avais bu quelques tasses de bouillon de poulet, question de reprendre des forces, et laissé la chaleur du feu de foyer m'engourdir jusqu'à la tombée de la nuit. Soulagée d'avoir échappé aux affres de la déliquescence physique à laquelle j'étais persuadée que toute grossesse vous condamne, je m'étais endormie calme et sereine, la conscience tranquille et le cœur en paix.

Aujourd'hui, à quarante-cinq ans, je suis bien forcée de reconnaître que mes seins n'ont pas attendu de nourrir un nouveau-né pour se dégonfler comme des baudruches. Quant à mon ventre, ce n'est guère mieux, il a presque tout perdu de la fermeté qui, autrefois, me permettait de porter le bikini sans gêne. Si bien qu'aujourd'hui, je dois me rabattre sur les maillots

une pièce qui ont le chic pour endiguer les affalements disgracieux de chair flasque. Côté look, fuir mon destin biologique ne m'aura finalement été d'aucune utilité. Marmaille ou non, on dirait bien que les femmes sont condamnées à devenir moches ou molles, quand ce n'est pas les deux à la fois. Autant que vous le sachiez tout de suite, ma chère, ça vous fera une désillusion de moins à comptabiliser.

Allongée sur le lit, les cheveux retenus dans un catogan de satin élastique, je brillais des lueurs de la lune qui frappaient mon visage. On aurait dit que mon cerveau ouvrait tous ses tiroirs en même temps, créant dans mon esprit un énorme fourbi où les regrets côtoyaient mes peurs, et les ressentiments mon amour éperdu pour Julien. En s'enflammant, ma tête produisait les pensées les plus angoissantes. Et si Julien s'était amouraché d'une femme en âge de lui faire un enfant, craignais-je, s'il fallait qu'il me quitte pour une vie truffée de poussettes escamotables, de Zincofax, de doudous en peluche et d'ensembles Baby Dior?

S'il décidait de s'unir à une femme déterminée à lui donner d'adorables descendants qui, à mes dépens, deviendraient les riches héritiers d'une famille qui ne manquerait pas de les idolâtrer? Je ne serais alors plus que de l'histoire ancienne, la laissée-pour-compte, la pitoyable *ex* dont le sort n'intéresse plus personne. Seigneur! Étais-je condamnée à porter cette si humiliante image, celle de l'épouse échangée en plein *retour d'âge* contre une minette aux ovaires olympiens? Allais-je devoir supporter cette douloureuse comparaison que les gens ne peuvent alors s'empêcher de faire et qui, forcément, met en évidence tout ce que vous n'êtes plus et qu'elle, *l'autre*, a le culot de continuer à être?

En me jetant par-dessus bord, pensais-je, Julien allait m'infliger l'une des plus redoutables blessures d'amour-propre qui soient: un atterrissage forcé dans la grandissante communauté des *Rejects* dont les membres sont contraints de s'unir entre eux faute d'avoir su garder leur première place.

Couchée sur le dos en guettant les premiers signes d'endormissement, je priai pour que Julien revienne sur ses positions et consente à ce que je ne parte pas pour la Suisse. La perspective de le perdre me rendait si anxieuse que même le puissant somnifère que je venais de prendre avait du mal à faire son effet. Malgré tout, je finis par ressentir l'impression

merveilleusement libératrice de m'enfoncer dans mon matelas comme on descend au cœur de la terre, loin du vacarme du monde et des tumultes de la vie. Délicieusement enterrée vivante, pour ainsi dire et, enfin, hors de portée.

Le matin pluvieux et venteux me trouva aussi alerte que souhaité, mais d'humeur massacrant. Dans l'ordre, je pris ma douche, brossai mes dents, nouai mes cheveux en un *french twist* et fondis en larmes l'espace de quelques secondes. J'enfilai un pantalon de lin et un pull de coton déniché l'an dernier dans les soldes d'été chez Neiman Marcus de Miami et je descendis au rez-de-chaussée où je trouvai Carmen prête à partir. L'estomac noué par l'anxiété, je ne pus rien avaler du petit-déjeuner qui m'attendait sur la table. En luttant contre la nausée et les tremblements, j'avalai un café noir sans sucre, m'emparai de mes clés et pris la direction de la sortie.

Assise dans l'entrée sur la chaise Empire recouverte de toile de Jouy, Carmen tenait sa petite valise Samsonite et son fourre-tout d'une main, et triturait son passeport de l'autre tout en se mordillant les lèvres. L'expression de son visage trahissait sa hâte de partir autant que l'appréhension qu'elle éprouvait face au drame qui se jouait au Mexique et qui l'attendait pour trouver son dénouement.

Elle ne prononça pas un seul mot durant tout le trajet jusqu'à l'aéroport, se contentant de regarder défiler le paysage triste et gris par la fenêtre. Son lourd silence, à peine troublé par le murmure de la radio, laissait à mes voix intérieures tout le loisir d'alimenter ma panique. Carmen n'était pas la seule, pensais-je, à marcher en ce matin de pluie vers l'irréversible perte d'un être aimé. Il n'y avait pas qu'elle à voir s'approcher de minute en minute le deuil affreux qui, à moins d'un miracle, se pointerait inexorablement au tournant.

Nous passâmes au comptoir où je décidai de l'enregistrer en première classe. Au diable les dépenses! Après tout, partir vers une mère mourante mérite bien le meilleur des comforts. On n'impose pas la classe sardine à quiconque s'envole vers son statut d'orphelin, même lorsqu'il ne s'agit que de votre domestique. Voilà ce que j'en pense. Il y a des circonstances, dans la vie, où niveler par le haut est la seule chose à faire. Point à la ligne. D'ailleurs, chacun devrait avoir droit au grand luxe pour faire le trajet

jusqu'à ses tragédies personnelles. On emmène bien les morts en limousine jusqu'à leur dernier repos.

Épuisée par sa nuit sans sommeil et par les assauts du chagrin qui lui avaient laissé le visage bouffi et le regard vide, Carmen ne trouva même pas la force de protester contre ma décision. Je portai les frais supplémentaires à ma carte de crédit et achetai ensuite au kiosque à journaux quelques publications hispaniques qu'elle glissa dans son sac de cuvette. Puis le cœur serré, je la regardai s'éloigner vers la barrière, résistant à l'envie inconvenante de courir vers elle pour la prendre une dernière fois dans mes bras. Quand, finalement, elle se retourna vers moi juste avant de disparaître derrière les portes donnant sur la zone de sécurité, je lui envoyai de la main un baiser plein de larmes qu'elle accusa d'un hochement de tête humble et soumis.

Il me semblait que ma vie s'étiolait, qu'avec Carmen qui s'en allait, partait aussi en lambeaux tout ce qui tissait depuis si longtemps le cocon de mon univers rassurant. L'amour de Julien, sa fidélité et son engagement dont jamais je n'avais douté jusque-là m'apparaissaient maintenant compromis. Mes repères autrefois si solides s'évanouissaient, mes appuis se délitait soudain comme de fragiles murs de sable qu'un simple toucher du doigt réussit à effriter. Et c'était sans parler des dommages collatéraux que j'allais devoir essuyer. Car on allait bientôt m'enlever un à un tous les privilèges acquis par alliance, comme les sommes rondellettes versées hebdomadairement dans mon compte afin que je puisse, sans frustration aucune, m'adonner à la frénésie du shopping. J'allais devoir aussi, ça tombait sous le sens, renoncer aux cadeaux fastueux, aux voyages de rêve, aux allers-retours à Paris rien que pour assister aux premières d'Aznavour. Finies les visites éclair à Vienne pour entendre Jessye Norman chanter Wagner, terminées les virées à Milan pour applaudir le grand Placido à La Scala et faire en même temps le plein de sacs Gucci.

Le temps de l'abondance tirait à sa fin. C'est du moins le sentiment qui me gagna pendant que le flot de voyageurs pressés et souriants passait sans me voir. Bientôt, ce serait le temps des vaches maigres qui entraînerait avec lui toute une kyrielle de renoncements douloureux. Plantée là, dans cet aéroport où toutes les destinations me semblaient un exil, où tous les appels

d'embarquement résonnaient comme une cloche de potence, je grelottais d'effroi devant la dissolution imminente de mon existence. Mon chemin de croix, amorcé par la malheureuse découverte du fameux rouge à lèvres Hibiscus, allait aboutir sur l'horreur de la solitude et sur l'ignominie des budgets restreints qui vous obligent à éplucher soigneusement les Publisacs, question de sauver trois sous sur les petits pois congelés.

C'est en tout cas ce que prévoyait notre contrat de mariage dans l'éventualité d'un divorce. Et pour l'amour du ciel, ne me regardez pas avec cet air-là; ce qui est fait est fait. La vérité, c'est que lorsque l'avocat des Delacroix a frappé à ma porte moins d'une heure avant la cérémonie, il y a de ça vingt-trois ans, contrat notarié et stylo à la main, je n'ai pas osé poser de questions. Comme d'habitude, j'ai fait confiance. Et puis, de toute manière, qu'aurais-je compris à tout ce charabia légal, je vous le demande. Sans compter que j'étais à court de temps pour me faire tout expliquer en long et en large, pour négocier ou discuter, vous pensez bien. À cette heure-là, il me restait encore à terminer mon maquillage, puis à enfiler la robe de dentelle conçue spécialement pour moi par Oscar de la Renta et dont les cent boutons recouverts de satin prendraient à ma demoiselle d'honneur une éternité à attacher.

Debout sur le pas de la porte de mon modeste logement, chaussée de mes vieux mocassins et vêtue d'un long t-shirt Gap usé, j'ai donc repoussé d'une main mon voile de tulle déjà fixé sur ma tête et j'ai signé le document qui me faisait renoncer officiellement à presque tout soutien financier en cas de déconfiture conjugale. On n'a plus les contes de fées qu'on avait, faut-il croire.

Mais bon. Cela dit, Julien n'est pas un goujat pour autant, si c'est ce que vous pensez. Il faut que vous ne connaissiez vraiment rien aux règles qui régissent la haute société pour prétendre une chose pareille. On vous a peut-être enseigné à maîtriser un malfaisant violent, appris comment protéger une scène de crime et à tirer de loin sans rater votre cible – enfin, toutes ces choses qui sont nécessaires à l'exercice de votre métier –, mais la vérité, jeune fille, c'est que vous n'avez aucune idée de la manière dont les mariages se font au sein des grandes familles riches comme les Delacroix.

Bien sûr que l'amour compte pour l'élite; quelle question! Seulement, il ne rend personne aveugle, vous comprenez? Sauf les femmes comme moi, bien entendu. Ne le prenez pas mal, mais les histoires d'amour fondées sur les principes du genre *ce qui est à toi est à moi*, il n'y a que dans votre milieu que ça se voit, parce que, justement, c'est une mesure qui ne sied qu'à ceux qui n'ont rien.

Et puis, entre vous et moi, quelle importance ce contrat avait-il pour moi en ce matin de mon mariage, puisqu'au fond le divorce ne demeurerait à mes yeux qu'une probabilité complètement nulle. L'amour des femmes n'est pas de nature à s'encombrer des considérations pratiques et pécuniaires. Leur passion s'élève bien au-dessus de tout ça et laisse volontiers aux hommes le fardeau trivial des logistiques financières.

Je ne dis pas que nous n'aurions pas avantage à mieux protéger nos intérêts. Mais au final, qu'y gagnerions-nous vraiment? Une protection obtenue à l'arraché, des sommes consenties de mauvais gré, des ententes jugées abusives et injustes par un mari persuadé d'avoir été manipulé, et par une belle-famille qui vous accole l'étiquette de coureuse de dot, en plus de vous rappeler constamment que vous êtes née dans le ruisseau.

Et puis une femme n'a qu'à se tenir tranquille. Au fond, celle qui a vraiment à cœur d'être une épouse parfaite n'a pas grand-chose à craindre. Encore que. Je connais des conjointes qui se croyaient pourtant exemplaires à tous égards qui ont été jetées par leur mari comme un vieux mégot. Celles-là ont dû rapatrier en vitesse leurs petites affaires dans des sacs-poubelles et quitter le domicile conjugal *subito presto*.

En tout cas. Si vous voulez mon avis, je suis convaincue que, dans toute cette histoire, Julien n'a fait qu'obéir aux ordres de son père dont la préoccupation première a toujours été de protéger le patrimoine familial contre les profiteurs voraces. Qui peut l'en blâmer? Quant à moi, s'il est vrai que mon contrat de mariage ne m'avantage pas en cas de naufrage, il lui est en revanche impossible de m'enlever l'essentiel. En épousant Julien, je suis enfin devenue quelqu'un. J'ai un statut. Un statut dont, quoi qu'il advienne, il restera toujours quelque chose à tirer, un reste de prestige, une trace de gloire à brandir en société.

Après tout, me dis-je quand je cherche à me consoler à l'avance des conséquences d'un éventuel divorce, mieux vaut être une ex-Delacroix que de n'être rien du tout.

Toujours est-il que je finis ce jour-là par quitter l'aéroport. Sous la pluie et les bourrasques, je m'engouffrai dans ma voiture et pris le chemin du retour vers ce chez-moi que je n'habitais déjà plus que du bout du cœur, mais où j'allais trouver, pas plus tard que le jour même, de quoi cimenter mes soupçons d'infidélité.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Cocuerusee.com, ça vous dit quelque chose? Si je vous demande ça, c'est que vous avez tout à fait le profil de la lectrice du magazine *Nana* qui, dans un article des plus pertinents, recommandait chaudement ce site Internet dont on dit qu'il fait fureur en France. Jeune femme amoureuse, branchée et curieuse, c'est vous tout craché, ça, non? En tout cas, je suis tombée sur cette référence pour le moins inusitée en feuilletant une vieille édition oubliée au fond de ma valise Vuitton, et où était publié un papier portant sur les signes d'infidélité masculine. Le genre de reportage qui, en plus de semer le doute chez toutes les femmes, met la plupart du temps les maris trompeurs en rogne. En quelques pages, on y passait au crible les habitudes des mecs infidèles tout en invitant leur épouse à jouer les espionnes pour enfin les épingler.

On pourra bien se moquer de la qualité de mes lectures tant qu'on voudra, je m'en tape royalement. Sincèrement, j'ai toujours pensé que ce n'est pas dans *Le Monde diplomatique* ou *Courrier international* qu'on risque de trouver les renseignements les plus profitables. Entre vous et moi, à quoi bon se faire dicter quoi penser si personne ne vous dit que faire quand vous vous noyez dans le purin? Tout le monde sera d'accord pour dire que, lorsque le bateau prend l'eau, l'heure n'est pas à philosopher ou à pérorer. À quoi sert la masturbation intellectuelle si, au bout du compte, il n'y a plus personne à baiser à la maison faute d'avoir réagi à temps. Je ne vois pas le mal qu'il peut y avoir à saisir une bouée de sauvetage de temps à autre sans se questionner sur le pourquoi du comment.

D'ailleurs, si vous voulez mon avis, je trouve parfois les intellos drôlement plus habiles à décortiquer ce qu'ils appellent «les grands enjeux de société» qu'à gérer correctement leur vie personnelle. Prenez par exemple cet éminent journaliste, spécialiste de l'environnement qu'on entend sur toutes les tribunes, devenu rien de moins qu'une star des médias. Eh bien, sa grande expertise en matière de développement durable ne l'a pas empêché de se faire piquer sa femme par l'acteur chauve et hilarant

dont toutes les filles sont folles. Parfaitement, ma chère. C'est en tous cas ce qui était écrit à la une du *Vedettes d'ici* la semaine dernière. On peut dire qu'il a l'air fin, maintenant, l'écolo en solo. Laissez-moi vous le dire. Développement durable, mon œil. Matrimonialement parlant, s'entend. Les affaires publiques, je veux bien, mais quand le diable est aux vaches dans vos affaires privées, il y a peut-être lieu de revoir vos priorités.

Enfin, c'est mon point de vue.

Quoi qu'il en soit, je préfère vous rassurer tout de suite. L'idée de consulter un site pareil ne me serait jamais venue à l'esprit avant de lire le *Nana*. Pour tout vous dire, je ne savais même pas qu'il en existait de semblables. Mais quand j'ai jeté un coup d'œil sur l'encadré *Sites utiles et sympas pour nanas*, j'avoue que je n'ai pas su résister.

D'abord j'ai été immédiatement séduite à l'idée qu'une femme puisse être à la fois cocue et rusée. J'y ai vu là comme une promesse de dignité, si vous voyez ce que je veux dire, un antidote à mon attentisme. Et puis, la perspective qu'on me prenne par la main pour mener ma petite enquête raffermissait chez moi un courage qui, je l'avoue, commençait à manquer.

Toujours est-il que, dès que j'appuyai sur la touche *Enter*, l'écran de mon ordi afficha une page tout en couleurs, truffée d'articles, de quiz et de suggestions de lectures sur la question de l'infidélité. Je pensai d'abord que je n'avais pas besoin d'une aide pareille pour découvrir la vérité concernant Julien. Franchement, j'étais déjà convaincue d'être cocue. Mais au bout du compte, je me suis dit: quelle femme suspicieuse peut vraiment lever le nez sur des trucs d'experts pouvant élucider l'énigme qui lui pourrit la vie? Quelle épouse trompée ne ferait pas bon usage de conseils avisés pouvant lui permettre d'en connaître un peu plus sur sa rivale pour mieux la neutraliser? Si on veut la fin, mon amie, il faut prendre les moyens.

De toute façon, ce coaching pratico-pratique arrivait à point. La reddition, ça n'a jamais été ma tasse de thé, comme on dit. Je suis une battante, moi, ma fille. Je sais prendre la balle au bond en plus d'être dotée d'un ressort intérieur qui a le don de s'activer dès le moment où mon défaitisme est sur le point de me mettre K.-O. Ne dit-on pas que, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir?

Installée devant mon portable à la table de la cuisine, j'entrepris donc d'écrire à Bibiane F, la coach de service de cocuerusee.com qui, manifestement, était elle-même une cocue d'expérience. Une sorte de courriériste du cœur brisé, si on veut, déterminée à faire profiter les autres femmes du fruit de ses découvertes et dont la photo, en mortaise, nous la montrait souriante et sûre d'elle-même, auréolée d'une tignasse noire et bouclée un brin vulgaire.

Chère madame Bibiane, écrivis-je,

J'ai quarante-cinq ans et, en raison de divers signes très évocateurs, je suis depuis quelque temps convaincue d'être trompée par mon mari. Je ne lui ai pas encore parlé de mes soupçons et j'hésite beaucoup à le faire. Pour l'instant, je n'ai aucun indice concernant l'identité de sa maîtresse, ce qui me prive des meilleurs moyens de rivaliser avec elle. Que me conseillez-vous?

Florence.

Chère Flo, répondit Bibiane F dans l'heure, sur un ton on ne peut plus familier qui me fit tiquer légèrement.

La règle universelle est de ne rien dire tant que tu ne tiens pas de preuves béton. Si tu n'as que des soupçons à présenter, mieux vaut te la fermer. Car ton Jules aurait vite fait de récuser une à une tes allégations avant d'aller supprimer toutes les traces de son infidélité. Ce qui te laisserait, bien entendu, sans recours aucun pour le confronter une fois pour toutes. Les preuves qu'il te faut, tu ne les trouveras qu'en fouillant dans ses affaires: bagnole, tiroirs, armoires, relevés de compte de cartes de crédit, porte-monnaie, poches de costard, ordinateur. Surtout, ne néglige rien; tu dois tout passer au peigne fin. Car les preuves les plus accablantes se trouvent parfois où on s'y attend le moins.

Bonne chance!

Bibiane F

Moi qui ai toujours nourri un profond mépris pour les femmes qui s'adonnent à ce que j'appelle l'espionnage matrimonial, qui ai de tout

temps condamné celles que des soupçons d'infidélité ont poussées à faire les poches de leur mari dans l'espoir d'y trouver matière à les accuser d'adultère, voilà que je ne pouvais résister à l'appel de la vérité. Après tout, me disais-je, à quoi servent les scrupules et les principes moraux s'ils vous font courir à votre perte?

Jouer les fortes têtes, on n'a qu'à voir où cela a mené Maria Goretti.

Sur les conseils de cette Bibiane F, qui m'écrivait peut-être du Limousin ou, pourquoi pas, du Pas-de-Calais tant qu'à y être, depuis son petit appartement minable que j'imaginais situé au deuxième étage d'une boulangerie, j'ai donc franchi les limites du jardin secret de Julien. Je commençai par ouvrir le tiroir principal de son bureau où s'entremêlaient l'un dans l'autre, trombones, élastiques, vieilles clés et autres menus objets. À première vue, je ne voyais rien, dans ce petit foutoir typiquement masculin, qui puisse éventuellement me mener à l'affreuse voleuse de mari dont j'étais maintenant certaine de l'existence. Mais je n'allais pas abandonner pour autant. Carmen partie, j'avais tout mon temps pour faire de moi-même une Mata Hari efficace et déterminée.

Ma première trouvaille m'assomma. Dans l'armoire Régence en merisier, bien à l'abri des regards indiscrets, enseveli sous des piles de déclarations de revenus, se trouvait une chose qui piqua instantanément ma curiosité. Pourtant, ce n'était qu'un coffret de métal des plus ordinaires dont le couvercle, maintenu en place par une cordelette de jute effilochée ayant tout l'air d'avoir été manipulée des milliers de fois, avait au fil des ans fini par se tordre et ne plus fermer juste. J'extirpai le boîtier de sous l'amoncellement de documents pour ensuite le déposer sur le bureau. L'odeur de poussière qui en émanait, mêlée à des relents de cigare, donnait à penser qu'il se trouvait dans les affaires de mon mari depuis déjà longtemps.

Je n'attendis pas d'être assise sur le fauteuil de cuir pivotant de Julien pour découvrir ce que le mystérieux coffret renfermait. Je pris une grande inspiration, frottai contre mon pantalon la paume moite de mes mains et dénouai la ficelle en la faisant du même coup glisser prestement sous le poids de la boîte, ce qui produisit un bruit de fermeture à glissière et une

volée, dans l'air, de particules de jute tourbillonnantes qui me firent éternuer.

Franchement, je m'attendais à tout, sauf à ça. Pour tout dire, je ne savais pas trop quoi penser de cette découverte qui me rendait à la fois inquiète et rassurée, troublée autant que soulagée. Car si le contenu de ce coffret était en apparence absolument insignifiant et innocent, il levait le voile, tout bien réfléchi, sur certains goûts dont j'ignorais l'existence chez Julien et qui approfondissaient le fossé qui me semblait s'être creusé entre nous au cours des ans.

Perplexe, j'étais devant une impressionnante collection de photos inédites de Marilyn Monroe dont quelques-unes, protégées par des enveloppes de papier de soie et valant sans doute une véritable fortune, étaient l'œuvre du fameux photographe Milton Greene. Moi qui espérais tant obtenir des réponses de mes fouilles, voilà que celles-ci suscitaient plutôt une série de questions angoissantes. Les préférences de Julien avaient-elles tout simplement changé, ou portaient-elles depuis toujours sur les allumeuses blondes et pulpeuses? Après tout, se pouvait-il que je n'eusse jamais été pour lui qu'un pis-aller, qu'à défaut de pouvoir jeter son dévolu sans faire scandale sur une pétasse provocante au décolleté débordant, Julien se soit stratégiquement tourné vers moi, plus conforme aux attentes de son milieu professionnel ainsi qu'à celles de ses proches? Tout était possible, comme on dit.

Ces réflexions éparpillées soulevaient chez moi une interrogation essentielle. Julien m'avait-il choisie avec son sexe ou avec sa tête? Avait-il suivi, en m'épousant, la voie de la raison ou l'appel de la chair? J'avais beau retourner la question sans relâche dans mon esprit, je n'arrivais pas à déterminer laquelle de ces options était pour une femme la plus souhaitable et la moins humiliante. Vaut-il mieux être préférée par un homme pour les besoins de sa libido ou pour ceux de sa réputation? Avouez, ma chère, qu'on s'y perd.

Chose certaine, le silence de Julien entourant cette collection de photos ne me disait rien qui vaille. Qu'il n'y ait fait référence en aucune occasion en toutes ces années de mariage, qu'il ne l'ait même jamais évoquée prouvait hors de tout doute qu'il s'en sentait coupable et peut-être même

honteux. Qui sait si ces clichés montrant une Marilyn dégoulinante de glamour et irrésistible de minaudies n'étaient en fait que la porte d'entrée d'un monde glauque et suintant de testostérone.

Je posai sur mes genoux la pile de photos affichant l'actrice tantôt intimidante, tantôt délicate et vulnérable. Par laquelle de ces Marilyn Julien était-il subjugué au point d'en faire une collection de photos? Rêvait-il dans ses fantasmes inavoués d'être le protecteur de cette femme-enfant dont les maris et les amants ont tant aimé l'émouvante fragilité? Ou aspirait-il au contraire à être l'esclave de la contrepartie de l'icône dont la toute-puissante et souveraine sensualité, capable de jeter un homme à ses pieds comme un chien à ceux de son maître, s'illustrait magnifiquement dans les photos prises d'elle en contre-plongée, la montrant les lèvres rouges et légèrement entrouvertes, comme une promesse de plaisir?

Les solutions qui s'offraient à moi à ce stade-ci de mon enquête ne s'imposèrent pas aussi aisément que je l'aurais souhaité. Moi qui n'ai jamais rien détesté autant que les zones grises, qui donnerais tout pour que la vie m'épargne l'inconfort de l'ambivalence et les réflexions complexes que mon intelligence peine à pratiquer, j'affrontais alors un dilemme pour le moins embarrassant. Laquelle de ces deux facettes de la star devais-je donc tenter d'émuler, et même de surpasser, pour pouvoir m'attirer à nouveau l'exclusivité du désir et de l'amour de Julien? Bref, qui devais-je devenir pour que les exigences du statut de mon mari puissent enfin, en moi seule, rencontrer les voluptés de ses pulsions inavouées, afin que les unes n'aient pas à faire le sacrifice des autres?

Quoi qu'il en soit, je peux vous dire que je n'étais pas au bout de mes peines. Pour ça, non. Cette découverte n'était en fait que la pointe de l'iceberg contre lequel mes illusions étaient en voie de se fracasser. Forte des recommandations de Bibiane F qui m'encourageait à faire fi de mes scrupules, je consultai l'onglet «Historique» de l'ordinateur de Julien, où se déclinait à ma grande stupéfaction une variété de sites pornographiques. Si j'avais pu avoir des doutes quant au véritable usage qu'il faisait de son bureau en s'y enfermant plus d'un soir par semaine, je peux vous garantir qu'ils s'envolèrent alors instantanément en fumée.

Ces scènes de lesbianisme, dont mon mari était manifestement friand et dont je m'obligeai à visionner pour ma noble cause quelques images, avaient toutes en commun de mettre en scène de jeunes femmes blondes et plantureuses dont le visage d'ingénue jurait avec leur corps lourd et charnu. Je ne vous cacherai pas que l'aura de distinction et de raffinement qui a toujours caractérisé Julien en prit soudain, à mes yeux, plein la gueule. Ainsi donc, mon mari était semblable à tous les autres, c'est-à-dire enclin à s'astiquer en cachette devant des images de sexe-symboles à moitié dévêtus. Jusqu'à ce que sa semence finisse par asperger le fond d'un Kleenex tenu de sa main fébrile, il oubliait sa vie, sa femme et ses soucis en laissant la béance d'un slip de dentelle lui faire imaginer un sexe, ou la caméra inquisitrice lui en offrir carrément un à voir – glabre et en gros plan – sous une minijupe.

Seigneur! Pendant que, de mon côté, j'enchaînais les diètes et les restrictions alimentaires dans le seul but de rester pour Julien mince et désirable, alors que je déboursais des sommes folles pour conserver intact le magnifique brun-roux de ma chevelure qui, du moins l'avais-je cru jusque-là, m'avait en partie permis de le séduire, mon mari se faisait littéralement bander en secret sur des images du corps replet de la star la plus peroxydée de toute l'histoire du cinéma, dont on dit même qu'elle habillait la taille seize, et sur celles de centaines d'autres filles tentant désespérément de lui ressembler.

À mon grand désarroi, tout indiquait que c'est avec une femme inspirée de Marilyn que mon mari s'envoyait en l'air, pour une cocotte de ce genre qu'il achetait des cadeaux somptueux. Oui, madame. Tout portait à croire que la rivale qui me donnait tant de fil à retordre n'était en fait qu'une insignifiante blondinette dont les lèvres hibiscus rendaient mon mari fou de désir. Quelle ironie!

Je trouvais du réconfort dans le fait que même John F. Kennedy, lui qui était marié à l'une des icônes d'élégance et de style les plus adulées, n'avait pu résister aux charmes de cette pouffiasse. Charmes qui d'ailleurs semblent avoir ratissé plutôt large. Quand, en quelques années seulement, on fait perdre la tête à un joueur de baseball, à un intellectuel reconnu qui finira tout de même par dire de la starlette les pires horreurs, et à un

président des États-Unis, on peut certainement dire qu'on a le *sex-appeal* vachement polyvalent.

Mais que Julien témoigne d'un intérêt érotique pour Marilyn Monroe me jetait littéralement en bas de ma chaise. Comment quelqu'un pour qui les arts et la culture n'ont plus de secret, pensais-je, un homme dont le raffinement et la sophistication intellectuelle constituent la pierre angulaire de sa personnalité pouvait-il être animé d'aussi frustes penchants? De toute évidence, Julien n'échappait pas à cette propension pour le vulgaire dont héritent la plupart des hommes et dont j'allais devoir tenir compte dans ma stratégie de reconquête amoureuse. Car il était maintenant devenu clair que, aussi antinomiques puissent-ils me paraître, la noblesse et la trivialité cohabitaient en mon mari avec un naturel désarmant.

Bizarrement, je pensai que la découverte de ces photos avait du bon. Parce que si le mystère pesant sur mon couple s'en trouva d'une certaine façon épaissi, il s'en éclaircit tout autant. C'était selon l'angle avec lequel on choisissait de voir les choses. Il était indéniable que cette trouvaille me révélait Julien sous un jour étranger, mais elle me renseignait du même coup sur la nature de ma rivale. Ce qui était en soi une avancée. Le tout était de savoir si j'allais parvenir à ressembler à l'objet des fantasmes de Julien plus vite que n'allait le faire sa maîtresse d'une image convenable, susceptible de sortir leur relation de la clandestinité.

C'était une course contre la montre.

Je ne dis pas que devenir la femme complète dont rêve tout homme soit une utopie. Seulement, je ne crois pas que cela puisse se faire en criant ciseaux. Parvenir à suffire à un homme constitue un projet de longue haleine qui requiert abnégation, patience et organisation.

Avec précaution, je rangeai les photos dans leur coffret dans l'ordre exact où je les avais trouvées et décidai qu'il était temps de suspendre mes recherches, question de manger un peu. Le carillon retentit au moment où je prenais place devant un reste de pot-au-feu réchauffé et une salade de jeunes pousses de cresson. Dès que j'ouvris la porte, le livreur du teinturier à qui j'avais confié le nettoyage de ma robe Valentino me tendit la housse de soie d'un air contrit. Ainsi donc la fameuse tache, reliquat du soulagement de Julien, avait résisté à la puissance des solvants chimiques.

Impossible à faire disparaître, on aurait dit qu'elle était le témoin buté et gênant des ébats auxquels j'avais consenti, et que j'avais aujourd'hui toutes les raisons de regretter.

Car en m'abandonnant aux pulsions de mon mari, ce soir-là, j'avais pour ainsi dire joué le tout pour le tout. En faisant violence à ma propre lassitude sexuelle, j'avais espéré raviver la flamme de Julien à mon endroit et pouvoir par la même occasion éteindre ses ardeurs pour une autre. La vérité, c'est que mon jeu ne m'avait rien rapporté de semblable. J'avais, comme on dit, fait l'amour en vain. Or, n'y a-t-il rien de plus frustrant que de se rendre compte que, pour obtenir tout ce qu'on veut, donner tout ce qu'on a ne suffit pas toujours?

Je roulai la robe en boule et l'enfouis au fond du placard à manteaux. Mieux vaut tenir loin de ma vue ce vestige de ma cuisante défaite, pensai-je. Puis je retournai à mon bœuf braisé qui, entre-temps, s'était figé dans l'assiette. Mais soudain, comme mue par un sentiment d'urgence, je délaissai mon repas et je retournai à mes fouilles. Je trouvai, dans le quatrième tiroir de droite, un grand carnet de chèques que j'entrepris d'éplucher. De prime abord, rien n'y laissait supposer quoi que ce soit de louche. Julien avait effectué des paiements à la compagnie de câble et de téléphone, avait honoré les frais annuels du jardinier de vingt-cinq mille dollars et versé des montants impressionnants au tailleur qui confectionne sur mesure tous ses complets dans les lainages italiens les plus fins.

Eh bien, tant pis, me dis-je, juste au moment où, allant refermer le chéquier, je fus *in extremis* intriguée par un détail: Julien avait fait un chèque de deux cents dollars, le mardi 7 juin, à l'intention d'un mystérieux destinataire désigné sur le talon par la simple lettre *P*. Un examen plus minutieux me permit de me rendre compte que la même somme était payée le mardi de chaque semaine depuis des mois, toujours à *P*.

S'agissait-il d'un plombier, d'un peintre ou d'un photographe? Franchement, les indices étaient si minces! Et si ce *P* correspondait à putain, me dis-je, en proie à une anxiété soudaine? Ou à prostituée, tiens, ou encore à péripatéticienne, ce qui revenait au même et qui n'était pas si improbable, en regard de mes récentes découvertes qui me présentaient Julien sous un jour jusque-là insoupçonné? À moins que ce chèque

hebdomadaire ne soit remis à une Patricia, une Pauline ou une Patsy, pensais-je encore, prompte à imaginer le pire? Je veux bien admettre qu'un P ne soit rien pour fouetter un chat mais, compte tenu des circonstances, avouez qu'il y avait lieu de suspecter l'alphabet en entier. En tout cas, si vous voulez tout savoir, cela justifia amplement que je m'envoie un comprimé de Xanax derrière la cravate. Quand vous êtes contrainte à chercher vos vérités à travers une sorte de rébus, vos nerfs plient parfois les genoux.

Je rangeai le grand cahier dans son tiroir sans avoir résolu l'énigme de son contenu qui, ajoutée aux autres, complétait un tableau des plus alarmants. Car, assemblées bout à bout, mes récentes découvertes dressaient un portrait de Julien qui n'avait rien à voir avec l'homme avec qui je croyais partager ma vie depuis plus de vingt-trois ans.

Je décidai d'informer Bibiane F des éléments nouveaux à mon enquête. Dans un courriel qui n'épargna aucun détail, je lui expliquai les photos de Marilyn, les sites Internet pornos et la série de chèques libellés au nom de P. Sa réponse ne se fit pas attendre.

Pauvre Flo, me répondit-elle tout de go.

Ton mec en pince pour les cocottes blondes aux gros seins. Non, mais tu rigoles ou quoi? Malheureusement, tes découvertes ne prouvent qu'une chose: ton mari est un homme pareil à tous les autres. Tu n'es certainement pas la première à t'être imaginée mariée à un exemple de moralité. Désolée de détruire tes illusions, mais j'aurais pu te confirmer ça d'emblée et t'épargner du coup tout ce branle-bas qui, pour l'instant, m'apparaît bien inutile.

Pour ce qui est des chèques dont tu parles, ils ne prouvent rien du tout et je te vois mal confronter ton mari avec un argument aussi ténu.

Cependant, si ton instinct persiste à te faire croire que tu es cocue, je te conseille de continuer tes recherches. Car il est bien rare que l'intuition féminine se trompe.

Bon. Je voulais bien admettre que mes fouilles ne m'avaient pas apporté la preuve béton dont me parlait Bibiane F dans sa réponse à mon premier courriel. N'empêche, elles me prouvaient indéniablement que j'étais mariée

à un homme que je ne connaissais pas aussi bien que je l'avais toujours prétendu. Ce qui, bien sûr, me réservait des surprises de taille.

En distillant son effet, le comprimé de Xanax me permit de garder la tête froide devant les évidences et de me concentrer sur des détails sans grande importance. Puisqu'il me fallait faire ma valise en vue de mon départ pour la Suisse prévu le lendemain, j'entrepris de rassembler mes produits de toilette, les crèmes pour le corps, les eaux de parfum et l'indispensable trousse à maquillage sans laquelle il m'est impossible de présenter publiquement un visage décent. Surtout, me dis-je, ne pas oublier le mascara et le recourbe-cils qui savent mieux que tout camoufler l'affaissement de mes paupières. Et penser à prendre la couverture de cachemire et le loup de satin sans quoi dormir, même dans une couchette d'Air France, est un véritable exploit.

Après avoir soigneusement plié les vêtements dont j'allais avoir besoin pendant mon séjour, je m'assurai que ma petite trousse de cuir épi, essentielle et capitale, contenait tous mes médicaments de survie. Avec ses fioles de pilules alignées comme des soldats, c'est elle qui saurait monter la garde de ma santé mentale, repousser à l'entrée les offensives de la folie, mon ennemie de toujours, prête à ne faire de moi qu'une bouchée.

Puis, vous savez ce que c'est, d'une affaire à l'autre, la collecte de mes produits de soins m'amena à explorer les tiroirs et les armoires de la salle de bain. C'est ainsi que, coincé entre un guide d'utilisation de rasoir Remington et un ensemble d'adaptateurs électriques, je trouvai un flacon à moitié rempli de petits losanges bleus, lesquels étaient prescrits au nom de Julien en date du 24 mars dernier. L'étiquette collée à la bouteille indiquait *Sildenafil citrate 100 mg*. Un nom à coucher dehors que Google ne tarda pas à me traduire en un terme plus simple à comprendre.

Oui, madame. Vous l'aurez deviné, nul besoin de vous faire un dessin.

Or, quoique vous en pensiez, trouver du Viagra dans les affaires de son mari n'est jamais bon signe. Peu importe la manière avec laquelle vous envisagez la chose, vous ne pouvez que vous en sentir menacée. Prend-il du Viagra pour mieux performer avec sa jeune et insatiable maîtresse, ou doit-il y avoir recours pour assumer son devoir conjugal que l'épuisement lié à ses activités libidineuses extraconjugales l'empêche d'accomplir

autrement? Quant à savoir si votre époux compte sur cette pilule pour contrer les conséquences de *votre* vieillissement sur *son* érection, je suis d'avis que vous êtes en droit de vous poser la question.

Décidément, ma fille, pour une mauvaise nouvelle, ce Viagra en était toute une. Moi qui, comme des millions d'autres femmes, guettais depuis un moment déjà le moment béni où l'âge rendrait enfin mon mari incapable de s'exécuter entre les draps, voilà que celui-ci bénéficiait d'un sursis, résultat, aurait-on dit, d'un véritable complot masculin.

Grâce à une ruse pharmacologique absolument déloyale, il pouvait maintenant s'exécuter comme un jouvenceau, allant même jusqu'à pouvoir recommencer sur demande tant que l'effet de la pilule durerait. Alors que l'approche de son inévitable impuissance réduisait à néant ses possibilités d'être infidèle, et mettait graduellement fin à l'ère du devoir conjugal consenti par moi de mauvais gré, Julien jouissait – quel mot on ne peut plus juste! – d'une période de prolongation lui permettant de remporter la partie contre le club de l'âge d'or. Comme au hockey, finalement.

Pour l'amour du ciel, pensais-je, assise sur le rebord de la baignoire. Est-il possible que notre vie intime ne soit plus que cette méprisable mascarade? Car comment désigner autrement, je vous le demande, la rencontre entre mon désir feint et l'érection artificielle de Julien? Quand l'un n'en a plus envie et que l'autre n'en est plus capable, n'est-il pas temps de déclarer le sexe contre nature?

Mais comment pourriez-vous comprendre ce que je vous raconte? À votre âge, un flot incessant d'hormones vous permet de considérer un simple baiser dans le cou comme un préliminaire décent. À vingt ans, on se couche tôt et on s'endort tard, c'est bien connu. Mais un jour viendra, vous pouvez me croire, où vous en arriverez, vous aussi, à souhaiter vous mettre au lit avec nulle autre intention que celle de regarder deux minutes de télé côte à côte avant de dormir comme une bûche. La sagesse, au bout du compte, c'est parfois de savoir reconnaître que l'heure de la retraite a sonné. Après tout, toute bonne chose a une fin.

Mais allez donc dire ça à un homme, rien que pour voir.

* * *

Avant de finir ma valise, je pris le temps de faire le compte des comprimés de Viagra contenus dans la petite bouteille de plastique. Tout bien calculé, il en manquait six. Avions-nous fait l'amour six fois entre le 24 mars et le jour de cette découverte, me demandai-je? Et Julien avait-il à ce moment-là arboré une fermeté ou encore une endurance inhabituelle qui pût s'expliquer par la prise de ce médicament, m'interrogeai-je encore? Les réponses ne venaient pas, évidemment. Car comment me rappeler de détails semblables quand mon esprit et ma chair, abominablement ennuyés par les choses du sexe, cherchent précisément, depuis quelques années déjà, à se distraire du moment présent au beau milieu de l'action.

Ma valise bouclée, je retournai à mon ordinateur remercier Bibiane F pour sa réponse franche et diligente. Afin d'éviter que la courriériste ne me croie atteinte de paranoïa ou qu'elle ne considère ma vie comme un véritable festival de lieux communs conjugaux, je me gardai de lui faire part de ma dernière découverte. D'autant plus que la flaccidité d'un homme n'est pas exactement ce qu'on peut appeler un gage d'infidélité. Soupçonner d'adultère un mari dont on a les preuves qu'il peine à bander, avouez que ça peut sembler plutôt tiré par les cheveux.

En tout cas. J'éteignis mon Mac avant de le glisser dans le baise-en-ville qui me suivrait à bord de l'avion et je décidai, malgré l'heure précoce, de déboucher une bouteille de chablis. Ses vertus anesthésiantes, estimai-je, décupleraient celles du cachet de Xanax, lui donneraient en quelque sorte une seconde vie, permettant à ses vapeurs résiduelles de surfer sur une nouvelle vague d'engourdissement.

La première gorgée, acidulée et saisissante, éteignit ma soif de fraîcheur tandis que les suivantes firent battre en retraite mon anxiété qui, prise de court par ce renfort inattendu, finit par ajourner son raid. Assise dans le salon que la grisaille de la journée assombrissait, je tuai tranquillement le temps en jetant un œil distrait sur le canal Télé Boutique où, en compagnie d'une animatrice au visage lifté comme un Saran Wrap tendu sur une assiette de restants, un docteur chinois s'évertuait à vanter les bienfaits d'une minerve pneumatique.

Quand Pierre Bruneau apparut à l'écran au moment du journal télévisé, j'ajoutai une couche de gloss à mes lèvres et saisis mes clés pour me

précipiter chez le traiteur, où je trouvais en un clin d'œil de quoi servir un repas du soir convenable qui aurait tout à fait l'air d'être de mon cru. Il ne me resterait plus qu'à agrémenter le gaspacho de quelques croûtons de pain ainsi que d'une petite poignée de ciboulette ciselée pour convaincre Julien que la préparation de ce dîner m'avait accaparée tout l'après-midi. Et avec l'ajout de noix hachées et de copeaux de parmesan frais, nul doute que les tagliatelles aux champignons finiraient de bien flouer mon mari. Quant au dessert, un gâteau au chocolat tout beurre dont la surface uniforme avait toutes les chances de trahir mon subterfuge, je m'appliquai à en refaçonner le glaçage à l'aide d'un couteau, ce qui créa en un tournemain une parfaite illusion *Fait maison* digne de la cuisine de Louis-François Marcotte.

Pour tout vous dire, il y a longtemps que la popote et moi ne faisons plus bon ménage. Le jour où Carmen a pris en charge la logistique des repas et de l'approvisionnement, j'ai cessé de m'en mêler. Ce qui n'était certainement pas pour me déplaire. Il me suffit de me rappeler les mains de ma mère, abîmées par les corvées domestiques en tous genres, pour me réjouir de n'y être pas moi-même contrainte. Une pulpe des doigts cisailée comme une glace d'aréna par l'équeutage des fraises et des haricots, des ongles ébréchés par les récurages récurrents, la peau rêche et rougie par un eczéma de contact imputable aux détergents, avouez que ça vous détruit une féminité dans le temps de le dire. Et que penser des genoux rougis, quand ce n'est pas carrément bleuis par la dureté du sol à laver, sinon que ceux qui y posent les yeux vous envoient *subito presto* dans la catégorie des Cosette de ce monde. Personne n'osera le dire, mais les effets des tâches domestiques sur votre corps peuvent saper vos chances d'avenir.

Big time.

Et puis, quel meilleur moyen pour perdre sa dignité, je vous le demande, que de traîner toute la journée une odeur âcre de cuisson et de sueur qui vous colle à la nuque comme une écharpe de pourriture? À quoi bon une maison *Spic and Span* et des repas variés s'ils vous coûtent votre élégance?

De toute manière, autant le dire tout de suite, je suis devenue on ne peut plus inapte au chapitre des tâches ménagères. La dernière fois que je me suis vue dans l'obligation de repasser moi-même une chemise de Julien, je l'ai brûlée. C'est fou comme on s'habitue vite à se faire servir et à quel

point ne rien faire est devenu pour moi un mode de vie complètement naturel.

Bon. Il est vrai que tout ça me laisse beaucoup de temps libre sur les bras et qu'il m'arrive d'angoisser face à la vacuité de mes journées qui s'ouvrent parfois devant moi un peu comme un placard vide. Le vertige de celles qui n'ont rien à se mettre ressemble sans doute au mien de n'avoir rien à faire. Mais pour moi la question ne se pose même pas. Plutôt me tourner les pouces que de courir toute la journée munie d'un chiffon, d'un aspirateur ou d'une brassée de lessive. L'oisiveté me convient parfaitement. Je n'en éprouve ni sentiment de culpabilité, ni honte, ni regret. Le temps est si précieux! Je préfère nettement le perdre qu'en manquer.

* * *

La soirée se déroula comme d'habitude. Et bien que mille et une questions m'aient brûlé les lèvres, je m'abstins de les poser à Julien. Aborder sa consommation de pornographie ne m'aurait été d'aucune utilité, pas plus qu'il n'aurait été sage de parler des photos de Marilyn que mes recherches m'avaient fait découvrir. Quant aux comprimés de Viagra, Dieu sait quelle décision intempestive peut prendre un homme surpris en plein délit de pénurie de testostérone. Je gardai donc le plus complet silence à ce sujet. Il vaut parfois mieux prendre le taureau par les couilles que par les cornes.

D'autant plus que je connais des hommes qui ont demandé le divorce à la suite d'une bien moins grande humiliation. Que voulez-vous, le mâle ne survit à ses propres imperfections que dans la mesure où il est le seul à les connaître. Et si, par malheur, il comprend que vous les avez découvertes, vous pouvez être certaine qu'il ne trouvera rien de mieux que de vous le faire amèrement regretter. Les hommes sont à prendre avec des pincettes, ma belle. Et bien qu'ils se défendent d'être aussi complexes que nous, au fond, ils sont les rois des chichis. C'est moi qui vous le dis.

Je rongai donc mon frein jusqu'au coucher, en feignant me réjouir du séjour en Suisse que je m'apprêtais à vivre. Aux côtés de Julien qui s'était endormi en un temps record, je me sentis soulagée de ne pas avoir à répondre aux avances que je craignais qu'il me fasse. Franchement, avec

tout ce que ma petite enquête m'avait appris sur lui, je préférais garder mes distances encore plus qu'à mon habitude. Quand vous prenez conscience que votre raffiné mari cache des habitudes de gros porc libidineux aux fantasmes sinistres et dégradants, la seule idée de ses mains sur votre peau vous chamboule l'estomac. La seule pensée du poids de son corps sur le vôtre fait peser sur votre esprit celui du dégoût. De quoi se demander, d'ailleurs, comment a pu continuer de partager son lit l'épouse du célèbre producteur dont les abus sexuels commis sur une dizaine d'enfants vedettes ont fait les choux gras des médias.

Enfin. Chacun ses oignons, comme on dit. N'empêche.

Et puis, si je veux être complètement franche, il faut bien admettre que j'avais aussi besoin de temps pour pouvoir m'abandonner à nouveau aux pulsions de Julien sans trop souffrir de la comparaison qu'il ne manquerait pas de faire, j'en étais certaine, entre mon corps et celui des actrices pornos dont il se repaissait en cachette.

Laissez-moi vous dire qu'à ce stade-là, la bagatelle me puait littéralement au nez. C'est donc dans cet esprit que je gobai une Imovane et revêtis ce soir-là mon pyjama deux pièces qui, loin d'être inspirant, agissait plutôt comme un véritable bouclier antidésir. Mais au bout d'un moment, les chaleurs de la périménopause m'assaillirent. Si bien que, les cheveux aplatis, la nuque moite et les seins flottant dans un mélange de sueur et de lotion corporelle, je finis par quitter notre lit conjugal pour aller trouver le repos dans celui de la chambre d'amis.

Là, je pus me dénuder sans craindre les assauts de Julien, tourner d'un bord et de l'autre sans risquer de le réveiller. La distance ainsi créée entre lui et moi m'apporta une paix que je n'avais pas ressentie depuis longtemps, puisqu'elle me permit étonnamment, le temps d'une nuit, de prendre congé de mon anxiété. Comme si, loin des yeux, ça pouvait aussi être loin des tourments.

J'en finis par regarder mon départ d'un moins mauvais œil.

C'est donc remarquablement reposée par cette nuit en solitaire que je m'éveillai. Couchée en étoile tout de travers dans le lit, il me semblait que mes membres avaient pu jouir d'un relâchement et d'une détente nouvelle. Car dans la plus parfaite intimité avec moi-même, j'avais pu m'abandonner

à l'endormissement sans m'obliger à rentrer mon ventre ni retenir les gaz bruyants que le gaspacho du dîner avait provoqués. Au creux de ce lit pourtant moins confortable que le mien, j'avais à ma grande surprise mis de côté mon obsession pour le bien paraître. Au lieu de filer devant le miroir me coiffer dès l'aube comme d'habitude, me gargariser de Scope et me maquiller de rouge à joues afin d'offrir à Julien à son réveil une version de moi plus fraîche que nature, un brin trafiquée, somme toute irréaliste, je restai sous les couvertures, les cheveux en bataille, l'haleine fétide et le visage exsangue sans m'en soucier le moins du monde.

Tout en contemplant le ciel de lit qui étalait au-dessus de moi ses motifs fleuris, je repassai mentalement la liste de mes affaires à emporter dans ma valise pendant que Julien partait pour le travail d'un pas pressé qui résonnait dans toute la maison. Il était même passé dix heures quand je me tirai finalement du lit pour gagner la cuisine.

C'est alors que Julien téléphona du bureau pour m'annoncer que, contrairement à ce qu'il avait cru, son emploi du temps ne lui permettait pas de m'accompagner comme prévu jusqu'à l'aéroport. Devant ma mine basse et mon évidente déception, il y alla d'un retentissant et ulcéré: «Pour l'amour du ciel, Florence, ne fais pas le bébé.»

Ça me cloua le bec d'aplomb.

L'angoisse qui avait relâché sa poigne durant ma nuit dans la chambre d'amis rappliqua. Je n'avais pas encore franchi le pas de la porte, pensais-je alors, que déjà Julien trouvait mieux à faire que de s'occuper de moi. On aurait dit que Monsieur prenait de l'avance sur les libertés que mon absence lui laisserait le loisir de s'accorder. Un peu comme ces employés laxistes qui décident d'amorcer leur week-end le vendredi à midi alors qu'une pile de dossiers urgents les attend sur leur bureau. La *fiesta* par anticipation, quoi.

Je laissai donc le chauffeur d'une limo m'emmener jusqu'à l'aéroport. Moi qui aurais tant eu besoin de calme pour digérer adéquatement cette déconvenue, pour ne pas dire cet affront, qui s'ajoutait à toutes celles que j'avais dû essuyer durant les derniers jours, je fus contrainte de faire la conversation avec lui. Bien sûr, j'ai tout fait en mon pouvoir pour ne pas

alimenter l'entretien, mais, de toute évidence, la compréhension du langage non verbal ne faisait pas partie des compétences sociales du pauvre type.

Je me retrouvai donc, jusqu'à destination, en train de répondre aux questions insistantes et pourtant sans intérêt d'un homme manifestement obsédé par les sujets politiques de la plus haute insignifiance, et qu'un *brandy nose* gros comme ça et tortueux comme une racine de gingembre privait de toute crédibilité. Si vous êtes râleur et hideux à la fois, autant vous dire tout de suite que vous n'avez pas la combinaison gagnante.

En d'autres mots, si t'es pas joli, sois poli.

Au bout du compte, en me retenant de traiter le chauffeur de tous les noms – les pires insultes me venaient à l'esprit dans un foisonnement déconcertant: raseur, emmerdeur, casse-couilles, *Name It* –, je payai la course en ajoutant un solide pourboire, question de ne pas passer pour chiche, comme cette première ministre dont la coiffeuse, insultée par son maigre cinquante cents de *tip*, a fini par dénoncer publiquement la pingrerie.

Je roulai ma valise toute seule comme une grande jusqu'au comptoir d'Air France, après quoi je m'engouffrai dans le salon VIP réservé aux passagers de la première classe qui n'en ont malheureusement parfois aucune. C'est en tout cas la réflexion que je me fis en regardant l'homme qui, engoncé dans son abondante graisse viscérale, s'empiffrait de pâtisseries avec grand bruit tout en *tapochant* sur le clavier de sa tablette électronique bigarrée de salissures de toutes sortes.

On ne le dira jamais assez, l'argent ne garantit pas la bienséance.

La vue du petit buffet varié m'écœura. Que voulez-vous, la perspective de l'abandon ou de l'éloignement m'a toujours coupé l'appétit. D'ailleurs, je n'ai jamais compris ces femmes qui mettent sur le compte de l'anxiété leur fâcheuse habitude de trop manger. Parce qu'entre vous et moi, se bourrer de gras, de sucre et d'hydrates de carbone ne fait pas que gonfler vos cellules adipeuses. Cela nourrit aussi à coup sûr votre angoisse, qui ne peut que s'aggraver devant les jupes qui ne ferment plus, les soutifs qui débordent, les bourrelets qui se multiplient et les coutures qui cèdent. Outremanger pour calmer son angoisse, c'est un peu comme fuir un

incendie en se jetant du haut d'un immeuble en flammes. Ça ne peut que mal finir.

Mais bon. Chacun sa façon de mater ses monstres intérieurs, je suppose. En ce qui me concerne, j'estime avoir bien assez de transporter les miens *en* moi partout où je vais sans devoir, de surcroît, assumer le regard méprisant que me lanceraient les autres devant la preuve visuelle que mon gros corps pourrait leur donner de leur existence. Être fêlée sans en avoir l'air, voilà tout ce qui compte.

Je me rabattis donc sur un verre de gin-tonic que la serveuse eut la gentillesse de me faire à la perfection. La quinine du *tonic water* relaxa mes muscles que la spasmophilie commençait à raidir et débarrassa de mon palais les dernières traces âcres laissées par le somnifère de la veille.

J'en profitai aussi pour m'envoyer deux Xanax, lesquelles, sous l'effet des bulles et du citron, se désagrégèrent sur ma langue avant même d'être dégluties. Je ne serais donc pas un *bébé*, pour citer Julien. J'avalerais ma pilule, au propre comme au figuré, et je ferais face à la réalité. Seulement, ce serait avec les seuls moyens dont j'ai toujours disposé jusqu'ici et qui, paradoxalement, sont ceux de l'évitement et de la diversion.

On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a.

Lorsque l'irritante voix de sainte-nitouche annonça l'appel d'embarquement dans tous les haut-parleurs de l'aéroport, je m'empressai de gagner ma place en priant pour que l'appareil décolle sans délai et que je puisse enfin surplomber mes soucis au lieu d'y crasher. Voir la terre du haut de 10 000 mètres a toujours eu pour moi quelque chose d'apaisant. Car il faut bien avouer que vivre ses soucis en rase-mottes vingt-quatre heures sur vingt-quatre ne peut que vous priver de la perspective nécessaire au développement de solutions.

Franchement, tout le monde sait bien que, lorsqu'on a les yeux collés à l'objet de notre inquiétude, le risque de distorsion est grand. Zoomez un instant sur une noix de Grenoble, par exemple, et vous la prendrez pour un lobe de cerveau. C'est en tout cas ce que j'ai retenu des enseignements du personnage campé par Julia Roberts dans le film *Le sourire de Mona Lisa*, et que je me rappelle avoir vu au petit cinéma du Tour du Lac, tout près de notre maison de campagne, un samedi après-midi pluvieux.

Je fis donc cul sec du verre de champagne servi par l'agent de bord et rassemblai ensuite autour de moi toutes les petites choses nécessaires à mon confort. Je sortis de mon sac de voyage ma précieuse crème contour des yeux La Mer, mon jeté de cachemire, mon vaporisateur d'eau Evian, mes écouteurs Swarovski et mes gouttes ophtalmiques. Autant rendre la traversée de l'Atlantique la plus agréable possible, parce que la Suisse, ce n'est pas la porte à côté, je vous ferai remarquer.

Quand je pense à tous ceux qui voyagent comme le commun des mortels, c'est-à-dire entassés comme des Oreos à bord d'appareils de Transair dont les sièges vous désarticulent la colonne vertébrale pour le reste de vos jours, je vous jure qu'ils ont toute ma sympathie. Ne me regardez pas comme ça! Je suis sincère, vous savez! Je me dis que ça prend beaucoup de courage et autant de passion du voyage pour accepter de boire son jus de tomates dans un vulgaire gobelet de plastique, et pour passer des heures en compagnie de gens qui applaudissent les performances du pilote à l'atterrissage à Cuba.

Seigneur! De quoi se jeter dans le vide tête première par le hublot.

* * *

Ma suite, dans cet hôtel-spa à Lausanne, avait tout d'une chambre de rêve. La salle de bain, dotée de deux lavabos de marbre rose, invitait à la détente et au bichonnage. Je décidai d'utiliser celui de gauche pour ma toilette du matin et l'autre pour celle du soir. Il faut savoir être créative. Quant à la douche, on aurait dit, tant elle était spacieuse, qu'elle avait été conçue pour laver tous en même temps les joueurs d'une équipe complète de football. Une sorte de *car wash* intérieur-extérieur, si on veut, où les jets d'eau qui sortaient des murs et du plancher avec une force saisissante, se frayaient presque un chemin jusqu'à votre iléon, votre utérus et vos sinus en vous massant les amygdales au passage.

Pour le reste, tout dans cette chambre n'était *qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté*, comme disait l'autre. S'ils n'arrivaient en rien à me faire oublier ma misère affective, le décor raffiné et les matériaux somptueux avaient en revanche le mérite de me rendre cet éloignement imposé moins aride.

Je me débarrassai en vitesse du chasseur qui m'apporta mes bagages et qui, déterminé à tout m'apprendre d'un seul coup sur les commodités de l'endroit, jacassait comme une pie sous son képi ouvragé de passementerie dorée. Heureusement, les cinquante euros que je glissai au creux de sa main gantée lui firent, de surprise, suspendre son boniment, ce qui m'offrit l'occasion rêvée de le repousser hors de ma chambre sans paraître grossière.

La porte enfin refermée, je me ruai sur le téléphone et composai directement le numéro de la maison. Chez nous, il n'était que cinq heures du mat, mais j'étais impatiente de savoir si Julien avait profité de sa première nuit de liberté pour aller batifoler avec Dieu sait qui hors de notre foyer. La sonnerie retentit une fois, deux fois, trois fois. *Shit*, pensai-je. Mon cœur sautait des tours devant l'évidente absence de Julien et je m'apprêtais à raccrocher, pétrifiée par l'angoisse, lorsqu'il finit par décrocher. Sa voix, toute pleine d'un sommeil profond, me catapulta dans un état de béatitude incroyable.

– Julien, dis-je, tu es là!

– Eh bien! oui, quoi. À l'heure qu'il est, où veux-tu que je sois?

Chez Miss Hibiscus, tiens! pensais-je. Ou encore dans le lit d'une copie de Marilyn en train de t'envoyer en l'air...

– Je voulais simplement te dire que je suis bien arrivée à Lausanne et que j'ai fait bon voyage, répondis-je au lieu de ça. Et ma suite impériale est fantastique, ajoutai-je, portée par le soulagement.

Puis, comme une idiote, j'osai la question féminine universelle qu'on regrette toutes d'avoir posée, vu la réponse qu'ils nous donnent tous en pareilles circonstances, et qui coupe court à toute tentative de rapprochement romantique.

– Je te manque? demandai-je en infléchissant ma voix pour la rendre semblable à celle d'une enfant.

– Mais, ma chérie, tu viens à peine de partir, s'exclama Julien dans un bruit élastique plus proche du brame que du bâillement.

– Bon, dis-je, ressaisie et gênée. Alors je te souhaite une bonne nuit... Je t'embrasse.

– ...

Le bruit de mon baiser s'avachit sur le silence de mort qui avait envahi le récepteur. Julien, le visage sans doute à demi enfoui dans l'oreiller, le téléphone dans la main et la lippe relâchée, n'avait pu résister à son besoin de sommeil. Que pourrais-je bien ajouter, sinon que rien ne peut garder éveillé un homme épuisé par le labeur, sauf peut-être un match du Super Bowl et des ailes de poulet incendiaires, ou encore la diffusion, même tardive, de *The Bourne Ultimatum* déjà vu dix fois.

Quand une femme a compris ça...

Non, je ne pouvais nier que Julien avait fui dans le sommeil la glu de mes paroles amoureuses. Mais bon. Je n'allais quand même pas m'en faire pour si peu. Aux dernières nouvelles, ce n'est pas la première fois qu'un mari roupille pendant que sa femme lui parle. Et puis, Julien dormait seul dans notre lit. Voilà tout ce qui comptait à mes yeux. Il ne s'était pas précipité en ville pour nocer comme un gamin qui enchaîne les bières et les joints de cannabis dès que ses parents ont le dos tourné. Mon mari était bien là où j'avais espéré le trouver et cela avait suffi à me rendre parfaitement euphorique.

Finalement, me dis-je, Miss Hibiscus n'est peut-être pas aussi indélogeable de la vie de Julien que j'ai pu le croire jusqu'ici. Peut-être, après tout, ne fait-elle figure que de commodité aux yeux de Julien et n'est-elle, pour lui, qu'un simple jouet divertissant? S'il fallait que l'on répudie tous les matous qui se jettent sur la première pelote venue dans le seul but de s'amuser un peu, je ne vous dis pas le chaos dans les ruelles!

À bien réfléchir, tout n'était peut-être pas perdu. C'est en tout cas ce que je décrétai sur le champ. Tout n'est pas foutu, me répétais-je comme un mantra, tout n'est pas foutu. Tout-n'est-pas-foutu, scandais-je encore en ébouriffant devant le miroir ma chevelure qui avait payé de tout son bouffant les huit heures de vol jusqu'à Genève suivies des cinquante minutes en limousine jusqu'à Lausanne.

C'est alors que je décidai de faire de ce séjour au bord du lac Léman une sorte de retraite stratégique. En *meeting* avec moi-même, j'avais toute la semaine devant moi pour élaborer un plan tactique me permettant de faire renaître chez Julien la flamme amoureuse de nos meilleures années, et ainsi damer le pion à cette petite moins que rien qui se pavanait en ville grimée

comme un clown avec, autour du cou, *mon* carré de soie Hermès. À ces pensées pleines d'espoir, la faim me revint. Je sautai sur mon sac à main et la clé de ma chambre, vaporisai derrière mes oreilles un jet de parfum et pris le chemin de l'un des restaurants de l'hôtel.

Ma légèreté retrouvée me permit de voir les choses différemment. Ce séjour forcé n'était peut-être pas la calamité que j'avais craint qu'il ne soit. Qui sait si mon absence ne permettrait pas à Julien de prendre à nouveau la mesure de mon importance dans sa vie? Qui sait si, en favorisant des rencontres plus nombreuses et plus rapprochées entre lui et Miss Hibiscus, mon éloignement n'accélérerait pas la perte d'intérêt qu'il finirait bien un jour par ressentir pour elle? La distance est à l'amour ce que le feu est au vent. Elle éteint le petit et attise le grand. En tout cas c'est ce qu'on dit. Ne me restait plus qu'à espérer que notre mariage ne soit pas déjà réduit en cendres froides ou que, dans ce cas-là, il puisse – comme le phénix – en renaître.

La salle à manger était splendide et le menu tout autant. Ses grandes fenêtres, habillées de rideaux soyeux et festonnés, ondulant en cascades moirées sous leur cantonnière assortie, donnaient sur le lac calme et bleuté. Bien que mon appétit n'ait pas été à son faîte, je me laissai tenter par une salade de crabe et un potage d'agrumes dont les teneurs caloriques et nutritionnelles étaient inscrites dans la marge. Malgré le sommeil profond qui me permit de traverser l'Atlantique sans en avoir conscience une seule seconde, et qui obligea même un agent de bord à me secouer vivement pour m'en faire émerger juste avant l'atterrissage, une certaine fatigue commençait à s'emparer de moi. Mes paupières alourdies peinaient à lutter contre les reliquats d'alcool et d'anxiolytiques dont j'avais, je le reconnais, abusé récemment.

Ma dernière bouchée avalée, je repris la direction de ma chambre où je branchai mon ordinateur puis tapai l'adresse de ma messagerie où, à ma grande surprise, un courriel de ma belle-sœur s'affichait.

Florence,

J'ai été très occupée récemment et le temps m'a manqué pour te téléphoner afin de te souhaiter bon voyage en Suisse. Votre Carmen

étant actuellement auprès de sa mère au Mexique, ton séjour à l'étranger laisse donc Julien tout seul derrière. Je voulais te dire de ne surtout pas t'en faire pour lui. Je m'occuperai bien de mon amour de frère pendant ton absence.

Jacynthe

Trop occupée pour téléphoner – mon œil! – pensai-je en supprimant le courriel sur-le-champ. Mais pour tout vous dire, je ne tardai pas à conclure que ce message m'apportait en fait un soulagement supplémentaire. En d'autres circonstances, il est vrai que l'omniprésence intrusive de Jacynthe m'aurait ulcérée. Mais ma belle-sœur avait raison. Carmen et moi étions absentes, il était donc évident que plus rien à la maison n'obligerait Julien à restreindre ses écarts de conduite. La mission de garde rapprochée dont s'était investie Jacynthe auprès de lui m'apportait donc un apaisement inespéré. Peu m'importaient les motifs de ma belle-sœur. En se souciant du bien-être de son frère, Jacynthe veillait au mien bien plus qu'elle n'aurait pu le soupçonner.

Mais ça, je n'allais surtout pas le lui faire savoir. Des plans pour qu'elle renonce à sa mission.

Alors c'est le cœur encore plus allégé que je pus choisir consciencieusement, parmi les multiples options qui s'offraient à moi, les soins que je souhaitais recevoir au spa dès le lendemain. J'estimai qu'une exfoliation complète du corps au sel de mer, un enveloppement d'algues et un massage à quatre mains commenceraient bien mon séjour. Puis je glissai la feuille sous la porte, tel que demandé, avant d'aller m'écrouler entre les draps satinés, sous le dais du majestueux lit d'époque Louis XVI.

Le jour déclinait quand je m'éveillai. Les lumières des résidences riveraines commençaient à percer de leur éclat la brume dense qui s'élevait du lac à cette heure, dardant leurs faibles reflets sur les murs de ma chambre. La mémoire légèrement atteinte par un mélange d'épuisement, de décalage horaire et de consommation excessive de calmants en tous genres, je mis quelques secondes, en ouvrant les yeux, à reconnaître les lieux. Vaguement étrangère à ma propre vie dans un présent momentanément délesté du passé et sans repères aucuns, je vivais un instant d'amnésie de

pur bonheur, une sorte de maladie d'Alzheimer délivrante et allégeante, pour ainsi dire. J'enfilai le peignoir de coton qui, soigneusement plié comme une pièce d'origami, m'attendait sur une tablette de la salle de bain, puis je passai au salon pour regarder un peu la télé.

L'idée du siècle, quoi qu'aussi la plus saugrenue, me vint lorsque l'écran plat du téléviseur projeta l'image d'une jolie blonde pulpeuse qui, par ses moues et mimiques, donnait à croire que la couleur de ses cheveux avait tout à voir avec son grand potentiel orgasmique. Au cœur d'une rétrospective des publicités féminines des cinquante dernières années, la belle fille nous regardait droit dans les yeux en prononçant un slogan marqué à jamais dans l'imaginaire collectif des femmes: «Je n'ai qu'une vie à vivre, et c'est en blonde que je veux la vivre.» Ces mots provoquèrent dans mon cerveau le déclic fatidique. «Et moi, je n'ai qu'un homme à reconquérir, répliquai-je à haute voix, et c'est en blonde que je le pourrai.»

Nice and Easy, non?

Et pourtant, je peux vous garantir que je n'y aurais pas pensé toute seule. J'étais ivre d'allégresse. Imaginez, j'avais à peine posé mes bagages au Belle Rive que déjà des solutions innovatrices s'emparaient de moi afin que je puisse réussir à remettre mon mariage sur les rails.

Sans plus attendre, je me précipitai dans le couloir pour récupérer le formulaire de soins qui n'avait heureusement pas encore été recueilli. J'effaçai le crochet dans la case correspondant au massage à quatre mains, et marquai plutôt d'un X l'option *Coloration & Brushing* dans la section Esthétique et coiffure.

Bon sang! J'étais si fière de moi, je ne vous dis pas! Je sortis même du minibar une boîte de chocolats fins, et commandai une bouteille de champagne pour m'autocongratuler en grande pompe. Et puis, ma dernière journée en temps que brunette valait bien d'être soulignée de manière officielle, après tout.

Quand j'eus mangé toutes les friandises, sauf bien sûr les truffes à la noix de coco – dont le contenu évoque toujours à mes yeux un répugnant amas de rognures d'ongles d'orteils –, quand j'eus fait mon affaire de la moitié d'un petit pot d'amandes grillées et de trois verres de Dom Pérignon, je filai

à la salle de bain procéder à ma toilette du soir au lavabo de droite, comme prévu.

Rendue légèrement frileuse par la fatigue, j'enfilai ensuite la nuisette de finette datant de ma jeune vingtaine, et que j'ai toujours conservée à l'insu de Julien en prévision des nuits à passer sans lui. Car malgré les fils tirés, le plastron de dentelle de nylon jaunie, le boulochage et l'affadissement de ses motifs, celle-ci remporte la palme des vêtements les plus confortables qu'il m'ait été donné de porter jusqu'à ce jour. La constante poursuite de l'élégance est sans conteste admirable, mais elle vous oblige tristement à renoncer au confort des fringues sur lesquelles vous pouvez sans remords essuyer vos doigts graissés de chips ou tachés de pop-corn au cheddar.

Mon Dieu, pensais-je en débarrassant mon visage de toute trace de maquillage, j'allais devenir blonde. Après tout, il était grandement temps qu'un petit vent de changement souffle sur mon look. Cela ne pouvait que faire le plus grand bien à mon couple que le train-train quotidien, les habitudes et la routine avaient sans doute contribué à faire faiblir.

Demain à pareille heure, pensai-je en posant la tête sur l'oreiller, les doigts de fée d'un réputé coiffeur m'auront catapultée du côté de celles qui, selon une récente étude, récoltent la plus grande cote de popularité auprès des hommes sur les sites Internet de rencontre. En moins de trois heures, j'aurai quitté le camp de Marion Cotillard, Monica Bellucci, Raquel Welch, Audrey Hepburn et Cindy Crawford pour intégrer celui de Catherine Deneuve, Sharon Stone, Grace de Monaco et Charlize Theron.

Sans oublier Marilyn Monroe, bien entendu.

Ainsi donc allais-je pouvoir enfin mesurer la véracité de la célèbre assertion publicitaire – *Blondes have more fun* – qui avait provoqué chez toutes les brunettes américaines, dans les années soixante, l'impression de n'être soudain que des femmes de second ordre dotées d'une vie sans saveur. Pour ma part, j'avoue que je n'en espérais pas tant de ma nouvelle couleur. *Blondes keep their husbands* est en définitive tout ce que je voulais qu'on me promette.

Satisfaction garantie ou argent remis.

* * *

Le lendemain matin, mon énervement était à son comble. Après un petit-déjeuner trop copieux, je suppose, que je faillis bien vomir sur l'enveloppement d'algues qui me laissa la peau nette, mais parsemée de petites rougeurs diffuses, je me présentai au salon de coiffure où je m'en remis aux bons soins d'Antoine, l'éminent coloriste à qui des stars du monde entier confiaient leur crinière.

Si vous voulez tout savoir, le processus fut long et pénible, si bien que je faillis me décourager en cours de route. Les vapeurs toxiques émanant des divers produits nécessaires à ma transformation enrôlèrent ma voix et irritèrent mon cuir chevelu. Je dois dire qu'il me fallut une bonne dose de contrôle de soi pour ne pas me ruer au lavabo, exiger qu'on mette fin à tout ce branle-bas.

Mais franchement, je me félicitai d'avoir tenu bon quand, au bout du compte – après une minutieuse mise en plis qui me fit le cheveu lisse, brillant et chatoyant – le miroir me renvoya l'image d'une femme moderne, sensuelle, délurée et, conformément aux promesses d'un autre slogan publicitaire populaire, plus jeune de dix ans. Ma nouvelle allure m'enchantait. J'avais l'impression de briller de l'éclat de l'or pur, ou de celui des champs de blé quand le vent les fait ondoyer sous sa caresse chaude et légère.

Maintenant, la question était de savoir si j'allais informer Julien de ma métamorphose ou si je n'allais pas plutôt lui en réserver la surprise à mon retour à la maison. Pour l'heure, je ne pensais qu'à une chose: regagner ma chambre pour admirer, dans l'intimité de ma salle de bain, les splendeurs de mes chatoiements capillaires de même que l'effet du nouveau *lipstick* que je venais d'acheter au comptoir des cosmétiques et dont le rouge vibrait comme celui d'une cerise au marasquin.

Le résultat, je dois dire, fut saisissant. Une fois passée l'impression étrange de n'être pas moi-même, d'usurper en quelque sorte l'identité d'une autre femme, je fis complètement la paix avec cette nouvelle Florence à l'allure émancipée et un brin provocante. Complètement nue devant le miroir, j'admis volontiers que ma nouvelle blondeur éclipsait un peu l'affaissement de mes seins et faisait oublier la traître prééminence de mon

ventre dont je n'arrivais pas à me débarrasser complètement et qui semblait même s'être amplifiée légèrement.

Afin de bénéficier d'une meilleure vue d'ensemble, je reculai de quelques pas dans le but de me mirer de pied en cap. Le choc qu'entraîna chez moi la vue de ma toison sombre et dense me fit pousser un petit cri où s'exprimèrent tant ma surprise que mon horreur. Si j'avais l'intention de m'inspirer de Marilyn pour reconquérir mon mari, me dis-je, j'avais tout intérêt à le faire jusqu'au bout, c'est-à-dire *jusqu'en bas*.

Parce que je vous l'apprends peut-être, mais de son propre aveu, le sexe-symbole souhaitait se sentir blonde *all over*. À l'époque, des médisants trop contents de la faire passer pour une détraquée avaient même rapporté qu'une séance de décoloration pubienne ratée l'avait un jour littéralement brûlée, l'empêchant ainsi de se présenter à une conférence de presse où elle était attendue... ainsi que de s'asseoir pendant quelques jours.

Si je voulais vraiment jouer le jeu, il était donc hors de question, pour reprendre la truculente expression employée par une star américaine de la pop lors d'une entrevue accordée à David Letterman, qu'il y ait discordance entre ma moquette et mes rideaux. Car il en va des faux pas esthétiques corporels comme des erreurs de déco: une fois devant, on ne voit plus que ça.

Je filai ainsi tout de go vers la première pharmacie où l'on me vendit une bouteille de peroxyde et une brosse à dents à soies souples, munie desquelles je pus achever correctement ma métamorphose pileuse malgré les acrobaties gênantes auxquelles ce défi me contraignit. C'est donc complètement blonde, mais affublée d'affreuses démangeaisons intimes, que je commençai ma deuxième journée de traitements.

Malgré l'heure matinale à laquelle je m'y rendis, le spa grouillait de femmes distinguées et raffinées faisant causette à moitié nues. Dans l'intimité des saunas et des bains turcs, celles-ci jaspinaient abondamment sans jamais pour autant dévoiler le moindre détail sur leur vie personnelle. Elles discutaient shopping, cinéma, littérature et spectacle en ne reprenant leur souffle que pour boire de temps en temps une gorgée de tisane dépurative qui avait pour objectif d'extirper de leur foie des matières dégoûtantes qui finiraient dans la cuvette, le soir venu, au terme de spasmes

intestinaux parfois atroces. Foie engorgé trop longtemps, teint brouillé au tournant. Enfin tout le monde sait ça.

C'est ainsi que j'acceptai, drapée comme un Romain et aussi suintante qu'un lutteur, l'invitation de trois d'entre elles à me joindre à leur groupe pour un dîner. J'allais donc faire l'expérience de la cuisine moléculaire de l'un des restaurants les plus prisés au monde, et dont les critiques des cinq continents ont vanté le raffinement et l'originalité des plats.

Seigneur, si vous nous aviez vues! Luisantes comme des vers à la suite des facials, des exfoliations, des massages à l'huile et de tout le reste auxquels nous nous étions toutes soumises au cours des derniers jours, nous conversions ferme autour de la table avec autant d'entrain que des poules autour d'un plat de grains.

En dépit des incalculables heures passées dans ma vie à m'exercer en cachette à calquer le bon parler de Céline Galipeau, je voyais chacune des convives grimacer d'incompréhension devant mes interventions, que je m'escrimais pourtant à faire paraître claires, intelligentes, pertinentes et enjouées. À mon grand désespoir, je ne pouvais empêcher ma bouche d'échapper de temps à autre des prononciations issues de mon patelin ouvrier d'origine. Tant et si bien qu'au bout d'un moment, je me contentai d'y aller d'un *je pense comme vous ma chère* peu risqué chaque fois que mon avis était sollicité.

Le premier service consistait en deux filets de sardine crus et marinés, encore pourvus de leur peau noire et argentée. Je n'ai pourtant pas la tête d'une Inuit, pensai-je, dégoûtée. Tandis que toutes mes compagnes s'émerveillèrent de la finesse de leur goût, je n'arrivai pas, de mon côté, à prendre de ces morceaux de poisson, ne serait-ce qu'une seule bouchée. Je chipotai donc dans mon assiette, émiettai habilement la chair visqueuse du bout de ma fourchette et finis par compenser avec le pain aux olives qu'on nous avait heureusement servi.

Le deuxième plat faillit me faire éclater de rire, tant par son ridicule que par son prix affiché au menu. Cinq minuscules fleurettes de chou-fleur marinées dans du vinaigre de riz gisaient, telles des crottes de lapin, sur un galet tout droit sorti du four. À en croire le reste du repas, il semble que

cette fumisterie culinaire ait constitué la seule portion de légumes prévue ce soir-là. Bye bye les fibres.

À ce stade-là, j'avoue que j'aurais donné beaucoup pour pouvoir jeter mon dévolu sur un simple hamburger ou un honnête pâté chinois noyé sous le ketchup. Et je peux vous garantir que le plat suivant n'arrangea pas les choses. Dans un bol rempli de glace sèche dont émanait une fumée digne d'un film de vampire, une huître joufflue, pochée dans je ne sais quoi, se profilait sur sa petite assiette saupoudrée d'herbes fraîches. Franchement, on aurait dit un ovaire sur le point de relâcher son ovule. C'est tout dire.

En tout cas. Le jeune serveur vint nous faire son petit discours snob et pompeux sur cette chose dégoue, décrite en des mots à la fois scientifiques et poétiques comme une merveille gastronomique. Ce qui, du coup, me fournit l'occasion parfaite de balancer ma portion sous la table sans attirer l'attention de quiconque.

Finalement, quand ce petit crâneur retourna aux cuisines, les fesses serrées et le nez en l'air, les talons de mes Jimmy Choo avaient déjà complètement éventré le monstre des mers qui n'en menait déjà plus large depuis longtemps, et détruit jusqu'à la dernière trace de son existence.

Si vous saviez, ma fille, comme je regrettai d'avoir accepté cette invitation. D'abord parce que je suis ressortie de ce resto affamée comme un loup et, surtout, parce qu'une longue soirée comme celle-là m'avait privée d'un temps précieux de cogitation, nécessaire à l'élaboration de ma stratégie de reconquête amoureuse.

Et si je veux être parfaitement honnête, je dois dire, tout bien considéré, que je n'aime pas me retrouver en compagnie des femmes, surtout lorsqu'elles sont nombreuses, futées, érudites et jolies. En réalité, ma faible confiance en moi ne me permet de supporter leur présence que dans la mesure où elles ne constituent pas un véritable régiment capable de me faire douter de tout, à commencer par moi-même.

* * *

Il était minuit quand je réintérai ma chambre, passablement avinée et complètement famélique. Je retirai mes stilettos sans attendre, puis, en

chemin vers les toilettes, mes boucles d'oreilles de saphir et ma montre-bracelet.

En proie à une profonde et soudaine léthargie, je restai assise sur la cuvette durant de longues minutes après avoir soulagé *in extremis* mon impérieuse envie de pipi. De là, la robe retroussée jusqu'à la taille, les bas collants et le slip rabattus sur les genoux, j'observais la pâleur de mon visage que me renvoyait la psyché de bois de rose disposée près de la baignoire. Mon rouge à lèvres ayant fui comme un voleur dans la mie de pain tout au long du dîner, et mon blush s'étant abîmé dans les profondeurs de mes pores nouvellement récurés, on aurait dit que ma figure était une opale blafarde au cœur d'un écrin de blondeur, fragile et douce, inoffensive et vulnérable.

Une fois démaquillée et bien tartinée de tous les produits de soins spécifiques qui composent ma routine beauté, je constatai qu'un nouveau courriel avait atterri dans ma boîte de réception. Mon amie Gina avait l'habitude d'ajouter mon adresse électronique à celle de tous les destinataires auxquels elle envoyait, tantôt des vidéos hilarantes ou des pensées philosophiques insipides, quand ce n'était pas carrément des doléances à l'endroit de Robert, son mari. Cette fois, elle me faisait parvenir un courriel au titre très shakespearien: *Don't shoot the messenger*.

Évidemment, je crus à l'envoi de l'une de ces historiettes bébêtes à la morale cucue, censées faire réfléchir sur les beautés de la vie, les splendeurs de la nature ou sur les avantages de vieillir, et qui font le tour de la ville plus vite qu'une fausse rumeur. Le genre d'histoire dont regorge le *Sélection du Reader's Digest*, vous voyez? Mais je vis qu'il n'en était rien en lisant les tout premiers mots de cette communication qui sentait la mauvaise nouvelle à plein nez.

Flo, mon amie,

Je te supplie de croire que c'est parce que je te veux du bien que je t'écris les mots qui suivent.

Je sentis immédiatement le cœur me descendre dans les talons comme un ascenseur en chute libre, ce qui me laissa étourdie et chancelante.

En faisant faire une dernière promenade au chien, hier soir vers minuit, Robert est passé devant chez toi. Quelle ne fut pas sa surprise de voir sortir

de ta maison une belle blonde bien enrobée qui s'est immédiatement empressée de s'engouffrer dans le taxi qui l'attendait.

Robert m'assure qu'il était trop loin pour pouvoir identifier qui que ce soit, mais que cette fille était, comme on dit, habillée pour veiller tard. Chaussures à plateforme et robe moulante, enfin, je suis certaine que je n'ai pas à te faire un dessin. Toujours selon mon mari, elle était du genre à qui on ne donnerait pas tout à fait le Bon Dieu sans confession, si tu vois ce que je veux dire. Et crois-moi, vu sa grande expérience en la matière, tu peux faire confiance à Robert pour reconnaître une pétasse quand il en voit une.

J'ai pensé que tu aimerais être informée des visites tardives que ton beau mari reçoit chez toi pendant ton absence, même si je me doute que mon courriel te jette dans l'angoisse la plus totale.

Puis elle avait signé: Ton amie de toujours, Gina

Je me précipitai sans attendre sur ma fiole de Xanax et j'avalai en vitesse deux comprimés. En luttant contre la panique qui s'était emparée de moi plus vite que l'éclair, je tentais de rassembler mes idées et de bien jauger la situation. L'hyperventilation eut le temps de m'imposer son enfer avant que les comprimés ne fassent leur effet, m'obligeant à respirer une minute ou deux dans le sac de pharmacie laissé sur le bureau dans l'espoir d'amoindrir la violence de mes symptômes.

Ainsi donc Julien recevait Miss Hibiscus à la maison pendant mon absence, en admettant évidemment qu'il s'agisse bien d'elle. Mon mari profitait de mon séjour à Lausanne pour s'envoyer en l'air – chez nous! – avec une fille de rien, fringuée comme une catin.

De quoi mourir de honte, on s'entend là-dessus.

Quand, enfin, les Xanax me rendirent mon calme et ma capacité de réfléchir, l'idée me vint d'écrire à Bibiane F pour lui demander conseil, en espérant que mon courriel la trouve encore, à cette heure-là, devant son ordi.

Ça ne prouve rien, ma pauvre, répondit-elle au bout de quelques minutes. Sais-tu à quel point les apparences peuvent parfois être trompeuses? ajouta-t-elle. Avant de sauter aux conclusions, je te suggère de réfléchir un peu. N'y a-t-il pas, dans ton entourage, une femme qui pourrait être celle que décrit ta copine et dont la présence chez toi s'avérerait tout à fait légitime?

Seigneur, me demandai-je soudain, était-il possible que mes peurs et mes névroses aient finalement fait de moi, à la longue, une *désillusionniste* de classe mondiale, c'est-à-dire une pro du désenchantement prête au pire en toutes circonstances? Se pouvait-il que le jusqu'au-boutisme et l'idéalisme de ma jeunesse, à mes yeux d'alors les seules manières de tirer tous les sucs de la vie, aient en fait pavé la voie du pessimisme qui s'abattait maintenant sur moi?

Dans l'espoir d'ajouter un peu de pouvoir à l'effet des anxiolytiques, j'enfilai deux verres coup sur coup. Ne sourcillez pas. Je tends en effet à être d'accord avec George Bernard Shaw: l'alcool est un anesthésique qui permet de supporter l'opération de la vie.

Bibiane F disait vrai, en fin de compte. Et si cette blonde, dont parlait Gina, n'était en fait que Jacynthe rendant visite à Julien? Le look douteux, la robe fuseau, tout ça correspondait bien à ma belle-sœur, en y pensant bien, puisque son mauvais goût vestimentaire l'a toujours empêchée d'imiter avec succès mon chic proverbial.

Soucieuse de sauver la face et d'échapper au sentiment de pitié que, dans le contexte, j'inspirais sans doute à Gina, je me jetai sur le clavier pour tuer dans l'œuf toute amorce de rumeur concernant mon couple.

Ton courriel m'a bien fait rire, répliquai-je à mon amie. *La femme que ton mari a vu sortir de chez moi n'était nulle autre que Jacynthe, ma belle-sœur. D'ailleurs, tu peux dire à Robert que je n'ai aucune objection à ce que son chien ne fasse qu'une bouchée de cette emmerdeuse la prochaine fois*, ajoutai-je avant d'appuyer sur *Send*, persuadée qu'un peu d'humour convaincrait Gina du grain de sel avec lequel j'avais pris son courriel. Néanmoins, je décidai d'avoir le cœur net de toute cette affaire.

Bonsoir Jacynthe,

J'espère que tu vas bien et que ton frère n'a pas trop exigé de ta présence ni de tes bons soins jusqu'ici. De mon côté tout va bien. Merci de t'assurer que Julien ne manque de rien pendant mon absence.

Florence

J'étais sur le point de prendre un quatrième verre de vin quand l'écran de mon ordinateur afficha un nouveau message.

Chère belle-sœur,

J'ai téléphoné à Julien comme prévu, mais il refuse catégoriquement toute visite. Il affirme profiter de ton absence pour se coucher tôt et rattraper le retard qu'il a pris dans le dossier d'acquisition de la Steel. Selon ses dires, il est parfaitement en mesure de s'occuper de lui-même tout seul. Quand il en aura assez de manger des plats surgelés, je présume qu'il me fera signe!

Profite bien de ton séjour.

Jacynthe

Le chablis et les pilules avaient heureusement atteint leur effet maximal. Ce qui me permit d'encaisser la nouvelle sans trop m'affoler. Avec philosophie, je tentai alors de minimiser la gravité de la situation. De toute façon, n'était-ce pas tout ce qu'il me restait à faire si je ne souhaitais pas mourir de chagrin et de honte dans cette suite impériale au bord du lac Léman? Entre vous et moi, avais-je vraiment d'autres options que celle de me convaincre qu'avoir un mari volage à ses heures n'avait rien d'une tragédie grecque?

Mon erreur, pensai-je alors, avait simplement consisté durant toutes ces années à croire que Julien était incapable des libertinages que se permettent la plupart des hommes normalement constitués. De toute évidence, j'avais visé trop haut. Mais vous vous doutez bien que je n'allais pas lancer la serviette pour autant.

Sonnée par toute cette information à traiter en si peu de temps, je me rassurai en me disant que cette sale affaire de cocufiage, aussi troublante fût-elle, n'avait à ce stade aucune chance de détruire mon couple. Tant qu'elle n'était pas énoncée, tant qu'on la tairait et qu'aucun de nous deux ne l'évoquerait clairement, l'infidélité de Julien n'avait aucun pouvoir réel. Étant donné que ce n'est qu'une fois qu'on la nomme qu'une chose s'anime d'une vie indépendante et autonome, il n'y avait pour l'instant que le silence pour me garantir le *statu quo* de mon mariage.

En restant tue, soupçonnée plutôt qu'avouée, subodorée au lieu de confessée, l'existence de Miss Hibiscus restait une pure supposition. Peu m'importe ce que vous en pensez, aucune preuve, aussi accablante puisse-t-elle sembler, n'aura jamais tout le poids d'une admission claire et explicite, sans quoi tous les indices du monde pourraient cacher n'importe quoi. Tous ces détenus jugés coupables, hors de tout doute, sur la foi d'une preuve bidon ne suffisaient-ils pas à nuancer votre opinion? Tant que je n'entendrai pas de la bouche même de Julien des aveux libres et consentis, affirmai-je en moi-même, les apparences ont toutes les chances de mentir comme un arracheur de dents. Et puis, en définitive, la meilleure façon de faire disparaître une chose n'est-elle pas souvent de la traiter comme si elle n'avait jamais été?

L'endormissement mit un terme à la ronde folle de questions et de pensées qui prenait place dans ma tête. Couchée sur le côté, je finis par semer loin derrière moi les soucis qui s'agitaient en tous sens. bercée par le grondement régulier de la clim, je laissai enfin entrer dans mon esprit le calme de la nuit.

Le lendemain matin, je m'éveillai lourde et nauséuse. Le changement d'eau, sans doute, allié à la vigueur des traitements auxquels je me soumettais depuis deux jours, semblait chambouler mon organisme tout entier. Le cœur au bord des lèvres, je me traînai jusqu'à la douche dont les jets brûlants et vivifiants m'insufflèrent un regain d'énergie.

Tous ces soins purifiants opéraient en mon corps des changements subtils, mais notables. Et puis, il faut dire que l'imminente arrivée de mes règles contribuait aussi à l'inconstance de mon état physique, provoquant chez moi une série de petits malaises dont nous, les femmes, avons l'habitude. Poitrine sensible, ventre gonflé, raideurs lombaires, la *fiesta* de mes bobos prémenstruels battait son plein, en parfait synchronisme avec celle de mes anxiétés conjugales.

J'annulai les soins prévus ce jour-là et demandai qu'un chauffeur me conduise dans le centre de Lausanne. Franchement, l'idée de m'adonner à un peu de shopping me souriait infiniment plus que celle de subir un drainage lymphatique ou encore un de ces massages suédois dont la

violence que je supportais, sans oser m'en plaindre, me laissait toujours, de toute manière, patraque et endolorie.

Je trouvai chez Bongénie de quoi mettre en valeur ma nouvelle blondeur. Je jetai mon dévolu sur des ensembles de cachemire caramel, deux robes dans les mêmes teintes et une cape d'alpaga bordée de renard des prairies, toutes des nouveautés automnales à prix exorbitant. Loin de me sentir coupable de ces folles dépenses, j'estimai que j'y avais plus que droit. Pendant que mon mari donnait tous les signes de m'être infidèle, je ne voyais vraiment pas pourquoi je me serais privée de ces luxes, en comparaison bien innocents. Et puis, chacun ses plaisirs, pensai-je. S'il s'avérait que Julien prenait son pied auprès d'une autre, je pouvais bien prendre le mien à ma manière.

La journée étant encore jeune, je filai droit chez Chanel, où je succombai à un fourreau crème nécessitant quelques retouches. La taille 38, qui m'allait comme un gant il n'y a pourtant pas si longtemps, se montra pour la première fois un peu juste. On me promit de faire les corrections nécessaires en priorité, et de livrer mon achat à mon hôtel le jour même. Comment dire non, je vous le demande, à une robe qui vous appelle par votre nom?

Le pigeon de Vendée à la braise aux pêches et aux amandes fraîches de la Table d'Edgar me fit complètement oublier l'affreux dîner de la veille dont le souvenir avait jusque-là contribué à barbouiller mon estomac. Après le lunch, je traînai un peu dans la lumière douce de l'après-midi avant de disparaître à nouveau dans la limousine qui me ramena au Belle Rive juste à temps pour l'heure de la sieste.

Il était seize heures quand je m'affalai sur le lit comme une poche de linge sale. Une sorte de léthargie, un besoin de dormir irrépressible tombant sur moi comme une avalanche me laissa soudain molle et sans entrain, si bien que je tombai profondément endormie avant même de m'être glissée sous l'édredon de jacquard.

Je rouvris les yeux sur mon téléphone cellulaire qui affichait trois appels de Julien, manqués pendant ma sieste. Ça alors, me dis-je, c'est ce qu'on appelle dormir comme une bûche! Assise en tailleur sur le lit, je regardai longuement les minutes passer sur l'écran numérique du réveille-matin.

Pour tout dire, je rongais mon frein. Je réprimais l'envie folle de me jeter sur mon portable et de rappeler Julien sans délai, trop heureuse de le savoir à ce point impatient de me parler. Je tins le coup aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que mes jambes, en fait, ne puissent plus supporter l'inconfort de ma position. Puis je me levai pour saisir mon petit Samsung et entendre enfin le seul message que mon mari avait daigné laisser dans ma boîte vocale.

«Rappelle-moi, Florence, disait Julien d'une voix qui me sembla anormalement nerveuse et troublée. Il est grand temps que nous parlions; j'ai des choses importantes à te dire.»

* * *

Lorsque je repris connaissance, la femme de chambre, le directeur de l'hôtel et le médecin d'office étaient tous les trois penchés sur moi. M'observant d'un air grave, ils échangeaient entre eux de furtifs regards inquiets. Saisie de haut-le-cœur et les cheveux de guingois, j'eus peine à m'asseoir sur le sol sans que le tournis ne m'assaille à nouveau. Manifestement, pensai-je, mon retard menstruel faisait des siennes. «Madame Delacroix, s'exclama le docteur tout en triturant le stéthoscope qu'il avait accroché à son cou. Vous nous avez fait toute une frousse!»

Pourtant, l'évanouissement n'est pas chez moi chose courante. J'étais bien tombée une fois dans les pommes à l'âge de huit ans, en jouant avec mes copines à qui retient son souffle le plus longtemps. Ce qui m'avait d'ailleurs valu une chute bruyante et mémorable sur le calorifère de la bibliothèque de l'école, dont avaient résulté une dent cassée et une estafilade au front qui a laissé une petite cicatrice juste ici, vous voyez? Ça mis à part, nenni. Bien sûr j'ai connu ici et là des petits malaises au cours des grandes chaleurs d'été, mais faire la toile, comme on dit, n'avait pour moi rien d'habituel.

Pour tout dire, le message téléphonique de Julien, dramatique et alarmant, m'avait jetée instantanément dans un *black-out* des plus complets. Julien souhaitait me parler en urgence de choses sérieuses. Avouez tout de même qu'il y avait de quoi défaillir!

Que voulez-vous, ma belle fille, quand la vie vous impose le pire, ne reste plus à votre corps qu'à tenter par tous les moyens de mourir un petit peu.

C'est la femme de chambre qui m'avait trouvée inanimée, et qui s'était empressée, selon ses dires, de demander que l'on prévienne le médecin. Le reste, vous le savez déjà. Voyant que mes couleurs me revenaient peu à peu au visage, le médecin avait décidé de ne pas appeler l'ambulance, se contentant de simplement m'éponger le front d'un linge humide et frais tout en m'éventant de sa main. «Vous devriez rentrer chez vous, madame Delacroix, et consulter votre médecin. Une syncope, on ne sait jamais ce que ça cache», me dit-il en remballant son tensiomètre et son stéthoscope dans sa trousse.

Le docteur avait raison. Il était grand temps pour moi de rentrer. De toute manière, syncope ou pas, vous vous doutez bien que je n'avais aucune intention de prolonger mon séjour dans ce spa. Car l'heure était grave. Et si je voulais me donner une dernière chance d'éviter que Julien ne me quitte pour cette autre, ce n'était certainement pas en me prélassant au bord du lac Léman que j'allais y parvenir. Les choses avaient assez duré et ma place était à la maison.

Je sais parfaitement bien que la plupart des femmes auraient exigé d'avoir avec leur mari cette conversation sur-le-champ. N'y a-t-il rien de pire qu'un homme qui en dit trop ou pas assez? Or, mon plan était tout autre: j'allais plutôt faire tout en mon pouvoir pour que cette discussion réclamée par Julien n'ait pas lieu. Car s'il avait l'intention de m'annoncer sa décision de divorcer – là, comme ça, au téléphone –, j'estimais que le temps pouvait encore jouer en ma faveur et que le silence restait mon meilleur allié.

Au terme de cette réflexion, je jugeai plus sage d'éteindre mon portable et de le jeter par la fenêtre. Il n'y a pas de service au numéro que vous avez composé. Puis je descendis à la réception supplier le concierge de me trouver une place sur le premier vol en partance pour chez moi.

Je rassemblai en vitesse mes petites affaires que j'envoyai pêle-mêle dans ma valise et je filai droit vers l'aéroport où j'attrapai juste à temps un vol direct de Lufthansa. Bourrée de Xanax, je survolai l'Atlantique dans un état d'hébétude pénétrante sans pourtant arriver à fermer l'œil.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Quand, enfin, j'ouvris la porte de la maison, l'apparence de normalité me fit pousser un soupir de soulagement. À l'exception des cartons vides de mets chinois traînant sur le comptoir de la cuisine, et mis à part l'amoncellement de vaisselle sale qui s'élevait près de l'évier, rien d'inhabituel ne retint mon attention.

Évidemment, Diva se jeta sur moi comme la misère sur le pauvre monde. Malgré l'arthrite qui la faisait souffrir au moindre mouvement, ma vieille chienne me témoigna sans retenue son bonheur de me revoir. En lançant de toutes petites plaintes dont on ne pouvait dire avec certitude si elles étaient de douleur ou de joie, elle reniflait frénétiquement les nouvelles odeurs que je rapportais de mon voyage et qui s'échappaient de ma valise.

Je m'assieds sur le canapé en pleurant, au milieu des journaux épars et des sacs de chips vides laissés là par Julien, tout en réfléchissant à la meilleure manière d'accueillir mon mari à son retour du bureau. Maman! m'exclamai-je en soupirant bruyamment. Où es-tu alors que j'aurais tant besoin de ta grande expérience de cocue?

* * *

À l'étage, la chambre baignait dans le soleil. Le lit que Julien n'avait pas jugé bon de faire avant de partir travailler régnait au centre de la pièce dans un grand désordre de draps et d'oreillers auquel je décidai de remédier sans attendre.

C'est alors qu'en rabattant les couvertures, mes mains rencontrèrent la rugosité d'une dentelle. Non, vous ne rêvez pas. Au bout du lit, coincée entre le drap et l'édredon, une petite culotte, une pièce de fine lingerie par-dessus le marché, ajoutait au fardeau de mes doutes celui de son incontestable signification. L'étiquette du slip, noir et magnifique, affichait la taille *Large*. Il s'agissait d'un modèle traditionnel de la marque Empreinte qui, bien que couvrant, était aussi féminin que possible et dont la

dentelle, apposée aux endroits stratégiques, était transparente et légère, suggestive et inspirante.

Mon cœur fit trois tours. Ainsi donc Julien culbutait une femme aux fesses amples et charnues. Dans notre maison, au creux de notre lit, tout portait à croire qu'il n'avait pas hésité à profiter de mon absence pour s'envoyer en l'air avec une petite boulotte même pas foutue de remballer toutes ses affaires avant de partir. Une petite sotte, sans doute, trop contente de laisser derrière elle à mon intention des signes indéniables de son passage. Tout cela était à mes yeux une insulte révoltante et cruelle, dont je savais que la garce ne manquerait pas de se vanter auprès de ses copines, en compagnie desquelles elle rirait à gorge déployée en imaginant mon choc devant la chose noire et vaporeuse.

Un examen de la literie plus minutieux me permit d'y trouver de longs cheveux blonds et ondulés. Franchement, me dis-je, à moins d'un revirement de situation n'ayant aucune chance de survenir, j'avais donc vu juste. Car à ce stade-là de l'affaire, j'estimais que rien ne pouvait mieux me révéler la vérité que cette petite culotte.

Julien me trompait. J'étais cocue. Voilà ce que je me répétais en finissant de lisser du plat de la main les draps de percale. Eh bien, me dis-je avec ironie et consciente de marcher dans les pas de ma mère sur le chemin des désillusions: telle mère, telle fille! Mon mari m'était infidèle et il n'était plus question d'en douter le moins du monde.

Mais avec qui, pour l'amour du ciel? Même Bibiane F, à qui je m'empressai d'écrire pour trouver réconfort, n'eut d'autre choix que de s'incliner devant mes découvertes.

Cette fois-ci, ma chère, on ne peut t'accuser de prendre mouche sans raison. Ton mec te trompe, et avec ce que tu viens de dégoter, tu disposes de tout ce qu'il faut pour le confronter. Tu le tiens par là où tu penses.

À toi de jouer, maintenant.

Malgré ces conseils, je pris le parti de retenir ma colère et mon chagrin, et de manœuvrer les choses à ma façon. Il serait toujours temps, pensai-je, de brandir au visage de Julien les preuves pour lesquelles aucune justification ne pouvait maintenant paraître raisonnablement acceptable. Mais pour

l'instant, il me semblait que je n'avais pas encore épuisé toutes mes options à la confrontation.

Je glissai alors dans un petit sac Ziploc les quelques cheveux blonds trouvés dans le lit, saisis la culotte de dentelle et allai enfouir le tout dans la boîte à chapeau au-dessus de mon armoire, où se trouvait déjà le tube de rouge à lèvres Saint Laurent Hibiscus numéro 95. Puis j'entrepris de remettre à l'ordre la maison, passai ensuite chez le coiffeur, puis au supermarché avant de concocter un souper de roi à l'intention de Julien.

On ne regagne pas l'amour d'un homme en lui faisant la tête.

Quand Julien m'aperçut en rentrant vers dix-huit heures, ma nouvelle blondeur le surprit presque autant que ma présence non annoncée. À bien y réfléchir, je dirais même que ma nouvelle coloration le saisit de stupeur. «Toi, blonde? Mais veux-tu bien me dire ce qui t'a pris?» Je me gardai bien de répliquer que tout ce que j'avais appris à son sujet me portant à croire qu'il craquait pour les blondes, j'avais décidé d'en devenir une dans le seul but de lui plaire. C'eut été des plans pour qu'il prenne ses jambes à son cou. Non, non. Au lieu de ça, je haussai les épaules, l'air de n'accorder aucune importance à son opinion, puis je touillai la salade comme si de rien n'était.

On dira ce qu'on voudra, mais le mariage, c'est quand même la meilleure école de comédie qui soit.

Entre vous et moi, il me sembla, tout au cours de la soirée, que mon retour était loin d'enchanter mon mari. Une expression du genre *c'en est fini de la récré, ma femme est rentrée* envahissait son visage, trahissait son inconfort de me voir à nouveau installée auprès de lui dans le salon devant la télé. Julien s'était bien sûr montré intéressé par les détails de mon séjour à Lausanne, il avait posé les questions d'usage et commenté plus abondamment ma nouvelle allure, la décrivant comme surprenante et même douteuse à ses yeux. Mais au fond de moi, je n'étais pas dupe. Je savais bien qu'il n'en avait strictement rien à cirer, et que toute cette civilité conjugale n'était rien d'autre qu'un automatisme conditionné par une éducation stricte et à cheval sur les bonnes manières.

Pour ce qui est de mon retour prématuré, il ne fut abordé que pour des questions pécuniaires, l'achat de dernière minute d'un nouveau billet ayant coûté la peau des fesses. Julien avait déjà bien assez de devoir composer

avec les contrariétés que lui causait mon retour inattendu sans, en plus, avoir à s'enquérir des raisons qui l'avaient motivé. C'est en tout cas ce que j'en conclus quand il annonça le sujet clos, et qu'il entreprit en silence d'écarter deux ou trois pistaches, le visage fermé et le regard vide, l'air d'un type qui a épuisé le sujet.

Bien déterminée à fuir la discussion que Julien s'était dit, dans son message téléphonique, si pressé d'avoir avec moi, je n'attendis pas la fin des informations pour monter me mettre au lit. Fuir, ma fille, fuir! Telle était ma devise alors que je sentais la soupe chaude et qu'un seul mot risquait de précipiter la fin de notre mariage.

* * *

Ce jour-là commença donc une sorte de chassé-croisé entre Julien et moi. Toujours aussi amoureuse et plus que jamais décidée à sauver notre union, j'employai mon intelligence à raréfier les occasions d'échanger avec lui. En dehors des conversations utilitaires inévitables dans un couple, aucune discussion ne prenait vraiment place entre nous. Comme dans les films, nous nous contentions de commenter l'actualité ou la météo et de parler sans rien dire, nous adonnant en fait à un verbiage courtois, poli et éminemment insignifiant.

Si Julien maintenait son intention de me «dire ces choses importantes» auxquelles il avait fait allusion dans son alarmant message téléphonique, il n'en reparla en tout cas jamais plus. Comme si le *bon moment* était passé, je présume, et que le courage de finalement lâcher le morceau était arrivé au bout de son sang. Julien évitant les questions et moi les réponses, nous dansions un tango de l'évitement qu'on aurait dit rodé au quart de tour par vingt-trois années de pratique.

Une immense peine, puis un dégoût, et enfin une fureur s'emparèrent de moi lorsque je me glissai sous la couette. Comment aurait-il pu en être autrement alors que les circonstances m'obligeaient à dormir dans le même lit que ma rivale dont la sueur avait souillé les draps, et le parfum de rose, à la fois entêtant et suave, profané l'union sacrée de mon mariage? La vérité, c'est que ma couche sentait la femme à plein nez. Un mélange d'odeurs intimes et d'effluves floraux et musqués qui m'étaient étrangers me

dépossédait du territoire sur lequel j'avais cru pouvoir régner en exclusivité jusqu'à la fin de mes jours.

J'entendis Julien s'enfermer dans son bureau au rez-de-chaussée et en grimaçai d'horreur. Pendant qu'il donnait libre cours, j'en étais sûre maintenant, à ses dégoûtantes pulsions dont je croyais tout savoir, je m'abandonnai au sommeil comme on se jette dans l'oubli, c'est-à-dire avec empressement et désespoir.

Le lendemain, c'est encore la nausée qui me tira de mon sommeil au beau milieu de l'avant-midi. Accroupie devant la cuvette à guetter les signes annonciateurs d'un vomissement imminent, j'attribuai mon malaise à l'angoisse que suscitaient en moi les émanations du parfum de Miss Hibiscus dans lesquelles j'avais baigné toute la nuit.

Pendant ce temps, des bruits de vaisselle me signalèrent la présence de Carmen rentrée dans la nuit. Au son du percolateur qui rendait enfin à la cuisine son effervescence chaleureuse se mêlait celui des assiettes entrechoquées dans une sorte de concert rassurant et familier. Car notre bonne de retour, il me semblait que les choses ne pouvaient que s'en trouver améliorées.

Blême à faire peur et tremblotante comme une feuille de peuplier des marais dans le vent, je m'assieds à la table en tentant de reprendre mon souffle et mes esprits. Notre domestique, amaigrie par le deuil de sa mère, mais bienveillante comme toujours, me contemplait avec circonspection, cafetière à la main. L'air d'une femme qui sait parfaitement ce qu'elle fait, Carmen me tendit une dizaine de petits craquelins salés ainsi qu'un verre de Ginger Ale que je ne me sentis pas la force de refuser, et qui eurent l'heur de me rétablir sans tarder, me permettant même de grignoter avec un peu d'appétit les viennoiseries qu'elle avait elle-même cuisinées. Tant mieux, pensai-je, parce que j'allais avoir besoin de toute mon énergie pour entreprendre cette journée sous le signe de l'investigation.

Une fois habillée, maquillée et coiffée, je pris la direction de la parfumerie de la Grande Allée, réputée pour offrir des fragrances rares et onéreuses, et dont le propriétaire, monsieur Abbott, est célèbre dans tout le pays pour sa perspicacité olfactive. Certains prétendent même qu'en flairant de très près votre cou, le vieil homme arrive à remonter l'historique complet

de vos fragrances jusqu'à pouvoir reconnaître la toute première que vous avez portée. Avouez que ça vous scie!

On dit même qu'on doit à son expertise – reconnue à la Cour, je vous signale – la condamnation d'un assassin pour un meurtre commis il y a plus de vingt ans. Il y aurait en effet une odeur du crime comme on prétend qu'il en existe une de sainteté. Oui, madame! Enfin, c'est la rumeur qui circule. Bref, ce monsieur Abbott – qu'on dirait une sorte de Jean-Baptiste Grenouille des temps modernes – dont le redoutable nez attire de partout une clientèle à la recherche de parfums raffinés et exclusifs, ne serait ni plus ni moins qu'un prodige de l'olfaction.

En tout cas. Munie d'une taie d'oreiller que j'avais pris soin de subtiliser avant que Carmen ne la balance dans la lessiveuse avec le reste de notre literie, je me présentai devant lui en espérant qu'il puisse identifier le parfum que Miss Hibiscus y avait répandu. Car au final, aucune information la concernant, celle-là, ne pouvait être considérée comme inutile ou superflue.

Vêtu d'une élégante veste à carreaux, d'une chemise impeccablement amidonnée et d'un pantalon au pli plus tranchant que le fil d'un rasoir, monsieur Abbott ressemblait à un lord anglais. Son foulard Ascot, chaque jour différent, ajoutait de la distinction à sa tenue d'un genre qu'on ne voit plus guère que dans les films britanniques tournés dans de vieux châteaux du Kent rural. Vous voyez le style.

Voyons voir, fit songeusement le vieux monsieur avant d'inspirer un bon coup dans le morceau de tissu, y allant d'une mise en scène théâtrale et affectée qui aurait pu m'intimider si elle n'avait été si risible. «On y sent bien les notes de fond de muscs blancs, déclara-t-il en fermant les yeux pour mieux se concentrer. Et même si elles se sont passablement évaporées, je peux aussi déceler les notes de cœur qui sont composées d'iris, de violettes et de roses. C'est un poudré, déclara-t-il catégoriquement en me remettant la taie; et vous pouvez me croire, murmura ensuite monsieur Abbott au creux de mon oreille, c'est là le parfum d'une femme secrète. Le choix de celles qui ne sont en rien ce qu'elles paraissent être, ajouta-t-il, à l'image du parfum lui-même d'ailleurs qui, malgré son nom, est conçu sans une seule goutte de rose.»

Je restai interdite devant lui. Julien serait-il tombé amoureux d'une femme aux intentions inavouées? me demandai-je. Se serait-il laissé séduire par une ensorceleuse vénale et cupide aux allures inoffensives, mais capable du pire? C'est en tout cas ce que pouvait laisser supposer le discours inquiétant de monsieur Abbott qui en connaît pas mal long sur les liens qui unissent les femmes à leur parfum. Dans le style: «Dis-moi ta fragrance et je te dirai qui tu es.» Et si Miss Hibiscus n'était pas ce qu'elle prétendait être, m'interrogeai-je, rongée par l'inquiétude? Si elle n'était qu'un faux jeton, une sale menteuse aux visées malhonnêtes dont Julien finirait par faire les frais et, qu'au bout du compte, il regretterait amèrement d'avoir aimée?

Fier de son effet, Monsieur Abbott recula soudain pour mieux apprécier ma réaction. De ses yeux malicieux et enjoués, il se délectait de l'énigme que ses propos nourrissaient dans mon esprit. Car en attestant de la portée de ses dires, mon trouble flattait dans le sens du poil son gros ego de vieux poseur en quête perpétuelle de gloire et d'admiration.

Pendant que les traits de mon visage montraient toute ma consternation, monsieur Abbott disparut dans l'arrière-boutique une minute ou deux. «Voilà ce qu'elle porte, la vilaine, s'exclama-t-il en revenant vers moi, flacon à la main et ayant de lui-même deviné les enjeux conjugaux qui sous-tendaient ma démarche: Le Pot Aux Roses, de Stéphanie de Saint Aignan.»

De retour à la maison, je m'enfermai dans mon dressing, afin de renifler dans la plus parfaite intimité quelques gouttes de ce Pot Aux Roses si énigmatique, avant d'en ranger secrètement le flacon avec le reste des objets crève-cœur appartenant à Miss Hibiscus. Oui, monsieur Abbott avait visé juste, c'était bien cette odeur-là et pas une autre qui avait envahi chacune des fibres de mes draps matrimoniaux pendant mon absence. Encore une fois, l'odorat légendaire du vieux British de la Grande Allée avait été à la hauteur de sa réputation. Miss Hibiscus, ce maléfique amalgame de raffinement et de trivialité, de sensualité et d'embonpoint s'aspergeait bel et bien de ce Pot Aux Roses dont Julien, j'en étais certaine, se délectait en faisant courir sur la peau de celle-ci, dans les plis de son corps dodu, son nez si beau, insatiable et avide.

* * *

Les jours qui suivirent s'égrenèrent tranquillement malgré, comme on dit, l'éléphant dans la pièce. Pour tout dire, j'avais la nette impression d'être assise sur une bombe à retardement. Et bien que chaque minute passée dans le non-dit m'apportait un semblant de paix, je redoutais le moment où, immanquablement, la marmite déborderait, laissant ainsi la vérité se répandre et s'imposer d'elle-même, s'infiltrer dans tous les recoins encore habités par le doute. Bref, je vivais en sursis. Mon couple subsistait grâce à du temps emprunté et je pouvais entendre, dans le silence de la nuit, dans celui de ma solitude tout comme dans le tic-tac des horloges, le compte à rebours si affolant de ce qui ne pouvait être que la fin des haricots. Parce que quelque chose, quelque part, une sorte de détonation assourdissante, si on veut, finirait inévitablement par déclencher une avalanche de vérité. Mon mariage y périrait-il enseveli, me demandais-je, ou en sortirait-il miraculeusement, haletant certes, mais plus vivant que jamais, vainqueur et heureux d'avoir échappé au pire?

Au cours de cette période, ce calme avant la tempête, si j'ose dire, comme cette heure où les vaches se couchent dans les champs, où les oiseaux se taisent et que toute la nature retient son souffle pendant que gronde au loin le tonnerre qui approche, les habitudes de Julien ne changèrent pas d'un iota. Chaque mardi, il continuait de rentrer tard, prétextant à chaque fois des réunions de première importance avec des clients ou des partenaires d'affaires. C'était de longues soirées s'étirant jusqu'à tard dans la nuit dont il revenait frais douché, fleurant le savon, et auréolé de ces traces de Pot Aux Roses que je ne manquais jamais de remarquer et qui étaient pour moi comme un glaive enfoncé en plein cœur. C'était ainsi. Malgré le silence de Julien qui s'efforçait d'en nier l'existence, Miss Hibiscus lui collait à la peau.

Manifestement troublé, Julien mettait, ces soirs-là, des heures à s'endormir. Dans un silence lourd, rempli d'angoisse et de non-dit, il soupesait, je le sais maintenant, les risques de parler autant que les répercussions possibles du maintien de son mutisme. Ainsi jouait-il sa vie. Comme on s'adonne aux échecs, il bougeait ses pions tout en anticipant à

l'infini les conséquences potentielles de ses décisions, soucieux de protéger son roi et d'utiliser sa reine à bon escient.

Quant à moi, j'étais une belle au bois dormant sous une cloche de verre. J'attendais que, d'un seul baiser, mon prince enfin revenu de son escapade adultère me ramène à la vie. En me maquillant, en me coiffant, en vomissant tous les matins ce que je pensais être le fiel de mon chagrin et de mon désespoir, j'implorais les dieux de me rendre Julien. Au volant de ma voiture ou sous la douche, je leur proposais des pactes insensés, des traités aberrants où je troquais mon âme contre la permanence de mon mariage et la résurrection de notre flamme amoureuse.

* * *

Puis quelque chose se produisit qui, d'un seul coup, fit monter d'un cran mon angoisse conjugale.

Julien m'annonça un jour que nous allions dîner le soir même en compagnie du chef de la direction de la Steel, compagnie sur laquelle il tentait de mettre la main depuis déjà quelques mois. Une rencontre dans un contexte détendu, une conversation assouplie par les meilleurs vins ne pouvaient, selon lui, que favoriser la transaction.

Ainsi donc étais-je encore pour mon mari un atout de taille pour la bonne marche de ses affaires. Si Miss Hibiscus lui avait fait perdre la tête, Julien n'avait pas, en revanche, complètement perdu le nord. Voilà qui me rassurait.

Trop heureuse de remplir mon rôle officiel d'épouse du P.-D.G. des Aciéries Delacroix, je me sentis alors investie d'une mission délicate et hautement stratégique. Julien m'offrait sur un plateau d'argent l'occasion de lui prouver non seulement ma valeur, mais aussi, et surtout, le fait que je lui suis indispensable. C'était là le moment rêvé de lui démontrer que Florence Delacroix valait bien toutes les Miss Hibiscus de ce monde réunies. Et puis, il y a quand même, à ce chapitre, des réalités historiques qui ne trompent pas et sur lesquelles mon mari avait intérêt à prendre exemple, me disais-je. Je vous rappelle que John F. Kennedy, tout émoustillé puisse-t-il avoir été par cette vipère de Monroe, n'a jamais officiellement tenu à son bras que la merveilleuse et distinguée Jackie.

En dépit de ses pulsions discutables, laissez-moi vous dire qu'un homme sait toujours de quel côté est beurré son pain. D'ailleurs, quiconque s'est aventuré à croire que le rôle d'une femme auprès de son homme n'est qu'accessoire a dû se raviser. Les femmes ne sont pas que décoratives, je vous signale. Et puis, vous savez ce qu'on dit: la femme marche derrière son homme non pas parce qu'elle le suit, mais parce qu'elle le pousse.

Toujours est-il que je me ruai en urgence chez le coiffeur afin de faire rafraîchir ma blondeur, et ensuite chez la manucure en espérant que ses soins rendent à mes mains l'éclat de leur jeunesse. Un traitement à la paraffine et la pose d'un vernis d'un rouge éclatant, choisi en harmonie avec mon nouveau *lipstick* seraient du plus bel effet. Exténuée par tant de va-et-vient, je me laissai en fin d'après-midi macérer une bonne demi-heure dans un bain brûlant, après quoi je m'allongeai sur le lit dans le confort douillet de mon peignoir, histoire de faire une courte sieste dont je m'éveillai fraîche et dispose, calme et reposée.

Nue devant mon placard, mais chaussée d'une paire de Charlotte Olympia dont j'espérais que le nom du modèle – *My Lucky Stars Astrid* – me porte chance pour cette soirée, je décidai de porter le fourreau Chanel acheté à Lausanne. Parce que franchement, ce n'était ni le moment d'avoir l'air pauvre, ni celui d'être *underdressed*.

Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'en dépit de mes efforts pour garder ma ligne, et malgré les retouches pratiquées par les petites mains mêmes de la maison de couture, le fermoir à glissière me donnait du fil à retordre. Franchement, on m'aurait dit gonflée comme un cadavre de noyée que l'onde ramène à sa surface. D'abord déçue, puis intriguée par cette prise de poids dont je m'expliquais mal l'origine, je pris le parti de m'en moquer. Après tout, Julien fantasmant sur Marilyn Monroe, je ne voyais pas en quoi quelques bourrelets auraient pu me porter préjudice à ses yeux. Qui sait si ces kilos superflus, au final, n'allaient pas plutôt jouer en ma faveur et faire tourner le vent? C'est en tout cas la possibilité que j'évoquai au terme de la lutte inénarrable que je livrai à ma robe afin d'y entrer tout entière.

De toute manière, après quarante ans, une femme doit choisir entre sa silhouette et son visage a dit Barbara Cartland. «Choisissez le visage et

restez assise.» Cette fameuse citation, empreinte de réalisme et d'autodérision acheva de dédramatiser la situation et m'incita à soigner mon maquillage encore plus que d'ordinaire. Je n'aurais plus qu'à rentrer le ventre durant toute la soirée, pensai-je, et à sourire de toutes mes dents comme le chat du Cheshire de Lewis Carroll.

Il s'avéra que monsieur Cornwell était d'un ennui mortel et que son épouse, accoutrée comme celle d'un témoin de Jéhovah, n'avait pas davantage d'attrait. Qui se ressemble s'assemble, paraît-il. Répondant par oui ou par non à toutes les questions que mon désir de détendre l'atmosphère m'incitait à lui poser, la dame jetait à sa Bulova plaquée or des coups d'œil répétés destinés à faire comprendre à son mari sa hâte de partir. Son visage, vierge de tout maquillage à l'exception d'un fard à joues en crème bon marché, manifestement appliqué comme on étale de l'encaustique sur un plancher, c'est-à-dire à la va-vite et sans plaisir aucun, surplombait le col à frisons d'un chemisier aussi suggestif qu'un col roulé de polyester sorti tout droit de la Solderie. C'est vous dire.

J'étais ni plus ni moins devant la sorcière du *Wizard of Oz*, vous voyez le genre, avec qui madame Cornwell avait d'ailleurs en commun un poireau poilu au menton et un teint vert de «chlorosée précomateuse». Nous provenions toutes deux de planètes différentes, cela ne faisait aucun doute. C'est du moins ce que sa façon de me regarder, à la fois méprisante et éberluée, donnait à penser. J'étais pour elle une extraterrestre tombée du ciel avec qui elle ne partageait aucune affinité, et dont elle ne souhaitait pas se rapprocher par crainte d'être mordue. Une sorte de E.T., si on veut, qu'elle espérait voir reprendre le chemin de la Voie lactée dans sa soucoupe volante au plus vite.

Nous n'en étions pas encore au plat principal que déjà j'étais à bout de ressources. Ayant épuisé tous les sujets de discussion susceptibles de dégeler la pauvre femme, je décidai, faute de pouvoir être utile à Julien, de me rabattre sur des futilités. J'entrepris donc de vérifier l'état de mon rouge à lèvres dans le reflet de la lame rutilante de mon couteau. Mes artifices tenaient le coup, constatai-je, ce qui avait de quoi surprendre vu l'état dans lequel me plongeait l'âpreté de cette femme que même la plus lénifiante des aménités ne serait pas arrivée à adoucir.

Mais la lame argentée ne me renvoya pas que mon visage. Elle me permit aussi de voir, atablée au fond du restaurant, une femme seule dont la blondeur bouclée et les formes généreuses retinrent immédiatement mon attention. Alarmée par une soudaine intuition que je ne saurais expliquer, je ressentis alors l'urgence de tourner la tête afin de voir de face celle qui, occupée elle aussi à rafraîchir son maquillage, faisait glisser sur ses lèvres pulpeuses un bâton de rouge Saint Laurent Hibiscus que la cascade de ses cheveux dorés tombant sur ses épaules ne m'empêcha en rien de distinguer.

La scène, que j'avais pourtant imaginée des milliers de fois depuis ce jour où j'avais trouvé un *lipstick* identique dans le coffre à gants de la Maserati, me sembla complètement irréelle. J'en avais le souffle coupé, aussi bien le dire, tant et si bien que j'en oubliai quelques secondes de rentrer mon ventre.

En raison de l'insistance de mon observation qu'elle pouvait sentir à distance – je ne vois que ça –, la jolie blonde, qu'un air intelligent et instruit me gardait de prendre pour une cruche, suspendit soudain son geste sûr et élégant. Quand, dans la seconde, elle leva les yeux dans ma direction, il était déjà trop tard, tant pour elle que pour moi, pour faire mine de rien. Son regard glissa alors de moi à Julien, puis de Julien à moi avec une vitesse trahissant, sinon un affolement, à tout le moins un embarras flagrant. Tout ça pendant que, de son côté, conscient de la scène, Julien devint dangereusement cramoisi et faillit s'étouffer de panique.

Cela crevait les yeux. Pris au piège par un magistral coup du sort, pensai-je, ces deux-là se débattaient dans les sables mouvants de leur culpabilité comme de pauvres diables dans l'eau bénite. Tentant par tous les moyens de me cacher l'évidence de l'existence d'un lien entre eux, l'un fuyait le regard de l'autre en maudissant intérieurement le hasard qui voulut qu'ils se trouvent dans le même endroit au même moment.

Dieu du ciel, pensais-je, c'était donc elle, Miss Hibiscus! Voilà que je pouvais enfin associer à ce tube de rouge et à cette petite culotte noire un visage humain et réel qui ne soit pas issu de mes cauchemars récurrents ni de mon imagination débridée. Oui, me disais-je, je pouvais enfin savoir à quoi ressemblait la propriétaire du carré de soie qui aurait dû m'être destiné. Sans même que nous ayons eu besoin de la nommer, elle m'apparaissait en

cet instant même en chair et en os, pourrait-on dire, quoique nettement plus en chair qu'en os, si on veut être franc.

Devant nos invités qui furent sidérés par mon geste, et à qui toutes les nuances de la scène avaient complètement échappé, je vidai d'un seul trait mon verre de vin ainsi que celui de madame Cornwell. Puis je déglutis tant bien que mal deux ou trois cachets de Xanax pendant que la ravissante blonde, ne pouvant sans doute supporter une seconde de plus cette terrible situation, régla son addition en vitesse et prit le chemin de la sortie. Se montrant malgré tout étonnamment digne et posée au moment de lancer à Julien un regard désolé et contrit qu'elle tenta de garder discret, elle était, je dois dire, impressionnante de contenance pour une femme m'ayant fait l'affront de dormir à ma place, dans mon lit, auprès de mon mari. Voilà ce que je pensais.

Nous ne parlâmes pas de l'incident sur le chemin du retour, si c'est ce que vous voulez savoir. D'ailleurs, nous n'en discutâmes jamais par la suite. Ni Julien ni moi n'avons eu après cet événement, la force nécessaire pour brasser les fonds vaseux de nos eaux dormantes. C'est comme ça.

N'empêche, toutes les bouteilles de chablis que je vidai à une fréquence préoccupante dans les jours qui suivirent ne m'apportèrent pas l'ivresse que j'espérais en tirer. Allongée sur le canapé, le jour, j'alternais les coupes de vin et les comprimés sans jamais trouver le repos. La peur de la solitude et celle de l'abandon, coulantes comme des couleuvres, visqueuses comme des lombrics, frayaient tout de même leur chemin jusqu'à mon cœur en me faisant des pieds de nez.

Je restais parfois de longues heures prostrée devant le téléviseur, sous l'œil soucieux de Carmen à qui il arrivait de me suivre à la trace pour ramasser les verres vides laissés derrière moi – comme autant de cailloux du Petit Poucet –, ou rassembler de ses mains courtes et fortes le contenu de mes fioles répandu par mégarde sur le sol. «*Señora! Señora!*» disait-elle, implorante, en levant les bras au ciel, les larmes au bord des yeux et la bouche toute tordue par l'inquiétude. «*Señora!*»

J'attendais, que puis-je vous dire d'autre? J'attendais que le temps fasse son œuvre et que rentre au bercail mon mari enfin lassé de cette Miss Hibiscus aux lèvres rouges comme la braise et aux fesses pleines comme

des lunes. En silence, forcée de m'appuyer de temps en temps au chambranle des portes, trop épuisée par la lente lime du non-dit, je soupirais d'angoisse comme d'autres soupirent d'aise, et j'espérais pour le mieux. À la grâce de Dieu, comme on dit.

Puis, quand sonnait dix-sept heures, je plongeais avec l'aide de Carmen dans un bain aux huiles vivifiantes avant de me faire à nouveau belle et présentable à l'intention de Julien qui rentrait tôt chaque soir, sauf les mardis, avec cet air triste, grave et résigné qu'arborent les animaux qui reviennent dans leur terrier mourir à petit feu. Nous faisions comme si, finalement. Nos jours s'écoulaient au rythme de la fameuse goutte d'eau, celle du supplice, les uns pareils aux autres, en apparence calmes et sereins, tranquilles et légers, mais implacablement en route vers la folie.

* * *

Si vous me demandiez à quel moment tout a basculé, à quel instant l'équilibre précaire de notre mascarade s'est rompu, je vous dirais sans craindre de me tromper que c'est au cours de cet après-midi-là, alors que la fin de l'été remballait de plus en plus tôt sa chaleur et sa lumière. Près de trois mois après la découverte fortuite de ce *lipstick* maudit, cette affaire extraconjugale que j'avais crue jusque-là semblable à toutes les autres, finalement, prit en effet un tournant terrible et inattendu. Ce que j'avais pris le parti de croire n'être au fond qu'une incartade de Julien comme on en voit des milliers, et telles que Feydeau en a si drôlement mises en scène, eut soudain toutes les apparences d'être en réalité une histoire horrificante et indigne.

Moi qui croyais avoir tout vu et tout enduré, moi qui pensais bien avoir atteint le pinacle de mes angoisses et l'abysse de mes désillusions, voilà qu'une autre découverte venait repousser les limites de l'insoutenable.

Ce jour-là, donc, alors que je perdais patience à chercher dans toute la maison ma liste d'emplettes minutieusement dressée, que le temps me manquait et que j'étais sur le point d'abdiquer, je vis poindre de sous la base de la lampe bouillotte le coin d'une feuille de papier que je m'empressai d'enfouir dans ma poche, croyant avoir enfin mis la main sur la liste égarée.

Je vous ferai grâce de l'ensemble des émotions qui m'assaillirent quand, en entrant au centre commercial, je dépliai pour le consulter le papier en question. Qu'il vous suffise de savoir que ma condition nécessita l'intervention des services infirmiers qui, devant mon état, n'eurent d'autre choix que de m'injecter une dose de Valium capable d'abrutir un cheval pour trois ans. Il y a des choses dans la vie auxquelles rien ne saurait nous préparer tant elles sont improbables.

Oh! Ma fille! Cette lettre – qui n'avait rien d'une liste d'emplettes, vous pouvez me croire –, avait de toute évidence été rédigée par une sorte de désespérée, une pauvre femme à bout de nerfs, si vous préférez, en passe de jouer le tout pour le tout. Le choix des mots, le ton utilisé et la menace à peine dissimulée planant sur l'ensemble de ce qui me semblait être une longue supplication, tout ça mis ensemble portait à croire que cette femme en avait plus que marre de faire le pied de grue et que, comme un taureau dans son enclos, elle piaffait d'impatience en renâclant bruyamment. De quoi tirer les larmes à tout lecteur objectif en mal de sentimentalisme à la con, si vous voulez mon avis, enclin à prendre le parti des laissés-pour-compte et des iconoclastes qui se croient au-dessus de tout.

Cette missive, sans doute échappée malencontreusement par Julien, constituait en fait, je m'en rends compte aujourd'hui, le plus réussi des actes manqués qu'on puisse imaginer. Comme quoi la vérité finit toujours par trouver son issue et ne sort pas tant de la bouche des enfants, comme on l'a toujours cru, mais tout simplement de la poche des coupables. En tout cas. Cette scandaleuse adjuration, qu'on pourrait sans doute qualifier de lettre d'amour ou d'écrit passionnel, m'apprenait en fait que la terrible tricherie dont j'étais la victime était inscrite dans l'ADN même de mon mariage.

En termes clairs, il s'avérait que Miss Hibiscus, tout énigmatique put-elle m'avoir semblé jusqu'à ce jour, ne m'était pas inconnue le moins du monde. Ce qui épaississait davantage le mystère entourant la jolie blonde du resto. En parcourant cette lettre attentivement, je découvrais du coup que la maîtresse de mon mari était de l'entourage proche des Delacroix et que, par surcroît, elle s'employait à satisfaire les besoins et les désirs de Julien depuis, pour ainsi dire, toujours.

Mon cher Julien, pouvait-on y lire,

Si je t'écris cette lettre aujourd'hui, c'est pour te dire une fois encore à quel point je souffre du peu de place que tu me laisses occuper dans ta vie. Tu le sais depuis toujours, tout en moi aspire à vivre au grand jour avec toi. Plus le temps passe, et plus la clandestinité me pèse.

Malgré tes promesses répétées et tes belles résolutions, malgré les conseillers que tu as consultés et qui t'ont tous encouragé à suivre ton cœur, je reste encore et toujours celle dont on ignore l'existence, celle que tu caches dans l'ombre et qui doit se contenter des quelques miettes de vie que tu veux bien lui accorder.

Je sais bien que passer aux aveux te demandera beaucoup de courage. Je comprends aussi que, en le faisant, tu craignes de causer beaucoup de peine, d'humiliation et de déception à Florence que tu aimes tant, de même qu'à toute la famille. Une mère étant ce qu'elle est, Catherine ne pourra aussi qu'en être anéantie. D'autant plus que personne, dans l'entourage, ne se doute de la double vie que tu mènes avec moi.

Évidemment, une fois que tu auras parlé, il n'y aura pas de retour en arrière possible. Il faudra bien que tu assumes les conséquences de tes choix et que tu affrontes le jugement de tout le monde. Ce qui risque de ne pas être facile, c'est le moins qu'on puisse dire. Le beau monsieur Delacroix, dira-t-on, le parfait époux, l'homme irréprochable, si droit et si intègre, qui aurait cru ça? Alors que tu croiras avoir tout entendu, ils trouveront, les bien-pensants, d'autres mots pour te jeter à la figure leur terrible condamnation et te faire payer le prix de ton bonheur.

Mais après tant d'années lié à moi, ne crois-tu pas qu'il soit temps de supporter les conséquences de tes gestes? N'es-tu pas épuisé par toutes ces cachotteries auxquelles notre union t'oblige?

Rappelle-toi, mon Julien, dès le début, au collège, alors que nous étions déjà presque inséparables, tu me contraignais à la plus grande des discrétions. Pendant que tous tes copains discutaient ouvertement de leur vie personnelle, toi, tu ne pouvais parler de moi à personne. Tu étais d'ailleurs passé maître dans l'art de cacher les évidences, t'empressant de planquer en lieu sûr la moindre preuve de mon passage dans ta chambre d'étudiant. Car, s'il est vrai que chacun eut trouvé plus que normal de te

savoir parfois partager tes nuits avec une conquête, nul n'aurait accepté que ce soit avec moi. Il y a des tabous qui scandalisent même les jeunes gens les plus libertaires.

Sois assuré que je comprends très bien ton tourment, tes réserves et tes hésitations. Mais je pense que, pour ton bonheur et ton équilibre, tu n'as plus d'autre choix que celui de te montrer honnête et courageux.

Je tiens malgré tout à te rassurer en te disant que, même si tu ne trouves pas en toi la force de me donner toute la place qui me revient, je ne disparaîtrai pas de ta vie. À quoi bon? Comme tu le sais si bien, j'ai essayé maintes fois de le faire, mais en vain, puisqu'à chaque fois je te suis revenue, plus affirmée que jamais. Et puis, il faudra bien que tu reconnaises un jour que, malgré la meilleure volonté du monde, tu n'es jamais arrivé, pendant toutes ces années, à te détacher de moi.

Quant à Florence, pour nommer celle envers qui le plus grand sentiment de culpabilité t'afflige, je sais qu'elle ne supportera pas du tout la situation. Crois-moi, il n'y a qu'une femme pour en deviner une autre. Il faudra donc t'attendre au pire. Surtout, ne t'estime pas seul à devoir porter le poids de la trahison. Moi-même je ne peux que me sentir honteusement déloyale envers celle dont la personnalité et le raffinement m'ont inspirée dès l'âge où, complètement inexpérimentée, j'avais besoin d'un modèle pour grandir et prendre confiance en moi. Quand Florence comprendra que j'étais déjà dans le portrait avant même qu'elle n'entre dans la famille, elle risque de ne pas s'en remettre. Catherine non plus, du reste.

Si tu ne consens pas à me laisser vivre auprès de toi au vu et au su de tous, je vais finir par croire que tu as honte de moi. Pourtant, je suis jolie, Julien, bien plus jolie, pour tout dire, que beaucoup d'autres femmes qui sont d'ailleurs nombreuses à envier la sophistication de mon apparence que les années m'ont appris à dégrossir puis, peu à peu, à raffiner. Et si j'ai longtemps douté de mes attraits, ce n'est maintenant plus le cas.

Si tu savais, mon beau Julien, à quel point j'ai besoin de toi puisque toi seul me rends vivante! Et malgré ta difficulté à l'admettre une fois pour toutes, je sais que je te suis tout autant nécessaire puisque, sans moi, tu ne vis qu'à demi. Quand on te jugera, quand l'opprobre collectif et familial s'abattra sur toi, quand on te traitera de salaud et de détraqué et qu'on te

condamnera sans appel, je t'en supplie, souviens-toi de la force de notre lien et garde la tête haute.

Car l'homme fidèle à lui-même n'est jamais le monstre que l'on croit.

J, ta douce moitié dans l'ombre.

J, ta douce moitié dans l'ombre. Pensez donc! J! Pas la peine d'avoir fait son cours classique pour faire un plus un. Ça tombait sous le sens: J, ça ne pouvait être que Jacynthe. Avouez que ça paraît plutôt limpide dans cette lettre. D'ailleurs, à ce stade-là, je m'en voulais terriblement de ne pas y avoir pensé plus tôt. Toute cette connivence, ce langage commun inventé de toutes pièces pendant l'enfance, voilà que ça prenait un sens. Et que dire de l'empressement de ma belle-sœur à prendre soin de son «amour de frère» pendant mon séjour en Suisse, que penser des câlins, des bisous, et de tout le tralala, sinon que ça sentait l'inceste à plein nez, personne ne peut le nier. Et puis les cheveux blonds et bouclés trouvés sur l'oreiller, les fesses dodues, il faut reconnaître que ça collait, tout ça. La clé de l'énigme, pensais-je, s'imposait donc incontestablement dans ces phrases et partout à travers les lignes où l'identité de Miss Hibiscus se lisait comme l'avenir dans les feuilles de thé ou la paume des mains.

Rentrée chez moi du centre commercial, j'entrepris de décrypter cette foutue lettre avec acharnement. Je la lus et la relus autant de fois que possible, si bien que les pliures s'en érodèrent au point d'en effacer les caractères qui les chevauchaient. Parfois, il ne restait plus sur les T que la moitié d'une barre, ou des S que des résidus de courbe pâlis et usés. Ne faisant plus figure que de chiffes molles, cette lettre me suivait partout. Elle passait de la poche de mon peignoir à celle de mon cardigan, allait des replis de mes sacs à main à ceux de mon porte-monnaie, en récoltant au passage des salissures provenant de mon maquillage, de ma crème à mains ou encore du vin que je me versais maladroitement et sans retenue, pressée d'éteindre le feu de mon angoisse, celui de ma révolte et de mon indignation. Pour dire vrai, j'employais mes journées entières à relire ces mots dont émanait, croyais-je, toute l'horreur de mon drame conjugal, ainsi que toute l'infamie du coup que cette histoire, une fois sue, porterait à la famille Delacroix.

Mais au lieu de préciser mes certitudes en ce qui concernait la culpabilité de Jacynthe, mes relectures multiples semèrent le doute. Et si *J* n'était pas plutôt Justine, la bonne des Delacroix, qui avait donné à cette famille sa jeunesse et ses meilleures années? Fraîchement sortie de l'orphelinat, qui avait été incapable de lui trouver preneur, cette enfant avait intégré la famille à l'âge de seize ans, Catherine l'ayant embauchée afin qu'elle prêle main-forte à la gouvernante que l'âge ralentissait dans ses tâches. Car si on voulait vraiment regarder les choses en face, on ne pouvait raisonnablement occulter l'admiration, pour ne pas dire l'adoration que Justine ressentait à l'égard de Julien et qui lui a toujours valu des railleries sans méchanceté de la part de toute la famille. Se pouvait-il que cette jeune fille, en apparence innocente et vulnérable, n'ait plutôt été qu'une enjôleuse incapable de garder sa place, une racoleuse sans scrupules faisant de Julien, durant toutes ces années, sa victime?

À bien y réfléchir, Jessica, la jeune cousine de Julien qui passait ses vacances d'été en compagnie des Delacroix à leur résidence secondaire, avait elle aussi toutes les chances d'être *J*. Loin d'être bête, cette hypothèse tenait la route assez bien. À l'instar de l'auteur de la lettre, Jessica prenait en effet plaisir à m'observer lorsque je m'adonnais à des séances de maquillage en règle. C'est même à elle que j'ai enseigné avec patience les rudiments de la beauté, par exemple l'angle avec lequel on doit tenir le fer afin que les cheveux bouclent de manière souple et naturelle, ou encore jusqu'où doit s'étirer un trait d'*eye-liner* pour que l'œil de biche soit parfait. Et puis, il faut dire que c'était aussi les lèvres pulpeuses de Jessica qui accueillaient tout sourire les couches de *gloss* que j'y appliquais en riant de la joie que la fillette en tirerait en se regardant ensuite dans la glace. C'est encore à Jessica que je permettais de chausser mes escarpins dans l'intimité de sa chambre de bois, et sur qui j'ajustais mes robes d'été afin qu'elle puisse avec délice prétendre être une dame se préparant pour l'heure du thé.

Seigneur! Se pouvait-il que Julien ait été la proie de l'une de ces chasseuses d'homme précoces, qu'il soit pour ainsi dire tombé dans les pièges tendus de l'une de ces lolitas dévoyées et sans scrupules? Franchement, me demandai-je, était-il possible qu'à l'abri des regards – dans le *boat house*, disons, ou à l'orée de la forêt – pendant que toute la

famille se prélassait au soleil ou taquinait le poisson, Jessica, Justine ou Jacynthe se soit jouée des faiblesses de Julien? Était-il réaliste de croire que, des jeux licencieux auxquels ils auraient pu s'être alors adonnés, des sentiments amoureux puissent être nés? Après tout la chair est faible, tout le monde sait ça. Surtout celle des hommes.

Entre Jacynthe, Jessica et Justine, mon intuition y allait d'une véritable valse-hésitation pour désigner la coupable. Toutes trois étant pourvues d'une chevelure blonde et d'un arrière-train capable d'honorer la petite – quoique spacieuse – culotte noire retrouvée dans mon lit, ma tâche n'était pas des plus faciles. Et si on prenait aussi en compte le culte que chacune d'elles vouait à Julien, on peut dire que le mystère restait entier. De toute manière, peu importait laquelle de ces trois femmes se réclamait de l'amour de mon mari, il était indéniable que la véritable identité de Miss Hibiscus était au cœur d'une profanation bien plus grave qu'un simple adultère.

En fin de compte, je ne mis pas longtemps pour conclure que, au lieu de marcher sur le tapis de fleurs promis par mon mari, il s'avérait que j'avais plutôt foulé, jusque-là, un tapis de merde. C'est ça, oui, n'ayons pas peur des mots. Un tapis de fange qui, sous mon nez et à ma face même, s'était déroulé en précédant chacun de mes pas, souillant ma semelle à mon insu et maculant même mon voile pourtant sacré de mariée.

Ma vie ne m'apparaissait plus que comme une déroutante imposture.

Les jours passèrent et, pendant ce temps, mon corps continua de se désorganiser. Sans que je puisse y faire quoi que ce soit, ma silhouette s'évasa comme une cloche, mes seins s'arrondirent comme des potirons et ma nausée matinale persista. Sous l'emprise de ce que je croyais être ma ménopause, je devins chaque jour plus grosse et plus lourde, telle une bouillotte de caoutchouc sous le robinet d'eau chaude. On aurait dit que les barrages intérieurs de mon corps lâchaient un à un. Comme si, dans un souci de solidarité, ils unissaient leur effondrement éminent à celui de mes défenses nerveuses et mentales, ce qui, bien évidemment, me fit craindre d'être en voie de mourir aussi folle que pachydermique.

Puis, mardi, c'est-à-dire hier, Julien ne rentra pas pour dîner. Comme à son habitude depuis des mois, il alla étirer sa soirée, pensais-je, dans les bras de Miss Hibiscus, prétextant, comme toujours, une rencontre d'affaires

impossible à reporter. Assise dans le salon parmi les ombres que la pénombre automnale et le feu de foyer faisaient apparaître sur les murs, je rongais mon frein en silence, enchaînant les verres de vin comme autant de pensées anxieuses.

Je ne saurais dire avec certitude ce qui fit rompre en moi les digues de la patience, mais j'eus soudain le sentiment qu'elles explosaient comme des grenades dans le terrain miné de mon existence. Dans le temps de le dire, sans même que j'aie pu parer le coup, je fus donc assaillie par un désir de savoir, par une envie d'en finir avec les spéculations de toutes sortes qui tissaient, depuis le mois de juin, le rêche cache-col d'angoisse en passe de m'étrangler. Une curiosité mêlée d'un désir de vérité aussi impérieux qu'une soif dans le désert s'imposait à moi avec une force indomptable. Alors que j'avais su jusque-là maîtriser mes pulsions, mater mes élans et me retenir de monter sur mes grands chevaux, voilà que je n'étais plus que déchaînement et impétuosité.

Ma progression vers le point de non-retour qui me vaut d'être ce soir mise en état d'arrestation s'amorça lorsque, saisie des tremblements irrépressibles annonciateurs d'une insoutenable panique, je tendis la main vers mon flacon de Xanax pour constater, stupéfaite, qu'il était vide. Aussi vide, si ça se trouve, que le plus grand trou noir de l'univers. Ce qui fait un flacon sacrement vide, on s'entend là-dessus.

À genoux et en larmes, les cheveux en bataille et le front brûlant, j'explorai d'abord de la pulpe des doigts le tapis du salon juste au cas où je n'y aurais pas laissé tomber un ou deux comprimés. Puis je fis ensuite le tour de mes poches et de mes sacs à main et, en désespoir de cause, celui de tous mes tiroirs, où je ne trouvai aucune trace de la seule chose capable de tenir en respect ma folie.

Titubante, je fis alors ce qui me sembla la seule chose logique à faire: je m'installai tant bien que mal au volant de ma voiture, que j'esquintai d'ailleurs sur le muret de pierre en sortant de l'allée, ce qui produisit un bruit terrible de tôle froissée qui me fit grincer des dents, et je pris la route jusqu'à la pharmacie. Là-bas, je fis renouveler mon ordonnance au plus vite avant que l'anxiété ne finisse d'éroder tout ce qui me restait de dignité,

c'est-à-dire quelques miettes de rien du tout complètement invisibles à l'œil nu.

Bien sûr, je pourrais tenter de vous faire croire que je m'en suis tenue à la posologie clairement indiquée sur l'étiquette autocollante, au lieu d'avaler quatre comprimés d'une seule traite. Je pourrais vous raconter bobard par-dessus bobard, et prétendre aussi que j'avais repris mes esprits quand est survenue la collision. Mais je ne vais quand même pas vous mentir maintenant, alors que les échantillons sanguins prélevés tout à l'heure prouveront tout le contraire et que, depuis le début, je ne vous raconte que la stricte vérité. Non, je ne vais pas vous mentir parce que, de toute façon, entre vous et moi, vient un moment, dans la vie, où tout ce que vous souhaitez avoir, c'est la paix d'esprit, quitte à souffrir le martyre.

Bon. J'ai perdu les pédales, voilà la vérité. J'ai vu rouge, comme un taureau. Et puis j'ai foncé. Foncé. Et foncé encore.

N'allez surtout pas croire que j'essaie de me justifier, mais je dois dire que tout ça m'a saisi par surprise. Pas que ça excuse grand-chose, remarquez. Mais quand même. Quand vous ne voyez rien venir et que le temps de penser vous manque, Dieu sait comment les choses peuvent finir. Tout ça pour dire que, lorsque je suis sortie de la pharmacie pour rentrer chez moi, j'ai emprunté l'avenue des Saules en remerciant le ciel de pouvoir enfin sentir les effets conjugués du vin et des comprimés. À ma décharge, sachez qu'il tombait des cordes, ce qui n'était rien, vous avouerez, pour arranger la vision trouble que m'imposait l'ivresse.

Au bout du compte, c'est en tournant le coin sur Royale que j'ai aperçu l'automobile de Julien, à quelques mètres devant. Parce que j'avais beau être soûle comme un Polonais, j'étais encore en mesure de reconnaître une Maserati, vous saurez.

Bien sincèrement, mon sang ne fit qu'un tour. Que pouvait bien faire Julien sur cette avenue, me demandai-je, alors qu'il était censé se trouver à l'autre bout de la ville, en réunion dans les bureaux de la Steel? En tout cas, je crois bien que c'est à ce moment précis que le cours des choses se mit à débouler à une vitesse folle et que se profila ce que l'on pourrait appeler le début de la fin.

La poitrine écrasée contre le volant et le nez presque appuyé au pare-brise, j’entrepris de me faufiler dans le trafic afin de rattraper la distance qui me séparait de la Maserati. J’appuyai sur l’accélérateur, faillis percuter une Toyota et manquai de renverser un piéton avant de pouvoir enfin me positionner juste derrière le véhicule de mon mari, dont le rétroviseur latéral gauche me renvoya, non pas le reflet de Julien – à ma grande stupéfaction –, mais celui d’une blonde incendiaire du genre Marilyn qui, logiquement, ne pouvait être, en ce mardi soir, que Miss Hibiscus.

Voilà. C’est tout. Le reste, vous le savez déjà. J’ai pourchassé la Maserati jusqu’à l’intersection de la rue des Érables pour finir par l’emboutir trois fois plutôt qu’une, question de ne pas rater ma chance de découvrir enfin qui, les mardis soirs et pendant mon absence, se faisait niquer par *mon* Julien. Une épouse a quand même le droit d’être au courant, non?

Maintenant je sais à peu près tout ce qu’il y avait à savoir. Avouez que ce n’était pas trop tôt!

Pendant que les ambulanciers s’affairaient tout autour du véhicule en lançant des directives dans la nuit pluvieuse, j’observais, en me tenant debout sur la chaussée trempée, les objets personnels qui avaient jailli de la Maserati sous la force de l’impact. Un flacon de Pot Aux Roses, un carré de soie Hermès *Astrologie Nouvelle* taché de sang et à moitié déchiré et, bien évidemment, un rouge à lèvres Saint Laurent numéro 95 Hibiscus défiant et rutilant sous les lueurs des gyrophares.

Après quoi, dans un étrange mélange de satisfaction, d’épuisement et de chagrin, je me suis laissé choir sur la bordure du trottoir, en choc, soulagée et éberluée, mais rassurée. C’est alors que vous êtes arrivée. On m’a passé les menottes et lu mes droits – comme dans les films – puis on m’a conduite ici, aux urgences, où l’on m’a soignée pour une lacération mineure au visage qui n’a nécessité que trois points de suture. Je m’en sors pas mal, finalement. Je n’aurai qu’à me faire couper une frange qui cachera tout.

Pour l’instant, j’attends les résultats des tests sanguins qui ne devraient plus tarder. Je ne me fais pas d’illusions, remarquez bien. Deux bouteilles de chablis et quatre Xanax, ça doit laisser des traces. Et puis, ils ont aussi fait un test de grossesse. C’est l’infirmière qui me l’a dit. Juste au cas, a-t-elle précisé devant ma mine étonnée. Il paraît que c’est la procédure.

Maintenant que j'y pense, les nausées du matin, les seins comme des pastèques, l'absence de règles, la prise de poids, tout ça, ça pourrait bien être une histoire de grossesse après tout.

Si c'est le cas, faudra savoir ce que j'en ferai. Tout dépendra de ce que mon mari décidera. Mais si vous voulez que je vous dise, ce serait plutôt chouette, un bébé. Et puis pensez donc, un bébé conçu dans une robe Valentino, ce n'est quand même pas tous les jours qu'on voit ça. D'ailleurs, il ne faudrait pas que j'oublie de la sortir du fond du placard où je l'ai roulée en boule dans sa housse du teinturier. Si Julien décide de le garder, ce petit, on pourra lui dire: tu vois cette tache – là, sur la robe – eh bien, c'est comme ça que ton histoire a commencé. Tu es né d'une maculée conception sur fond de haute couture. Tu as de quoi être fier.

En tout cas. Chaque chose en son temps, comme on dit. Il ne faudrait quand même pas mettre la charrue avant les bœufs.

Pour l'instant, je sais qui est Miss Hibiscus, cette *J* si mystérieuse auteure de la lettre, et ça me suffit. Voilà pour l'essentiel. Mais tant de choses restent encore en suspens! En réalité, je n'ai encore qu'une partie des réponses aux questions qui m'obsèdent, et ce n'est qu'en m'entretenant avec Julien que je pourrai les obtenir.

Chapitre 7

Bon, alors voilà, je viens de voir Julien. Quand j'ai repoussé de la main les rideaux bleu ciel du petit cubicule des urgences où il était allongé, branché à des électrodes et perfusé, le bras en écharpe et les yeux au beurre noir, j'avoue que j'ai eu un peu honte d'avoir perdu la maîtrise de moi-même au point de lui causer toutes ces souffrances. Il faudra que j'apprenne à ne pas laisser mes émotions me dominer parce que, à la prochaine occasion, ça pourrait vraiment mal finir. Un peu de yoga, tiens, ou un truc dans le même genre, ça ne pourrait sans doute pas nuire. Parce que franchement, où irait le monde, je vous le demande, si chacun pétait les plombs quand ça lui chante?

En tout cas. La première chose que j'ai remarquée, tout de suite après avoir constaté l'état général lamentable de Julien, c'est qu'il ne portait plus sa perruque blonde et bouclée. Le personnel soignant, sans doute soucieux de son confort, l'avait suspendue à un crochet sur le mur, d'où elle pendouillait tel un scalp amérindien au bout d'une sagaie. Étonnamment, cependant, son maquillage avait résisté à la pluie. Ce rouge hibiscus, sur ses lèvres, on ne voyait plus que ça à travers les éraflures qui lui zébraient le visage. N'empêche, faudra quand même lui dire que cette teinte, ça ne lui va pas du tout. Franchement, pas besoin d'avoir suivi son cours de maquillage chez Lise Watier pour voir ça!

Par ailleurs, si ça vous intéresse, on peut dire que, malgré les apparences, les nouvelles sont plutôt rassurantes. On parle d'une commotion cérébrale qu'ils vont devoir surveiller de près, d'une fracture de la clavicule droite et de plusieurs contusions internes, ce qui n'est pas rien, il faut bien le dire. Mais il semble que tous les spécialistes s'accordent pour penser que Julien s'en remettra assez vite. C'est une chance qu'il soit encore en vie, m'a dit l'urgentiste en chef, qui n'a pu s'empêcher de me jeter un regard insistant et lourd de mépris auquel j'ai répondu par un rictus pas subtil pour deux sous qui voulait dire: va donc te faire foutre, mon grand.

Et puis, vous vous souvenez de la jolie blonde du restaurant dont j'étais persuadée qu'elle était Miss Hibiscus? Eh bien, voilà: figurez-vous qu'il s'agit en fait de la docteure Hébert, la psychiatre de Julien. Je le sais, parce que je viens tout juste de la rencontrer à son chevet. Vu l'incongruité de la situation, et compte tenu des enjeux psychologiques et sociaux qui en découlent et qui n'ont rien d'ordinaire – c'est en tout cas, mot à mot, ce qu'on m'a dit –, ils l'ont dépêchée sur les lieux. Il paraît que, dans des cas de force majeure et dans l'intérêt du patient, le secret professionnel peut être levé.

Heureusement qu'elle était là, la psy, vous pouvez me croire. Parce que ce n'est pas Julien qui m'aurait tout raconté. Secoué comme il était par des sanglots incessants, le pauvre n'a même pas été en mesure d'articuler un seul mot. Ou presque. Un homme solide comme Julien pleurant comme une Madeleine, je vous jure que ça fait peine à voir.

C'est donc ainsi, entre la table de nuit, le poteau de perfusion et le moniteur cardiaque, que j'ai appris que la docteure Hébert reçoit Julien, habillé en femme, à son bureau, tous les mardis soirs depuis des mois. C'est Bibiane F qui avait raison, les chèques payables à *P*, ça ne prouvait rien finalement. Et puis, tant qu'à rester dans l'alphabet, j'ai aussi appris, ma chère, que cette fameuse lettre signée *J*, c'est la docteure Hébert qui a encouragé Julien à l'écrire. *J*, c'est pour Julia, qui ne serait rien de moins que la partie féminine de Julien revendiquant à son homme son droit de cité. Eh bien, oui. On n'y aurait pas pensé, hein? Il paraît que ce sont des techniques qui marchent avec les travestis qui sont, semble-t-il, différents des transgenres, qui eux-mêmes ne sont pas tout à fait comme les transsexuels. Enfin, moi, vous savez, je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit, parce qu'au final, je n'y connais strictement rien. Faudra qu'on m'explique.

Puis il s'est passé quelque chose d'étrange. La psy m'a prise par la main en me regardant droit dans les yeux. Je vous assure, je ne vous mens pas. Elle a eu ensuite ce geste que j'ai trouvé très gentil et qui, j'en suis certaine, partait vraiment d'une bonne intention: elle a fait mine de prendre ma tête sur son épaule, comme pour m'offrir réconfort ou quelque chose dans le genre. Mais j'ai résisté. De toute la force qu'il me restait, j'ai résisté. Non qu'il n'y ait pas eu, au fond de moi, une envie de me reposer sur quelqu'un,

un besoin de souffler un peu, bien au contraire. Mais je me suis dit que si je me laissais aller à ce petit jeu, nous n'étions pas sorties de l'auberge. Vous savez comment c'est: on pose sa tête une seconde, et puis, plus moyen de la tenir haute. C'est comme mettre le bout du petit doigt dans le tordeur, si vous préférez, il suffit d'un rien pour que tout le reste y passe.

Évidemment, la nouvelle a fait le tour de l'hôpital en un rien de temps. Je vois bien que tout le monde me regarde avec pitié. Les femmes, surtout, qui me font des petits signes de solidarité à peine discrets. Non, mais! Qu'est-ce qu'elles me font chier avec leur sollicitude, celles-là. Parce que j'ai beau penser, je ne vois pas ce qu'il y a de si tragique dans le dénouement de toute cette affaire. Julien n'a jamais eu l'intention de me quitter, je vous signale, même qu'il ne m'a jamais trompée. D'ailleurs, je serais bien curieuse de savoir combien de ces bonnes femmes peuvent en dire autant, tiens.

La docteure Hébert m'a aussi informée du fait qu'à ce stade de la thérapie de Julien, il y a souvent transfert, d'où le choix de mon mari de faire usage de la même couleur de *lipstick* que le sien et d'opter pour une coiffure similaire à celle qu'elle arbore. C'est fréquent, semble-t-il, et il ne faudrait surtout pas que je m'en inquiète. Elle m'assure que ça passera. Bon. Tant mieux, que je me dis, comme ça, je pourrai éventuellement le convaincre d'opter pour des teintes plus neutres qui sont nettement plus distinguées, et d'atténuer cette blondeur qui lui fait le teint un peu gris. Marilyn, il faudra bien qu'il en revienne.

Pour le reste, je vous fais confiance. Je suis persuadée que vous pouvez rattacher toute seule les ficelles. Je suis certaine que vous avez déjà compris que la petite culotte noire de taille large, c'est celle de Julien, les cheveux blonds sur l'oreiller aussi. *Idem* pour les effluves de Pot Aux Roses qui ont bien failli me rendre folle. Quant au foulard Hermès disparu du tiroir du semainier et qui est maintenant irrécupérable, faudra penser à en acheter un nouveau. Si vous voulez mon avis, c'est une sacrée belle occasion de finalement m'offrir le Kachina en twill d'été dont je rêve. Croisons-nous les doigts, ma fille, pour que Holt n'ait pas vendu le dernier!

Et puis, pour ce qui est du mystère entourant les comprimés de Viagra, puisque vous me le demandez, Julien a quand même réussi à tout déballer entre deux sanglots: sans ces petits losanges bleus, impossible pour lui de

m'honorer quand je suis nue parce que, son truc à lui, ce sont les fringues. Franchement, ce n'est quand même pas pour me déplaire, la nudité n'étant pas pour moi non plus exactement ce qu'on pourrait appeler ma tasse de thé.

Bon. On est devant un long chemin qui risque de ne pas être facile, m'a dit la docteure Hébert. Selon elle, j'ai le choix de partir ou de rester, a-t-elle ajouté. Non, mais, tu parles! S'il fallait jeter la serviette dès que les choses n'évoluent pas exactement comme on les avait imaginées, on passerait bien sa vie en éternel recommencement.

Avant que vous ne rameniez la question des sites pornos, autant vous dire tout de suite que l'affaire est classée. Il ne s'agit en fait que d'études!

Parfaitement. Une sorte d'analyse de l'anatomie féminine, si vous voulez, en vue d'une possible acquisition. Parce que si, par hasard, Julien envisageait de se faire éventuellement bricoler un sexe féminin sur mesure – ce qui n'est pas encore certain, je tiens à le préciser –, ça lui permettrait d'établir ses préférences en matière de look. Chacun ses goûts, après tout. Avec les robes couture et les escarpins en commande spéciale chez Jimmy Choo, on peut dire que ça me ferait un mari sur mesure *All the Way*! Avouez que c'est d'un chic...

Oh! Pour l'amour du ciel, ne me regardez pas comme ça! Il y a bien des femmes qui réclament à leur chirurgien la bouche d'Angelina Jolie ou le nez de Charlize Theron sans que personne ne s'en scandalise. Je ne vois pas où est la différence.

Pour l'instant, il n'y a pas grand-chose à faire, sauf espérer qu'on me libère sous caution au plus vite. Parce qu'avec tout ça, on peut dire que j'aurai pas mal de pain sur la planche en sortant d'ici. Il va falloir faire agrandir le *dressing* de Julien, enfin, je veux dire de Julia, embaucher un maquilleur professionnel qui puisse lui enseigner les meilleurs trucs, trouver une couturière de talent qui fasse dans le sur-mesure, et peut-être aussi aménager une chambre de bébé. Qui sait? Ça reste à voir.

Quand je pense aux virées shopping qui nous attendent!

Je vous avoue qu'il me tarde de connaître les accusations qui pèseront contre moi. Mais, comme on dit, j'emprunterai le pont quand je serai rendue à la rivière. Pour l'heure, je ne m'en fais pas trop car, pour qu'on puisse

m'accuser de tentative d'homicide préméditée sur la personne de Miss Hibiscus, il faudrait d'abord qu'elle ait existé. Ça tombe sous le sens. Même en essayant très fort, il est impossible de tuer quelqu'un qui n'est, au bout du compte, qu'une pure création de l'esprit. Je lui dirai, moi au juge.

Je ne dis pas que ce sera tous les jours du gâteau. Mais le concept de normalité étant une chose particulièrement élastique, je ne vois pas en quoi mon mariage ne survivrait pas à tout ça. Quand on veut, on peut.

Si vous voulez que je vous dise, mon seul regret c'est d'avoir gâché mon été avec tous ces soupçons d'infidélité à la con. Dire que j'aurais pu le passer à jardiner tranquillement ou à prendre des leçons de golf. Non, mais quelle sottise je fais!

Heureusement pour moi, tout est bien qui finit bien. Je l'ai échappé belle, comme on dit. Pour être tout à fait honnête, je ne sais pas si je viendrai un jour à bout de cette fâcheuse tendance à toujours imaginer le pire en échafaudant des scénarios improbables, mais je suis bien obligée de reconnaître que, à cause de moi, tout est passé à un cheveu de tourner au drame.

On dira ce qu'on voudra, mais c'est encore une fois maman qui avait vu juste: je regarde beaucoup trop de films. Et si je ne fais pas gaffe, je ne serais vraiment pas surprise que ça finisse par me jouer des tours.

Libre-échange

Si la lecture de ce livre suscite en vous des réactions et des commentaires que vous aimeriez partager avec moi, écrivez-moi. Je serai ravie de lire vos courriels.

Vous pouvez me les faire parvenir à l'adresse:
dominique.bertrand@live.ca

OceanofPDF.com

Données de catalogage disponibles sur le site
de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

09-13

© 2013, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-3933-1

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:

MESSAGERIES ADP*

2315, rue de la Province

Longueuil, Québec J4G 1G4

Téléphone: 450-640-1237

Télécopieur: 450-674-6237

Internet: www.messageries-adp.com

*filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays:

INTERFORUM editis

Immeuble Paryseine, 3, allée de la Seine

94854 Ivry CEDEX

Téléphone: 33 (0) 1 49 59 11 56/91

Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commandes France Métropolitaine

Téléphone: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet: www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:

INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch
Distributeur: OLF S.A.
ZI. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes:
Téléphone: 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur: 41 (0) 26 467 54 66
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:

INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone: 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt pour l’édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

OceanofPDF.com

Suivez-nous sur le Web

Consultez nos sites Internet et inscrivez-vous à l'infolettre pour rester informé en tout temps de nos publications et de nos concours en ligne. Et croisez aussi vos auteurs préférés et notre équipe sur nos blogues!

EDITIONS-HOMME.COM

EDITIONS-JOUR.COM

EDITIONS-PETITHOMME.COM

EDITIONS-LAGRIFFE.COM

[*OceanofPDF.com*](http://OceanofPDF.com)

« Malgré toutes mes précautions d'épouse attentive, tout portait à croire qu'une intruse avait fait son apparition dans notre maison. Depuis que j'avais découvert son satané tube de rouge à lèvres, elle réglait le temps, ponctuait les heures, les minutes et les secondes, dirigeait tout sans même avoir besoin d'être présente. Ce qui prouve qu'une maîtresse n'a même pas à se glisser entre les draps de votre lit conjugal pour vous en imposer l'odieux partage avec elle. Il lui suffit de cesser d'être improbable pour devenir toute-puissante. »

Après l'imposant succès de *Démaquillée*, un premier ouvrage à caractère autobiographique, Dominique Bertrand combine son imagination débridée à sa profonde connaissance des ambiguïtés féminines pour effectuer son entrée dans l'univers romanesque.



Illustration de la couverture © René Gniau
Sarl - www.renegniau.com
Photo de l'auteur © Monic Richard

OceanofPDF.com